

LIBRARY  
OF THE  
UNIVERSITY  
OF ILLINOIS

845V58

I1919

v. 3

Return this book on or before the  
**Latest Date** stamped below.

University of Illinois Library

JAN 4 1984







Digitized by the Internet Archive  
in 2015

<https://archive.org/details/oeuvrescompletes03verl>



ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
PAUL VERLAINE

---

TOME TROISIÈME

---

ÉLÉGIES — DANS LES LIMBES  
DÉDICACES  
ÉPIGRAMMES — CHAIR — INVECTIVES

---

TEXTE DÉFINITIF COLLATIONNÉ SUR LES ORIGINAUX  
ET SUR LES PREMIÈRES ÉDITIONS

---

PARIS  
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR  
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

---

1921



845V58

I 1919

V-3

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL VERLAINE



ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
PAUL VERLAINE

---

TOME TROISIÈME

---

ÉLÉGIES. — DANS LES LIMBES  
DÉDICACES  
ÉPIGRAMMES — CHAIR — INVECTIVES

---

TEXTE DÉFINITIF COLLATIONNÉ SUR LES ORIGINAUX  
ET SUR LES PREMIÈRES ÉDITIONS

---

PARIS  
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR  
SUCCESSEUR DE LÉON VANIER  
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

---

1919

IL A ÉTÉ TIRÉ :

*Dix exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 10.*



# ÉLÉGIES



A mon âge, je sais, il faut rester tranquille,  
 Dételer, cultiver l'art, peut-être imbécile,  
 D'être un bourgeois, poète honnête et chaste époux,  
 A moins que de plonger, sevré de tous dégoûts,  
 Dans la crapule des célibats innommables.

Je sais bien, et pourtant je trouve plus aimables  
 Les femmes et leurs yeux et tout d'elles, depuis  
 Les pieds fins jusqu'aux noirs cheveux, nuit de mes nuits,  
 Car les femmes c'est toi désormais pour la vie,  
 Pour moi, pour mon esprit et pour ma chair ravie :  
 Ma chair, elle se tend vers toi, pleine d'émoi  
 Sacré, d'un bel émoi, le feu, la fleur de moi ;  
 Mon âme, elle fond sur ton âme et s'y fond toute,  
 Et mon esprit veut ton esprit.

Chérie, écoute-

Moi bien : or, je suis vieux ou presque, et Dieu voulut  
 Te faire de dix ans plus jeune, dans le but

Evident d'être, toi, la plausible compagne  
De ma misère emmi mes châteaux en Espagne.

— Ne me regarde pas de tes petits yeux bruns,  
Naguère, moi compris, les bourreaux de d'aucuns. —

Châtelaine de qui je ne suis, las ! le page,  
Mais le vieil écuyer fidèle et pas trop sage  
Grâces à ta bonté qui pleut dans le désert  
Parfois, mais le chanteur familier et disert  
Rentrant et ressortant par une porte basse,  
Le berger de tes gras pâturages qui passe  
Pour sorcier, qui sur toi dresse ses yeux matois  
Et t'évoque et t'envoûte en son rauque patois,  
Le moine confesseur, saint homme par sa robe  
Austère, blanche et noire et qui, dit-on, dérobe  
Des masses de malice et plus d'un joli tour,  
L'archer, enfin, qui veille au créneau de la tour,  
Châtelaine de mes domaines de Bohême.  
Ecoute bien, chérie, écoute bien : je t'aime !

— Et dis à tes cheveux de me luire moins noir,  
Tes cheveux, pourpre en deuil sur le rouge du soir. —

Les gens crieront ce qu'ils voudront : « C'est ridicule  
Idiot ! Un barbon ! Où la chair nous accule,  
Pourtant ! « Passe encor de bâtir » et cætera ! »  
Va, toi ! le monde en vain de moi caquettera.

Je t'aime, moi, barbon, toi, plus une ingénue,  
D'une amour, comme de printemps, tard survenue  
Et d'un élan, aussi, médité, concerté,  
Mariant mon déclin à ta maturité.

O ta maturité plus belle et plus jolie  
Que telle adolescence à la taille qui plie  
Et que tels vingt-cinq ans, certes, très savoureux.  
Mais trop fringants pour faire assez mes sens heureux !  
Toi, simple et, par la loi des choses, reposée  
Moyennant toutefois parfois une fusée  
De franche passion et de goût aux ébats,  
Tu sais porter le poids divin de tes appas  
Comme un soldat instruit porte à l'aise ses armes,  
Et manier avec autorité tes charmes.

Et puis, ô ton bon sens, et puis, ô ta gaîté,  
Ta raisonnable et fine et sans rien d'apprêté  
Gaîté ! Sages conseils souvent épicés d'ire  
Plaisamment simulée et finissant en rire.

Le Bottin ne saurait nombrer tes agréments.  
Ta conversation éclate en mots charmants  
Plus naïfs que roués, bien que roués quand même,  
Et pour tout dire enfin, excitants à l'extrême  
Grâce à ton visage enfantin et grâce à la  
Lèvre supérieure en avant que voilà,

Qui boude drôlement sous quel nez qui se moque,  
Nez en l'air, nez léger, petit nez qu'un rien choque  
Et fronce amusamment, sottise ou male odeur,  
Ou parfum excessif, ou propos em...nuyeur.

Quelque méchanceté, dame ! il faut qu'on l'avoue,  
Te hérisse à son tour — et certes je t'en loue,  
Mais j'en souffre — et sur moi, non pas étourdimement,  
Mais de propos délibéré, va promenant  
Sa herse, tel un laboureur brisant des mottes.

— O que tes longues mains, n'étant plus des menottes,  
Bercent, ne griffent plus mon amour agité. —

Mais au fond, bien au fond, cette méchanceté  
Même m'est salulaire et bonne, tant je t'aime !  
Elle fouette mon sang qui coule plutôt blême  
A cause de la maladie et des ennuis,  
Elle avertit le casse-cou fou que je suis,  
Et, par l'effet de la pure logique, amène  
Mon regret, ou plutôt mon remords, à l'amène  
Façon que j'ai, des jours, de penser et d'agir,  
Et j'entends ma méchanceté propre rugir  
Et rendre malheureux tel ou tel ou telle autre  
En dépit de mes airs tout ronds de bon apôtre.  
Aussi, malgré les pleurs dont tu rougis mes yeux,  
Je proclame à jamais tes torts délicieux.

Puis, ces défauts, car tu n'en manques point peut-être  
Assez, — quelque charmants qu'ils daignent me paraître, —  
Ne sont rien. Tu me plais. Que dis-je, tu m'es Dieu.  
Non pas Déesse, tant tu me brûles d'un feu  
Jovial, et tu m'es maître et non plus maîtresse,  
Tant ta volonté tonne à travers toute ivresse.  
Tes défauts ne sont rien que le miroir des miens.  
Capricieuse avec des retours, ô si tiens !  
Colère, point jalouse (est-ce taquinerie ?),  
Très maussade entre temps, car il faut bien qu'on rie,  
Gaie à l'exces, car il faut bien qu'on pleure aussi,  
Et le reste... Mais quoi, tu m'es tout, — et merci !

Je me demande encor — cette tête que j'ai ! —  
 Où, comme débuta — bien sûr quelque soir gai —  
 Cette liaison qui m'a fait ton esclave ivre.  
 Tu ne t'en souviens plus non plus. Rayons du livre  
 De Mémoire ce jour des jours, ou plutôt non,  
 Il ne sera pas dit, ou j'y perdrai mon nom,  
 Que je n'aurai pas fait au moins le nécessaire  
 Pour retrouver un peu de cet anniversaire.  
 Oui, c'était par un soir joyeux de cabaret,  
 Un de ces soirs plutôt trop chauds où l'on dirait  
 Que le gaz du plafond conspire à notre perte  
 Avec le vin du zinc, saveur naïve et verte.  
 On s'amusait beaucoup dans la boutique et on  
 Entendait des soupirs voisins d'accordéon  
 Que ponctuaient des pieds frappants presque en cadence  
 Quand la porte s'ouvrit de la salle de danse  
 Vomissant tout un flot dont toi, vers où j'étais,  
 Et de ta voix, qui fait que soudain je me tais



S'il te plaît de donner un ordre péremptoire,  
Tu t'écrias : « Dieu, qu'il fait chaud ! Patron, à boire ! »

Je regardai de ton côté. Tu m'apparus  
Toute rose, enflammée, et je comme accourus  
A toi, tant ton visage et toute ta personne,  
Gaîté, santé, beauté du corps que l'on soupçonne  
Sous le jersey bien plein et la jupe aux courts plis  
Bien pleins, et les contours des manches mieux remplis  
Encore, ô plaisir ! car vivent des bras de femme !  
M'avaient pris d'un seul coup, tel un fauve réclame  
Et mord sa proie, et comme j'avais discerné  
Dans tes quelques mots dits d'un ton, croyais-je, inné,  
Avec l'accent qu'on a dans le Nord de la France  
Et que je connais bien, ayant, par occurrence,  
Vécu par là, je liai conversation,  
T'offrant, selon ton vœu, la consommation  
Que tu voudrais, « au nom du pays ». Et nous bûmes,  
Et nous causâmes, lors, à remplir cent volumes,  
De ceci, de cela, le tout fort arrosé  
De ce vin-là, naïf et vert et très rusé.  
Ce qui s'ensuivit, par exemple, je l'oublie,  
Tout en m'en doutant peu ou prou. Mais toi, pâlie  
Le lendemain et lasse assez (moi las, très las),  
Peux-tu te rappeler pourquoi, sans trop d'hélas !  
Connaissances d'hier à peine, tendres âmes,  
Au chocolat matinal nous nous tutoyâmes ?

Pour des commencements banals certes, c'en sont,  
A ces amours, ô vrai ! mes dernières, qui font  
Comme un signe de croix sur mon vieux cœur en peine  
Entre le bien, le mal, la tendresse et la haine,  
Enfin au port, un port orageux, mais un port  
Pour ce qui me reste de vie et pour la mort !  
Avons-nous voyagé, dis, ma puissante reine,  
Etoile de la mer, ô toi toujours sereine  
A travers ce pullulement d'affreux dangers,  
Ecueils, naufrages, calmes plats tant partagés ?  
Avons-nous traversé des rages, des misères,  
Heurts de cœurs violents et chocs de caractères,  
Disputes, pis encor, trahisons, pis encor,  
Finalement la paix, n'est-ce pas ? paix en or,  
Paix pour de bon, paix définitive et sans trêve ?  
Ah ! ce serait le but et ce serait le rêve,  
Mieux encore que conjugal, presque chrétien...

O l'humble bouchon d'où m'afflua tout ce bien !...

### III

D'après ce que j'ai vu, d'après ce que je sais,  
D'après ce que je crois, nuls n'ont plus de succès,  
Ou n'en eurent, ou n'en auront, si c'est ma veine,  
Auprès de toi, sinon ceux simples et sans gêne :  
Tel un moi qui serait plus jeune, au moins de corps,  
Quoique je ne me mette pas au rang des morts  
Encore ou bien déjà, n'en déplaie aux quarante  
Et trop d'ans qui sont, las ! ma seule sûre rente.  
Oui, j'ai cru remarquer, tu m'as insinué,  
Je fus le témoin, mal, ô mal habitué,  
Qu'en effet ton regard qui compte ce mérite  
Entre tant, d'être franc au point que s'en irrite  
L'espèce de jaloux que parfois je serais  
Si je ne me faisais aveugle et sourd exprès,  
Que ton regard, disais-je, allait de préférence  
Aux hommes de carrée et de ronde apparence,  
Plutôt qu'aux freluquets à l'air godiche ou sec,  
N'ayant pour eux que gros cigares, chers, au bec,

Et qu'insipides fleurs, hors de prix, en façade  
Au revers de leur bel habit terne et maussade ;  
Gent laide et dont, si j'étais femme, l'aspect pur  
Et simple dresserait entre elle et moi quel mur !  
Ton choix s'ébat ou s'ébattrait, donc, si toi libre,  
S'ébat ou s'ébattrait, sans beaucoup d'équilibre,  
Du soldat bon enfant au joyeux ouvrier,  
Sinon, et comme au lieu de grives, sans trier,  
On prend des merles, d'un poète bien candide,  
Amusamment vêtu sans faux-col qui le bride,  
Et rieur, à l'artiste ébouriffé qui va,  
Baguenaudent gaîment sous l'azur qu'il creva.

Certes, tu m'en fis part et je le croirais presque,  
Dans ta prime jeunesse il t'eût paru grotesque  
De n'avoir pas d'amants très bien, et tu les eus !  
Ce qu'ils ont dû souffrir avec toi, doux Jésus !  
Aussi ce n'était pas ta botte, ces fantoches,  
Et d'abord, comme tu me le fais sans reproches,  
A moi qui ne suis guère, après tout, qu'un pur gueux,  
Tu trompais ces bons gentlemen à coups fougueux,  
Faisant bien en ce cas, mais que non pas dans l'autre,  
En ce pauvre petit ménage qu'est le nôtre !  
Bref, pour y revenir, tes goûts sont pour le sain,  
Fût-il mal habillé, pour l'homme au large sein  
Où le cœur bat à l'aise, encor que sous la bure.

Eh bien ! j'ai tes dadas et croirais faire injure

---

A tes charmes, si j'y rêvais des oripeaux ;  
Tu sais d'ailleurs si j'aime à te voir des chapeaux,  
Des robes, des « atours », comme à mes autres femmes  
Dans le temps, parce que ça plaisait à ces dames  
Et que cela te plaît, le nombre des chiffons.  
Mais je t'aime bien mieux telle que nous t'avons,  
Mes sens et moi, sans trop d'apprêt qui te déguise,  
Comme un Dieu disparaît dans le trop d'une église,  
En matinée, en jupe, en peignoirs prêts à choir,  
A l'heure ralentie où s'achève le soir,  
Forte et saine, parisienne et paysanne,  
Plus encor paysanne et mieux ainsi, Suzanne  
Quasiment à l'instant d'être dispose au bain.

La femme, et juste assez, c'est le vin et le pain.

## IV

Notre union plutôt véhémence et brutale  
Recèle une douceur que nulle autre n'étale,  
Nos caractères détestables à l'envi  
Sont un champ de bataille où tout choc est suivi  
D'une trêve d'autant meilleure que plus brève.  
Le lourd songe oppressif s'y dissout en un rêve  
Elastique et rafraîchissant à l'infini.  
Je croirais pour ma part qu'un ange m'a béni  
Que des Cieux indulgents chargeraient de ma joie,  
En ces moments de calme où ses ailes de soie  
Abritent la caresse enfin que je te dois.  
Et toi, n'est-ce pas, tu sens de même ; ta voix  
Me le dit, et ton œil me le montre, ou si j'erre  
Plaisamment ? Et la vie alors m'est si légère  
Que j'en oublie, avec les choses de tantôt,  
Tout l'ancien passé, son naufrage et son flot  
Battant la grève encore et la couvrant d'épaves.  
Et toi, n'est-ce pas, tu sens de même ces graves

---

Moments de nonchaloirs voluptueux, où c'est  
Qu'un mensonge plus vrai que du vrai me berçait ?  
Comme un air de pardon flotte comme un arôme  
Sur le cœur affranchi du poids de tel fantôme,  
Et, ô ! l'incube et le succube du présent,  
C'est toi, c'est moi dans le bon spasme renaissant  
Après les froids contacts de deux âmes froissées.  
Vite, vite, accourez, nos plus tendres pensées,  
Nos maux les plus naïfs, nos mieux luisants regards.  
Plus de manières ni de tics, plus d'airs hagards.  
Que d'armistice en armistice une paix franche  
Eternise ce nid d'oiseaux bleus sur la branche.

## V

Incorrigible, toi. Mais c'est la destinée.  
Voilà pourquoi mon cœur triste t'a pardonnée,  
Mon cœur tendre, indolent et fol, et plus cruel..  
Incorrigible, toi, selon l'ordre du Ciel,  
Pour te punir toi-même et châtier mes fautes.  
(Et tu t'acquittes bien de ces fonctions hautes.)  
Incorrigible, toi. C'est la faute au passé,  
A ton passé brutal, misérable, insensé,  
Comme le mien d'hier, car jadis je fus brave,  
Je croyais fermement que tout m'était esclave  
Et j'allais, insolent, turbulent, hasardeux,  
Avec l'air, comme dit l'autre, d'en avoir deux.  
J'en avais deux, je t'en répons, tu peux toi-même  
Témoigner que j'en ai deux encor : l'un suprême,  
Trop généreux, visant au mieux plutôt qu'au bien ;  
L'autre bas, quasiment d'un pitre ou d'un vaurien.  
Puis, le malheur m'a fait pareil aux autres hommes.  
Sinon moindre, et voici qu'ayant croqué les pommes.



Il ne me reste que les pépins et la peau.  
Bah ! puisque je t'ai là, mon sort est le plus beau,  
Ma part est la meilleure en ce monde d'une heure  
Où l'amour seul nous éternise et seul demeure.  
Mai toi, ma pauvre enfant, d'après tes francs aveux  
Ou ta noble confession, comme tu veux,  
Tu jouissais encor plus que moi de la vie :  
Les hommes à genoux comblaient ta moindre envie,  
Tu nageais dans l'argent et tu roulais sur l'or,  
Et, pour te faire heureuse et belle mieux encor,  
Une passion vraie et forte t'avait prise,  
Qui t'exalta longtemps comme un bon vin qui grise ;  
Tu fus sublime tous ces ans. Tout ton effort  
Te bandait vers cet homme, et lorsqu'un désaccord  
Inévitable vint sur vous, Sapho naïve,  
Tu fis le saut de... Seine et, depuis morte-vive,  
Tu gardes le vertige et le goût du néant.  
Je le vois bien à ton regard souvent béant,  
Qui néanmoins s'allume et se fixe, moins sombre  
Sur pauvre moi transi, palpitant dans ton ombre  
Et que cette éclaircie a soudain réjoui.  
Et nous voici, moi donc, l'amour épanoui,  
Tendre, orageux, soumis, et toi, la sympathie,  
N'est-ce pas ? laisse-moi le croire, ressens  
Pour tant d'affection offerte de ma part,  
Mal peut-être, à travers des nerfs, d'un cœur hagard,  
Mais tant ! Et nous voici, victimes reposées,  
Tous deux seuls, mais tous deux, aux rancunes brisées.

Las d'aventures, fous d'aimer et d'en souffrir,  
Mais indulgents à nos ingrats, prêts à mourir  
Main dans la main, ainsi que tels vaincus, bons frères,  
Opposant cordialement aux sorts contraires  
La résignation de l'ultime amitié.

Tu vois, pour te complaire, ô meilleure moitié  
De mon être, je bride et romps l'élan farouche  
Vers tes sens de mes sens, et j'impose à ma bouche  
Le silence des mots brûlants et des baisers,  
Et je voudrais, pour voir tes lourds deuils apaisés,  
T'être un des frères dont je parlais tout à l'heure  
Et que tu fusses une sœur pour qui je meure  
Ou je vive plutôt, faisant tout pour la paix  
De la tristesse inexpugnable où tu te plais,  
Quoi qu'en dise et qu'en fasse en son pieux manège  
La gaîté que tu feins, sachant qu'elle m'allège  
Le fardeau lourd aussi de ma tristesse aussi,  
O femme ! ô sœur ! ô tout mon précieux souci !

Incorrigibles, nous ! d'être mélancoliques.  
Seulement, toi, grand cœur fidèle sans obliques  
Détours, mais aux soudains et foudroyants retours,  
Tu saignes en ton dam d'antan saignant toujours.  
Tu fais bien puisque ta vocation est telle.  
Pourtant, mon propre ennui, ma blessure immortelle,  
Je les mets sous tes pieds... Fais-je bien, à mon tour ?  
Mais, tout en le domptant, je garde mon amour

---

Pour, du moins, être l'escabeau riche et funèbre  
De ton amour à toi flottant dans la ténèbre  
Et le rêve d'un abandon définitif.  
Crois-m'en. Tout autre plan d'agir serait fautif.

Donc, sans plus oublier l'ingrat que je n'oublie  
L'ingrate, aime-moi, va, tout mon cœur t'en supplie ;  
Aime mon sacrifice en moi, fais-moi ce don,  
Et si tu ne le peux sans peine, ô toi, pardon !

J'ai dit ailleurs l'orgueil de la possession  
 Et le joyeux émoi d'occuper la Sion  
 Pas céleste, mais presque, à force d'être bonne  
 A garder après siège fait, de ta personne  
 Physique, et le butin inépuisable. Mais,  
 Tout en continuant de piller dru, je vais  
 Exalter maintenant ta gloire intérieure,  
 Tes vertus, en un mot, qui ne sont point un leurre  
 (Ni tes vices non plus). Tes efforts surhumains,  
 Tes préjugés vaincus ? O que non pas !

— Tes mains

Longues et blanches et négligeant d'être belles,  
 Leurs poignets s'accommoderaient bien de dentelles  
 Point trop fins qu'ils sont. (Mais les bras ! que modelés,  
 Que...) Pourtant, avouons, les doigts vont, fuselés,  
 Agiles, et non sans une grâce perverse  
 Serait trop dire, ils vont, les doigts, qu'un rythme berce,

Sur le mol clavier de mes contemplations,  
Tant et si bien que je craindrais que nous fissions  
Des bêtises, puisqu'on nomme ça des bêtises,  
En ce jourd'hui que je veux tout en teintes grises,  
Bondé de convenance et soûl de chasteté.  
Or, ces simples mains-là qui n'ont jamais ganté  
Que fourrures l'hiver et que mitaines vagues  
L'été, s'abstiennent de l'éclat bourgeois des bagues,  
De même que ton cou dédaigne les colliers  
Et que ton pied, faisant fi des jolis souliers  
Qu'une catin maigre use en courses libertines,  
Brave, se cambre au cuir martial des bottines,  
Et que le jersey pur et souple rampe au corps  
Que j'adore, et non plus tels falbalas discords.

Mais quoi ! j'ai dit : « négligeant d'être belles » d'elles.  
J'ai menti. Je parlais, je crois, de citadelles  
Conquises tout à l'heure et de combats livrés.  
J'allusionnai lors, et cela de très près,  
A la défense par ces mains de tel corsage,  
De telle jupe ayant trop voulu rester sage  
Et je leur en voulais et j'ai menti. Du moins  
Je me suis à dessein mal exprimé : Témoins  
Sont tes yeux que tes mains sont belles et très belles,  
Et les miens donc ! Et je les baise comme telles  
Cent et cent fois ie jour et presque autant la nuit,  
Mais trop belles, non pas, car en tout l'excès nuit.

Je voulais simplement dire qu'elles sont belles  
Juste au point et que je les baise comme telles  
Et non pas comme des châsses ou des bons dieux  
En bois ou de métal plus ou moins précieux,  
Mais bien comme les mains chères d'une maîtresse  
Tant aimée et donnant la suprême caresse  
Sur mon front essuyé, sur mes mains , qu'elles font  
Littéralement leurs, d'un fluide profond  
Et calmant, d'une fièvre ainsi communiquée  
Qu'elle va jusqu'à l'âme on dirait fatiguée,  
Et l'endormant dans un rêve d'aise et d'ébat.

Quant aux poignets, que j'insultai d'un propos plat,  
Toujours à cause des susdites résistances,  
Il convient, mon amour, qu'âprement tu me tances  
D'une erreur volontaire, et je confesse ici  
Qu'ils sont parfaits, mignons et gras, roses ainsi  
Qu'une rose-thé rose plus que de coutume,  
A preuve que tantôt encor, dans l'amertume  
D'un remords pour des mots trop vifs que j'avais dits,  
Et les ayant baisés pour voir le paradis,  
Le pardon, refleurir sur ta bouche si bonne,  
Parmi le bleu lacis des veines où, gai, sonne  
Ton pouls tumultueux d'un courroux passager,  
(Espérais-je !) j'en ai gardé, pour y songer  
Longtemps, le souvenir de satin et de soie.

O tes mains, les dispensatrices de ma joie !

## VII

Enfin c'est toi ! Laisse-moi rester dans tes bras ;  
Puis tu m'objurgueras tant que tu le voudras ;  
Mais laisse-moi pleurer dans ton giron, que sais-je ?  
Sur tes pieds, vers tes yeux où mon remords s'allège ;  
Mon remords véritable, ou ma honte plutôt,  
Ma honte véridique à n'en point perdre un mot,  
Et voici, non pas mon excuse... superflue !  
Voici les faits, et juge :

Or, un jour de berlué,  
J'avais, toi là, lorgné quelque minois passant.  
Tu m'en fis l'observation en te gaussant,  
C'est vrai, mais non sans quelque amertume latente,  
Du moins pensais-je ainsi, moi toujours dans l'attente  
De tous tes sentiments qu'ils soient bons ou mauvais,  
Pour m'en désespérer ou m'en réjouir, mais  
Passons. Et me piquant au jeu, je jouai double,  
D'abord plein de scrupule, ô conscience trouble !  
Puis délibérément, sans pudeur, à ton nez  
(Adorable pourtant), et mes vœux étonnés,

Qui dès longtemps n'avaient que toi pour but au monde,  
S'égaillèrent bientôt de la brune à la blonde.  
Enfin vint le départ, la fuite, l'abandon  
De toi par moi, mes rencontres d'une Goton  
Par nuit, vingt nuits avec des femmes différentes,  
Et je m'habituais à ça comme des rentes  
Sans même me douter si c'était odieux,  
Tant mes sens m'étaient devenus comme des dieux,  
De ta saine présence exilés volontaires,  
Et je les enivrai de ces vingt adultères  
Ainsi qu'un vil païen prodiguant son encens  
A des idoles, et son cœur avec ou sans.

Le cœur, quelle catin alors qu'il se dérange !

Dans ces femmes d'ailleurs je n'ai pas trouvé l'ange  
Qu'il eût fallu pour remplacer ce diable, toi !  
L'une, fille du Nord, native d'un Crotoy,  
Était rousse, mal grasse et de prestance molle :  
Elle ne m'adressa guère qu'une parole  
Et c'était d'un petit cadeau qu'il s'agissait.  
L'autre, pruneau d'Agen, sans cesse croassait,  
En revanche, dans son accent d'ail et de poivre  
Une troisième, récemment chanteuse au Havre,  
Affectait le dandinement des matelots  
Et m'...engueulait comme un gabier tançant les flots,  
Mais portant beau vraiment ; sacrédié, quel dommage !...  
La quatrième était sage comme une image,



Châtain clair, peu de gorge et priait Dieu parfois :  
Le diantre soit de ses sacrés signes de croix !  
Les seize autres, autant du moins que ma mémoire  
Surnage en ce vortex, contaient toutes l'histoire  
Connue, un amant chic, puis des vieux, puis « l'ilot »,  
Tantôt bien, tantôt moins, le clair café falot,  
Les terrasses l'été, l'hiver les brasseries,  
Et par degrés l'humble trottoir en théories  
En attendant les bons messieurs compatissants,  
Capables d'un louis et pas trop repoussants,  
*Quorum ego parva pars eram*, me disais-je.  
Mais toutes, comme la première du cortège,  
Dès avant la bougie éteinte et le rideau  
Tiré, n'oubliaient pas le « mon petit cadeau ».

Et voilà mon bilan de folles andalouses.  
Ça vexé-t-il par trop, dis, tes fureurs jalouses  
Ou si je suis plutôt à plaindre qu'à blâmer ?  
Mais voici que j'y pense — ô misère d'aimer !  
Moi qui parle tout franc et qui plaide coupable !—  
Ne serais-tu pas, toi, de ton côté capable  
Non pas de ne pas pardonner (c'est si joli,  
Si gentil, le pardon, — quand c'est fleuri d'oubli).  
Mais, te voyant ainsi méchamment esseulée,  
Hein, de t'être faite une veuve consolée ?  
Bonne guerre, après tout, et m'en taire siérait.

O tout de même, si qu'on se pardonnerait ?

## VIII

MOI

Vrai, là, mais quel bourreau d'argent tu fais. petite !

TOI

Tiens, tiens !

MOI

Il n'est banquier solide, il n'est pépète  
Sérieuse qui pût te résister...

TOI

Vraiment !

MOI

Je suis pauvre, tu sais, tu sais aussi comment,  
De quelle aueur je trime et fais, vaille que vaille,  
Puisqu'on n'est pas rentier et qu'il sied qu'on travaille,  
Des besognes pour tel journal Ali-Baba  
Dont le Sésame par instants me fault.

TOI

Ah bah ?

## MOI

Enfin, modère-toi, chère, dans tes dépenses.  
La galette n'est pas ce que, vaine, tu penses :  
Elle a des hauts et des bas et surtout des bas ;  
Que de braves reculs, que de lâches combats  
Vis-à-vis de maints éditeurs, gent redoutable,  
Juste pour la couchette et juste pour la table !  
Parbleu, j'aime le luxe aussi. Je n'en dors pas  
D'aimer le luxe des habits et des repas  
Et des lampas et des lambris et tout le diable !  
Et même cette dèche implacable, effroyable  
Où se débattent mes courages presque en vain,  
Courage de la soif, courage de la faim  
Et du froid et du chaud, la faute à qui ? Peut-être,  
— Autant qu'on peut juger de son propre Bicêtre, —  
Un tantinet à moi, sans compter les amis  
De l'un et l'autre sexe, — et quelques ennemis.  
Mais surtout, mais surtout à mon amour du faste.  
J'aimais qu'un bon dîner remplît ma panse vaste,  
Qu'un bon lit, trop étroit, me dît d'être galant,  
Serrer la main aux pauvres hommes de talent,  
Enfin acheter des dessins et des gravures  
Et, l'avouerai-je ? me payer des gravelures  
Japonaises ou dix-huitième siècle, et ce  
M'a nécessairement conduit...

## TOI

Arrêtez-le !

MOI

M'a nécessairement conduit à la ruine.  
Je n'ai plus rien...

TOI

Assez, bon sang ! quelle platine !

MOI

Tu railles ma garrulité peut-être à tort,  
Chère. J'admets que j'ai tendu fort le ressort,  
Je sais que j'exagère et sans doute plaisante.  
Certes ton luxe et ton amour de lui présente  
De modestes aspects, j'admets un peu forcés  
(Dame, on ne peut avoir trop avec pas assez),  
Mais enfin tu n'es pas très femme de ménage,  
Je puis le dire sans ridicule à mon âge  
Calmé, lent, réfléchi...

TOI

Réfléchi, c'est le mot.

MOI

J'abuse du vocable, en effet, mais pas trop  
De la chose, conviens. Je disais donc, chérie,  
Que je t'adjure de tout mon cœur et te prie  
D'à ton tour réfléchir sur les nécessités  
Qui nous tiennent, hélas, de pas mal de côtés.  
Voyons, modérons-nous dans la petite vie  
Agréable, après tout, que plus d'un nous envie.

Soyons, s'il te plaît, toi, coquette, moi, bien mis,  
Mangeons comme de droit, buvons comme permis,  
Mais, sacrebleu ! surtout, n'allons pas perdre haleine  
A tant courir...

TOI

N'en jetez plus, la cour est pleine !

MOI

A tant courir, disais-je, en somme, après la fin  
De tout crédit jusque chez... le marchand de vin !  
Après, en un mot, comme en mille, la misère !  
Voyons, de la raison un peu, c'est nécessaire,  
Impérieux : pas drôle, ô non pas ! la raison,  
Mais, dans l'espèce, indispensable à la maison !  
Je veux...

TOI

Tu veux !

MOI

Nous voulons

TOI

Qui donc est le maître

Ici ?

MOI

Toi.

TOI

Qui donc est raisonnable ?

MOI

Peut-être...

TOI

Pas de peut-être ! Moi. Qu'il en soit autrement,  
Je m'en moque. Je suis le maître absolument  
Et je n'ai plus besoin de mamours, ni d'astuces,  
J'espère, pour être obéie, — et que tu dusses  
En maugréer, fais-le, mais, encor, pas trop haut.  
Or, je veux de l'argent. Beaucoup ! Puis il m'en faut  
Tout de suite ; donne à l'instant et puis turbine !  
C'est ton petit devoir d'esclave et de machine :  
Encore bien heureux de le faire pour moi.

MOI

D'accord. Combien veux-tu ?

TOI

Ce que tu as sur toi,

Chez toi, chez moi plutôt.

MOI

Prends.

TOI

Donne.

MOI

Voilà, chère.

TOI

Et maintenant faisez le beau, baisez mémère.

## IX

Tu fais tant partie intégrante de moi-même,  
Ou plutôt je le fais tant de ce toi que j'aime  
Si ! que j'en suis venu jusqu'à te confier  
Ou, mieux, que tu perçois, sans moi t'y convier,  
Les secrets les plus noirs de mon intelligence  
Et de ma conscience, et quelle diligence  
Ne mets-tu pas dans l'enquête et dans l'examen !  
Parfois, ma foi, tu m'interpelles haut la main,  
Avec raison souvent et toujours avec flamme,  
Sur quelque point obscur qui me perplexé l'âme.  
C'est ainsi qu'aujourd'hui comme nous levions  
Après une nuit belle et que nous nous devons  
Depuis trois fois que nous étions forcément sages,  
Tu t'avisas, dans le plus prude des langages  
Mitigé d'ailleurs par ton air naïf et franc,  
De me blâmer de faire noir ayant dit blanc,  
Et dédier ma chair d'homme à la chair des femmes  
En des rapprochements nombreux et polygames.

Cependant que mon âme, encore qu'en état  
De péché très grief et d'extrême attentat,  
Aspire au Ciel conquis par quels soins nécessaires !  
Et s'exhale en accents qu'on veut croire sincères  
Et qui valurent même à cet infime moi  
Les suffrages sans pair des gens de bonne foi...  
Un baiser prolongé (qu'arriva-t-il ensuite ?  
Dame !) mit ta logique et ta morale en fuite.  
Mais quoi ? l'objection restait, et maintenant  
Que je suis de sang-froid, et frais et raisonnant,  
Causons.

C'est vrai qu'à la suite de douleurs grandes,  
De malheurs mérités, d'ennuis, toutes offrandes  
A ce monde mauvais où s'incarne Satan,  
Ayant enfin courbé le front du vieil Adam  
Devant la vérité patente de l'Eglise,  
J'adorai Jésus qui l'incarne et réalise,  
Et j'étendis ce culte au culte extérieur.  
Nul ne pratiqua plus que moi, nul au rieur  
Imbécile, qu'hélas ! est le Français en masse,  
Ne cracha le respect humain mieux sur la face.  
Communiant à peu près tous les jours, d'esprit,  
Sinon de fait toujours, — et chaste (bien m'en prit),  
Sobre (il n'était que temps), plus perfide ni brute,  
Je tournais saint, je crois. Le malheur c'est qu'en butte  
Dès lors aux vrais dévots comme aux prêtres — sans foi,  
A quelque exception près — je m'enquis pourquoi



Cet écart entre la Doctrine et ceux du Temple,  
Sans penser qu'un jour je devais suivre l'exemple,  
Mais non plus à prêcher, et j'appris qu'il était  
Difficile, sinon impossible, de fait,  
D'être un chrétien digne du nom, dans ces scandales,  
A moins de qualités par trop pyramidales...

Et puis, et puis la chair est forte et l'esprit lent.  
Pas plus que l'intellect le sang n'est somnolent.  
Deux beaux yeux, des contours, ces sons, une démarche  
Eurent trop bientôt fait chavirer ma pauvre arche,  
Et le naufrage fut total et dure encor,  
Et toi-même tu m'es un des flots du décor  
Terrifiant (tout juste) où vint sombrer le drame  
De ma vie et qui peut s'appeler : PAR LA FEMME !

Mais non, tu m'es un flot de clarté, non de nuit.  
Tu me sauves du désespoir, requin qui fuit.  
Ta conversation est un clairon qui sonne  
Ma diane, et me fait n'avoir peur de personne  
Que de toi quand tu dois ne me sourire pas.  
Ton conseil est le seul, tu gagnes mes combats,  
Et la gaieté de ton corps blanc et brun et rose  
M'absout de tout dans telle nôtre apothéose.

## X

Dans le peu de défauts dont je suis incapable,  
Compte celui d'une jalousie implacable  
Envers toi, mon Mensonge aimé qui m'as dompté  
Jusqu'à m'être un tel parangon de vérité  
Que quand tu sors, belle, habillée, et pour des heures,  
Prétexte, fourberie, astuces, feintes, leurre,  
Tu me dis : « Je fais une course », et je te crois.  
La foi du charbonnier, même plus qu'en la Croix,  
Etant la mienne en toi, certes tu peux sans crainte,  
Ah ! tu le sais ! jouer de moi qui te crois sainte,  
Et quand tu fais semblant d'issir en negligé,  
Me narguant d'un : « Je vais voir des amants que j'ai » ;  
Lors je ne te crois pas, sûr, certain que tu railles.  
J'aimerais mieux suivre mes propres funérailles,  
Dans un cas de malheur (c'est si je te perdais).  
Que celles de qui me traiterait de dadais,  
De dupe et mettrait bien à nu tes félonies,  
Et je le traînerais, cet être, aux gémonies !

Pourtant, prends garde ! il n'est pire que l'eau qui dort.  
J'ai des menaces, hein ? et des gestes de mort,  
Par des fois, qui ne sont pas plus rares, en somme,  
Que de droit pour tout homme assumant d'être un homme.  
La canne d'un cocu va douce à manier,  
Le revolver n'a rien que puisse renier  
Un monsieur mal luné qu'on n'attendait que guère,  
Et le couteau semble à d'aucuns de bonne guerre,  
S'il s'agit de quelque surprise prise mal.  
Je suis nerveux, mon pouls ne bat pas très normal,  
Toi-même tu pourrais passer pour peu commode  
Et la prescription s'absente de ton code :  
Dame ! un malentendu bien vite éclaterait,  
Non pour la trahison qui se dévoilerait,  
Du moins le crois-je ainsi, vu mon humeur égale  
Quant aux mœurs, mais bien pour l'espèce de fringale  
Querelleuse précisément propre à tous deux.  
Donc, sans être jaloux, tort mesquin et hideux,  
Je deviens ombrageux comme un cheval de race  
Pour peu que l'on prête à mon vice ou qu'on l'agace.  
Le coup serait alors, non pas de m'éviter,  
Toi surtout, que non pas ! mais bien de me guetter  
Pour me gêner à l'heure choisie opportune,  
M'étourdir de baisers jusqu'à m'être importune,  
Jusqu'à m'être opportune encor, sans sourciller,  
Jusqu'à m'en chatouiller, m'en faire bafouiller,  
Rire hystériquement comme un enfant qui joue,  
Me distraire en un mot de l'ennui qui me roue,

Me tirer hors de moi, du bonhomme nouveau  
Dont dès lors me voici peindre l'idée en beau,  
En rose, et me lâcher, mué tel dans la vie :  
Ainsi le plan. Je me connais. Fais et t'y fie.,  
D'ailleurs, tu me connais aussi, trop plus que bien  
Même et tout secret mien devient vite le tien.  
C'est terrible et logique et je n'y peux qui vaille,  
Mais il dépend de toi, sans effort ni trouvaille,  
Absolument, étant donné moi rien qu'à toi,  
Moi te croyant et t'adorant en toute foi,  
Moi ta chose et ton bien qu'on pille et qu'on gaspille;  
Il dépend de toi, dis-je, étourdiment gentille  
Et si drôle comme tu l'es lorsque tu veux,  
Ou sombre en harmonie avec tes noirs cheveux,  
Et sérieuse avec l'aide de tes yeux d'ombre,  
Tes yeux où des pensers sans fin passent sans nombre,  
Si lumineux et si mutins quand il te plaît;  
Or, il dépend de toi, je le répète, il est  
Dans ta main, ta main preste et leste et, s'il faut, lourde,  
D'assoupir, de magnétiser, de rendre sourde,  
Aveugle et plus crédule encore que jamais,  
Grâces au bon vouloir indolent que j'y mets,  
Toute velléité mienne de jalousie...  
Va donc, surpasse-toi, sers-nous la mieux choisie  
De tes ruses dans l'art joli de me duper.

Le mieux serait pourtant de ne pas me tromper.

## XI

Bah ! ce n'est pas à vous que l'on parle, madame.  
Après tout, laissons-nous promener par la lame.  
Elle est douce, elle est forte, elle sent bon la mer,  
Son haleine est salée avec un goût amer,  
Elle est ronde et nerveuse, elle chante, elle gronde,  
Et c'est un véhicule aimable sur le monde.  
Sa transparence aussi forme un miroir vivant,  
Réfléchissant le ciel et son aspect mouvant.  
La brise la caresse et la bise la fouette.  
Espoir, regret ou vœu, l'aile de la mouette  
Vole autour et, la nuit, grise, est rose le jour,  
Comme la certitude ou le doute en amour...  
Laissons-nous promener par elle (rien, ma chère,  
Qui vous concerne) tant qu'elle est encor légère  
Et claire et mesurée en un juste reflux.  
N'attendons pas, grands dieux ! qu'il ne soit bientôt plus  
Temps, que, sous l'ouragan subit, elle n'éclate  
Furieuse et méchante et trouble sous Hécate

Fatidique et moqueuse en les nuages tors :  
Telle une femme ayant franchement tous les torts,  
Qui se révolte et devient pire que nature,  
Orage de colère et tourbillon d'injure !  
Ah ! malheur à celui pris dans cet affreux pot  
Au noir !

(Tiens, chère ! Que charmante, ce tantôt !)

## XII

Certes, il fut traversé-traverseras-tu,  
Ce mien dernier amour, mon arrière-virtu,  
Mon ultime raison, mon excuse suprême  
De vivre et d'être un homme et de rester moi-même,  
Traversé traverseras-tu dans que de sens,  
Combien de fois ! depuis les soirs presque innocents  
A force de candeur dans l'entier badinage  
Où se forma cette union, notre ménage  
Bizarre, intermittent, plein de lutte et de jeux,  
Jusqu'à cet aujourd'hui nuageux, orageux,  
Courageux après tout, vécu comme en campagne  
Avec tel quel air de malheur qui l'accompagne,  
Pour le saler et le poivrer conformément  
Aux besoins du moment en fait de condiment.  
Malentendus dès les premières fois, querelles  
Souvent, disputes très souvent, graves, car elles  
Avaient pour sanction, las ! des brutalités  
Pas toujours tiennes, nos pénates désertés

A tour de rôle ou d'une fuite mutuelle,  
Pauvres pénates tôt rejoints ! Apre, cruelle,  
Abominable vie, adorée, entre nous !

Mais enfin il est temps, pour nous comme pour tous,  
D'asseoir et d'assurer sur quelque base forte,  
Pur dévouement ou simple habitude, n'importe !  
— L'habitude souvent confine au dévouement  
Et le dévouement n'est jamais qu'un dénouement —  
Cette nôtre existence, en somme indispensable  
A nos tempéraments, comme aux genêts le sable.  
Ce *statu quo* peut-être un peu trop militant  
Mais qui nous plaît, et qui nous sied même, pourtant.  
Sauvage, oui, notre vie ? Eh ! rendons-la moins rude,  
Moi par le dévouement et toi par l'habitude.  
Soyons de vieux amants étant de vieux amis.  
Je me ferai de plus en plus souple et soumis  
Et le sujet plutôt que l'amant de la reine.  
Mais toi, tout en restant terrible, sois sereine !  
Ironique un petit, et, sûre de ton Paul,  
S'il faute, punis-le comme on fustige un foi  
De cour qu'il est coutume après tout de peu battre  
Moi, je vais me forcer, m'user, me mettre en quatre  
Pour obtenir, de mon côté, ce résultat  
D'au moins t'humaniser et te mettre en état  
De me montrer, du tien, quelque peu d'indulgence  
Compatible avec mon degré d'intelligence



Sauf en un cas de trahison mienne perçu  
(Et ne prends ta revanche un peu qu'à mon insu),  
Car, somme toute, à tout péché miséricorde.  
Bref, des concessions réciproques : j'accorde  
De vivre ton féal corvéable et chétif ;  
Accorde de régner sans zèle intempestif.

Tiens, quand tu n'es pas là, pour telle ou telle cause,  
Absence bien forcée et qui me fait morose  
A pleurer, au début, ainsi qu'un orphelin  
Voulant sa mère, et quel cœur gros, et quel œil plein !  
Par degrés, cependant, parfois presque insensibles,  
J'arrive à m'engourdir en chagrins plus paisibles,  
Plus plausibles aussi puisqu'y faire ne puis,  
Et peu à peu l'agitation de mes nuits,  
D'abord toute à ton corps qu'un rêve réalise,  
Se transfigure enfin, se comme subtilise,  
Se comme virilise en ardente amitié,  
Mais en pure amitié, tendre encore à moitié  
Tout au plus, et l'amant devient le camarade,  
Nuance exquise quand la couleur se dégrade  
Du rouge de fournaise au blanc rose du jour.  
Eh bien ! sans abdiquer pour cela notre amour,  
— Les dieux nous gardent d'une telle ingratitude ' —  
Si nous nous imposions résolument l'étude  
D'appliquer la leçon dont je te parlais là,  
La leçon que l'alme nature me souffla

Au moyen si persuasif, encor qu'austère,  
D'une façon de divorce sans adultère  
Et que console un sûr désir d'un prompt retour ?  
Si nous tâchions d'éviter bien ces chocs, et pour  
Cela, si nous tentions d'être un peu moins en ligne  
De bataille, et d'accord tacite sur l'insigne  
Question, qu'on réserve en tout tact bien discret,  
D'essayer de la franche amitié qu'on plierait,  
Parfois, quand il faudrait, au caprice de l'heure,  
Ou souvent... et, tapis dans l'heur et la demeure  
Qu'un loisir diligent nous aura préparés,  
Parfilons-y gaiement des jours considérés  
Par les yeux aussi bien bêtes du voisinage,  
Mais dont l'assentiment garantit et ménage  
La tranquillité due en somme aux gens de bien.  
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas ? nous, ce double vaurien,  
Ce vagabond des deux sexes, cette bohème  
Que nous sommes et cette espèce de poème  
Que nous vivons, non sans peut-être du talent,  
Nous, transformés en un couple chaste au vœu lent  
(Chaste et lent relativement, le vœu, le couple),  
Hein, ça t'agrée ? Et te sens-tu vaillante et souple  
Assez pour conspirer avec moi ce bonheur,  
Assez pour conquérir avec moi cet honneur !  
Hum ! Tu ne réponds pas, sinon d'une grimace  
Dédaigneuse plutôt, et que faut-il qu'on fasse ?  
Baste ! qu'il en retourne ainsi qu'il te plaira.  
Je t'obéis en tout, advienne que pourra.

---

La mort est là d'ailleurs, conseillère émérite  
Qui nous dit de jouir, vite et beaucoup de suite,  
Et qu'un traître jupon prime un loyal linceul...  
Son avis est le tien, pas, chérie? et le seul !



# DANS LES LIMBES



Je vis à l'hôpital comme un bénédictin  
Des vrais bons temps, faisant mon salut en latin,  
Docte, pieux, ça va de soi, mais plutôt, dame !  
Docte : l'on est bénédictin en Notre-Dame  
D'abord, après le père Eternel et Jésus,  
Ensuite en saint Benoît, conformément aux us ;  
Puis, humblement, fils doux et soumis de l'Eglise,  
Mère très tendre, en l'érudition permise.  
Mais l'instant attendu survenant, on se prend,  
Ou plutôt se reprend à ne songer qu'au grand  
But, le ciel par Benoît, Jésus et Notre-Dame  
Dans le Père Eternel qui, si bon, nous réclame.  
Ici, je fais des vers, de la prose, et de tout  
Pour toi, chérie, et toi seule, et, fort jusqu'au bout,  
J'attends, quand ma journée est faite, ta venue :  
Et tu viens, puissante et souriant, devenue

Une apparition presque à mon cœur tout coi,  
Tout extasié,  
car Notre-Dame, c'est toi.

Décembre 1892.



## II

Hélas ! tu n'es pas vierge ni  
Moi non plus. Surtout tu n'es pas  
La Vierge Marie et mes pas  
Marchent très peu vers l'infini

De Dieu ; mais l'infini d'amour, —  
Et l'amour c'est toi, cher souci, —  
Ils y courent, surtout d'ici,  
Lieu blême où sanglote le jour.

Ils y courent comme des fous,  
Saignant de n'être pas ailés ;  
Puis s'en reviennent désolés  
De la porte fermée à tous

Espoirs certains, et résistant  
A tels efforts pour t'enfin voir  
En plein grand jour par un beau soir  
Mué tôt en nuit douce tant !

Ah ! Limbes où, non baptisés  
Du platonisme patient,  
Vont, pitoyablement criant  
Et pleurant, mes désirs brisés.

Décembre 1899.

### III

O tes manières de venir ! J'y mets du mien  
Aussi, mais toi, que c'est gentil quand c'est du tien !  
Oui, tes manières de t'y prendre pour venir  
Me voir et m'étonner à ne plus en finir.  
C'est tous les jours et du charmant et du nouveau,  
Sans cesse en équilibre et jamais de niveau.  
Hier, je te voyais, derrière mon palier,  
Descendre vivement le premier escalier  
Pour remonter le mien de ton pas net et preste :  
M'apercevant alors, quel prompt, quel joli geste  
De sembler retourner, pour ne faire que mieux  
Et mon plaisir et mon bonheur de pauvre vieux  
Encore vert, en me sautant si fort, exprès,  
Au cou, que j'en palpité très longtemps après  
D'un tel bonheur, et, sarpejeu ! de quel plaisir !

Aujourd'hui, comme tu tardais, moi de saisir  
Ma plume, et la laissant débridée, et tournant  
Le dos à la porte d'entrée, ô l'étonnant

Aspect ! de travailler, pupitrant mon lit même,  
Encre, buvard, papier, tout à quelque poème,  
Quand soudain je sens un baiser comme un acier  
Que, traîtresse, en mon cou tu plonges tout entier  
Et moi, je te le rends sur le cou par devant  
Au lieu de par derrière ainsi qu'auparavant.  
Question de position, — gosse, gamin, —  
Demain ce sera mieux encore, après demain  
Mieux encore.

O petits bonheurs de mon malheur !  
C'est peut-être après tout ce qu'il est de meilleur,  
Et j'oublie en ces jeux la volupté brutale,  
Bonne, certes, mais moins, qui sait ? que l'idéale.

## IV

TOI

Bonjour.

MOI

Chéri !

TOI

J'arrive de bonne heure, pas ?

MOI

Pas trop.

TOI

Tu n'es jamais content.

MOI

C'est vrai, là-bas

On fait queue et c'est long. Puis aujourd'hui l'on fouille,  
Je sais, jeudi ! Ça prend du temps.

TOI

Et l'on farfouille

Et l'on trifouille, et toi, tu bafouilles. Le mieux,  
Pour éviter tout ça, serait, mon pauvre vieux,  
Moi, de ne plus venir ni jeudi ni dimanche.  
Tiens, au fait, de ne plus venir du tout, bath flanche !

MOI

Méchante !

TOI

Et comment va !

MOI

Mieux.

TOI

Tant pis, l'Infernal !

MOI

Mieux depuis que t'es là.

TOI

Zut avec ton banal,  
Ton vulgaire « depuis que t'es là ».

MOI

C'est que, c'est que...

TOI

C'est que : c'est que tu m'as l'air... c'est que... Zut ! avecque  
Tes boniments toujours les mêmes.

MOI

C'est mon cœur  
Qui parle. O oui ! Toi pas là, je meurs de langueur.

TOI

As-tu fini ?

MOI

Pourquoi toujours dure ?

TOI

Eh, je blague !

T'es bête, quand je ris, tu geins, toi, t'as du vague  
A l'âme. Que c'est drôle ! Un homme comme toi,  
Qu'on dit spirituel, très bête auprès de moi !

MOI

Tiens, devant toi, j'ai comme peur...

TOI

Je suis si belle !

Pour changer, tu reçois, dis, un tel, une telle,  
Une telle, un tel : tu sais que je te défends  
Absolument de les recevoir, et te rends,  
S'ils viennent, responsable, et, pour ta pénitence,  
Tu ne me verras plus jamais.

MOI

J'...

TOI

O rouspétance

Détestable ! Ne réponds pas et fais le mort.  
Je ne veux pas ici de ces gens-là.

MOI

Là, j'obéis.

TOI

Bien sûr ?

MOI

Oui.

TOI

Cette femme ignoble,

Je lui ferais une conduite de Grenoble

Telle qu'elle s'en souviendrait en Paradis !

Quant aux autres...

MOI

Je les consigne, je te dis.

LOI

C'est qu'avec toi je suis toujours sur le qui-vive.

T'es gentil quand moi là, moi pas là, tout arrive !

Monsieur fait son fendant, il se laisse mener,

Il dit du mal de moi...

MOI

Ça, non !

TOI

Va donc crâner !

Mais assez — t'es mignon — de mines furieuses.

Embrasse... Et causons de choses plus sérieuses.



V

Tu m'as donné, non point à tort,  
 Mais certe avec juste raison,  
 Ce surnom d'Infernal, c'est fort  
 Bien : n'as-tu pas toujours raison ?

En effet, malgré la sincère,  
 Plus que sincère, entière amour  
 Que je te voue, et tout entière,  
 Sincère que soit cette amour,

Mon caractère diabolique  
 Parfois ne sait pas abaisser  
 Un orgueil vraiment babélique  
 Qui, lui, ne veut pas s'abaisser.

Ah ! courbe-le, mon caractère,  
 Piétine-le donc sous le tien :  
 Mon cœur t'est là pour partenaire  
 Mon âme est là pour ton soutien.

Mon cœur qui t'a donné ma vie,  
Mon âme dont tu tiens les sceaux !  
Pardon pour mes péchés d'envie,  
De colère, et tous crimes sots.

D'ailleurs, je les expie assez,  
Toutes ces mes infractions,  
Loin de toi, saut en raps pressés,  
Par de telles privations !

## VI

Le lieu des adieux (pas éternels), la saison  
Dernière, était au coin de la basse maison  
Toute rouge — la tuile et la brique y fourmillent  
(Vis-à-vis le gazon bordé de camomille) —  
Qui sert de local à des services divers.  
Là, l'heure ayant sonné de son timbre pervers,  
Nous enjoignant de nous séparer tout de suite,  
Hélas ! avant qu'hélas ! tu ne prennes la fuite,  
Je t'embrassais si fort que toi tu ne pouvais  
T'empêcher de rire aux éclats, et ne savais  
Pour lors me refuser un baiser sur la bouche,  
Un gros, frais, long baiser partagé, puis, farouche  
Pour la forme — c'était presque en public, des yeux  
Pouvaient nous voir, malins, ou pis, officieux,  
Des langues bavardes, et quel scandale ! — et leste,  
Cruellement tu me quittais, instant céleste  
Et diabolique, avec ces mots : « Je ne viens plus. »  
Car, sachant bien que tu viendrais, irrésolus

Toutefois, mes désirs fous, tantôt ivres d'ire  
Et de larmes, tantôt pleins d'espoir à ton dire,  
Se souvenant de la chère intonation  
Et de la gentiment taquine intention,  
Me balançaient dans une fausse inquiétude,  
Jusqu'au lendemain, tendre amie au verbe rude.

## VII

Aux tripes d'un chien pendu  
Tu m'assimiles parfois,  
M'engueulant de cette voix  
Idoine à ce propos au.

Tu me dis, robuste et grasse,  
Assez souvent, qu'un beau jour  
Ce serait si bien mon tour  
Que le diable en crierait grâce !

Mon tour d'écoper, car tu  
Ne te mouches pas du pied  
Pour manier comme il sied  
La gifle, et c'est ta vertu

De n'avoir pas peur d'un homme  
Fût-il fort comme un millier,  
Et, ton geste familier,  
Tu n'en es pas économe...

Ainsi nous nous disputons  
(Tu me disputes du moins),  
Prenant les dieux à témoins,  
Sacrant, jurant, puis battons

En retraite l'un vers l'autre  
Après tel combat fatal,  
Distraction d'hôpital,  
Bonne fille et bon apôtre

En retraite, oui, nous battons  
L'un vers l'autre et nous baisons  
Sur la bouche, et, ces façons,  
Je les aime encor mieux que des coups de bâtons.

Décembre 1892.

## VIII

Voilà bien le déjà quantième jour de l'an  
Que tu me vois ici : le premier c'était en...  
Ah ! mon amour est vieux déjà de plus d'un lustre ;  
Et comme un qui s'accoude à même tel balustre  
Et paresseusement resonge aux biens, aux maux,  
Aux insignifiants événements, faits, mots,  
Pensers, de cette part quelconque de sa vie,  
Ainsi, moi, je souffre à nouveau colère, envie,  
Trahison : je jouis après des jours, des jours  
Et des jours et des jours et des bonnes amours  
Et des espoirs remplis jadis, et de la vie  
Enfin ! et malgré trahison, colère, envie !

Mais de tous ces *memoranda* le meilleur c'est  
Toi, quand ta forme, aimée à l'infini, glissait  
D'un pas léger malgré la majesté du buste  
Vers moi tout rassuré dès lors par ta voix, juste

Au point par ma langueur loin de toi, douce voix,  
Divine voix dont les gaîtés sont des pavois  
Où trônent mes désirs triomphals en cette heure.

La voix s'envole, mais le souvenir demeure.

1<sup>er</sup> janvier 1893.



## IX

Des méchants, ou, s'ils aiment mieux, des indiscrets,  
Sinon des envieux que je pardonnerais  
S'ils ne te faisaient pas, bon chéri, de la peine,  
Tant leur manège est nul, tant leur malice est vaine,  
Ont essayé, même s'efforcent d'essayer  
A nouveau de nous désunir, d'entre-bâiller  
La porte à la querelle, au soupçon qui gourmande,  
A la colère à qui, lors, l'ouvrir toute grande,  
Et qui rugit avec un couteau dans la main.

Honnêtes l'agos, passez votre chemin.  
Comme si ce n'était assez de mes misères,  
Des ennuis de partout me griffant de leurs serres  
En attendant de m'emporter je ne sais où,  
Voici sortir je ne sais quels serpents d'un trou  
Pour taquiner mes pieds clapotant dans leurs vases.  
Heureusement, amie, ô toi, tu les écrases,

Femme bonne que le mépris arme et défend,  
Femme bonne qui me défends comme un enfant,  
Femme douce qui me souris, femme sublime,  
O ma femme, qui recevras mon souffle ultime !

## X

Ils ont rampé jusques ici,  
Dans ces limbes où je soupire  
Après toi lointaine, ô martyr !  
Ils ont rampé jusques ici.

Guettant ta venue et l'instant  
Propice pour, devant ma face,  
T'insulter, limiers sur ta trace,  
Guettant ta venue et l'instant.

T'insulter, or, c'est m'insulter  
Au centuple, et certes pour ce  
Ils auront lieu d'apprendre que  
T'insulter, or, c'est m'insulter.

Viens, bien-aimée, et, va, vivons  
En paix loin du monde imbécile :  
« La vie est là, simple et tranquille ».  
Viens, bien-aimée, et, va, vivons !

## XI

Oh! tu n'es pas une savante  
Et je t'en félicite fort,  
Et je t'en loue et je t'en vante,  
Et qui me censure il a tort,

Car ta finesse toute nue  
Sans vains mots et sans gestes faux,  
Car ta ruse mieux qu'ingénue,  
Car ta rouerie aux plans nouveaux,

Car jusqu'à ta « méchanceté »,  
Comme ces bons pantes-là disent,  
Nous défendent de leur bêtise...  
Ta méchanceté ? ta bonté !

Car ces vertus d'entre les tiennes,  
Me vont mieux, te vont mieux aussi,  
Bien qu'on ne chante pas l'antienne.  
Que d'autres fleurant le moisi.

---

Ils disent encore, les gens,  
Que tu n'es pas intelligente :  
Eux, ce qu'ils sont intelligents,  
C'en est une chose touchante.

Il paraît que tu ne comprends  
Pas les vers que je te soupire.  
Soit ! et cette fois je me rends !  
**Tu** les inspires, c'est bien pire.

## XII

Oui, tu m'inspires, Muse et que non pas Musette!  
Philomène et non pas Lisette, Philomène  
Telle quelle, « nature », et parbleu ! très humaine  
Et très divine aussi, très déesse, mazette !

Ma Philomène avait du bon sens dans sa tête  
Et de la fantaisie au cœur, de la meilleure,  
Et du meilleur bon sens, celui qu'à la male heure  
Sollicite le mien de bon sens de poète !

Ta fantaisie, elle est immense, active, ardente,  
Gaîté mêlée à de sombre mélancolie.  
Quelle chaude gaîté quand ton chagrin s'oublie,  
Ce chagrin qui pudiquement rêve en sa tente !

Quant à ta bonté, c'est ma vie et c'est mon être.  
Sans elle je languis dans ma fade ironie.  
Par elle je retrouve une aurore bénie,  
Toutes naïvetés où le jour va renaître,

---

Le beau jour baptismal de mon adolescence !  
Tu me rends la jeunesse et les belles folies,  
O muse mienne, ô femme mienne, tu délies  
Et ma langue et mon âme.

O plus, dis, plus d'absence !

### XIII

O ! l'absence ! le moins clément de tous les maux !  
(*La Bonne Chanson.*)

J'ai dit jadis que l'absence  
Est le plus cruel des maux,  
On s'y berce avec des mots,  
C'est l'horreur de la puissance

Sans la consolation  
Du moins de quelque caresse,  
On meurt sans qu'il y paraisse,  
On est mort, dis-je, et si on

Feint de respirer encore,  
C'est bien machinalement,  
O ce découragement  
A voir se lever l'aurore !



---

Or, depuis que dans ces lieux  
Je souffre, — dès toi venue,  
Par quelle force inconnue  
Allé-je infiniment mieux ?

C'est l'histoire de l'éphèbe  
Mourant de la vierge au loin !  
Qu'elle arrive et soit témoin,  
Comme il nargue et fuit l'Érèbe !

Et tant que j'y resterai,  
Accours en ce limbe blême :  
Moi qui déjà t'aime et t'aime,  
O que je t'adorerai !

## XIV

C'est fait, littéralement je t'adore !  
On adore Dieu, créateur géant.  
Or, ne m'as-tu pas, plus divine encore,  
Tiré de toutes pièces du néant ?

Dieu que je bénis, puisqu'il est le Père,  
Du moins pour nous faire avait mieux que rien.  
Toi tu n'avais rien, mais rien pour me faire  
Tel que me voici, ta chose et ton bien,

Rien, pas même du limon comme l'Autre.  
Je m'étais éventé dans le Pédant  
Plus que mort, pas né, brume qui se vautre  
Aux fondrières d'un art décadent,

Fantôme perdu dans des fantaisies  
Fantasques, hélas ! moins encor que quoi  
Que ce soit qui fût, vacantes, moisies.  
Ah ! c'était du propre et du beau que moi !

Tu parus ! Je naquis sous ta prunelle,  
Du sang me battit, de la chair me vint,  
Par degrés rapides une éternelle  
Amour m'investit qui vivait pour vingt.

Amour de latrerie et d'idolâtrie  
Où s'épura mon pauvre orgueil lettré.  
Où la vérité rude, mais chérie,  
A force de bonté m'a retiré

Du rêve égoïste et me fait le frère,  
Non, le serf que tu daignes fraternel,  
L'esclave de ta volonté sévère  
A juste titre en son vœu maternel

Presque, puisque tu me diriges, guides,  
Protèges encontre le monde, aussi  
Contre moi-même : ô trop, que trop rapides  
Délices ! Conjugal, ce vœu tien ! Si

Que je peux dire, moi, que je t'adore.  
Toi qui, comme le Createur géant,  
M'as, plus puissante et bien meilleure encore,  
Tiré de toutes pièces du néant.

## XV

Or, je blasphémais Dieu : c'est le Père et le Maître ;  
Tous deux venons de lui ; c'est la source de l'Être,  
Et je ne t'aime autant que par sa volonté.  
Jésus a sur la croix d'avance racheté  
Mes péchés — et les tiens, car tu pêches, chérie,  
Bien qu'à mes yeux, qui te sont toute idolâtrie,  
Tes fautes soient encor de justes actions ;  
Mais mes yeux ne sont pas des yeux d'ange : prions  
Donc qu'il nous soit donné dans la paix que procure  
La conscience de bien faire, la foi pure  
Et simple, de façon à vivre — saintement ?  
Hélas, non ! mais, du moins, gentiment, bontément,  
Afin que le prochain, qui voit nos calmes joies  
Et nos calmes chagrins, et nos cœurs, plus les proies.  
Comme autrefois, de ces torts affreux et cruels,  
S'édifie, à défaut, nous laisse à nos réels  
Soins d'être heureux seuls et nous imite... à distance.  
  
Vivons ! Oui, n'est-ce pas : vienne cette existence !

## XVI

Hélas ! je crains fort pour nous deux,  
Avec nos fichus caractères,  
Des avalanches, des cratères  
Mieux que fous, pis que hasardeux.

Un zeste de raison nous reste  
Pour prévoir et, par conséquent,  
Pour aimer et chercher le qu'en-  
Dira-t-on, et : zut pour ce zeste !

Grasseye, en gamin de Paris,  
Ce notre caprice moins bête  
Encor que méchant, quoique honnête,  
Et qui fait tout de nos esprits.

Soit, plus de bride, à l'aventure !  
Liberté, libertas, et, sans  
Davantage ennuyer nos sens  
De réserves contre nature,

Allons-y d'une noce en tout,  
L'amour, l'ivresse et tous les vices  
Amusants, et tous les sévices,  
Rendons-nous-les dès mis en goût.

Tous les services aussi, folles  
Caresses et coups bien tapés !  
Défonçons tous les canapés.  
Toutes les querelles frivoles

Et cruelles, payons-nous-les !  
Bécotons-nous, puis tue, assomme !  
Montre-toi femme, je suis homme !  
Griffe, je cogne. O pleurs salés,

Cris, jurons ! et ô tendres plaintes,  
Sueurs dives, salives bien !...  
Or, mettant du tien et du mien,  
L'un dans l'autre sans plus de craintes

D'en mal finir, lâche souci,  
Bah, vivons tels quels, car le pire,  
Pour moi du moins, serait de dire  
Un jour : elle n'est plus ici !

Si l'on doit vivre mal ensemble,  
Et bien, vivons mal ensemble, ou

---

Mourons ensemble, car, seul, où,  
Comment vivre sans toi ? J'en tremble.

Ainsi, sur mon lit d'hôpital  
Je m'agite en propos stériles.  
Là ! mes rêves, dormez tranquilles,  
Elle va venir, c'est fatal,

C'est écrit, c'est la destinée ! --  
Et, comme elle est toute bonté,  
La voici dans sa majesté  
De reine mienne ramènes.

## XVII

Un fiacre, demain, à huit heures  
Du matin, nous emportera  
Tous deux bien loin de ces demeures  
Devers tous les et cætera

De la vie enfin reconquise,  
Bonheur, malheur, et toi toujours !  
Car tu m'es la fête promise  
Ou le saut aux abîmes sourds.

Cette fois comme les dernières  
Tu me jures bien d'en finir  
Avec tes mœurs aventurières  
Et de ne plus y revenir.

Est-ce encore de la faiblesse  
Ou pressentiment de ma part ?  
Il me semble que ta promesse  
D'aujourd'hui d'un cœur loyal part



Pourtant tes yeux noirs, ô ma brune,  
De leur regard méchant et bon,  
Mystérieux comme la lune,  
Ne me disent ni oui ni non,

Et le sourire qui te pare  
Parfois semble avoir hésité  
Entre une malice barbare  
Et la plus naïve gaieté.

Si tu savais ce que je souffre  
Dans ce misérable suspens,  
Me balançant des cieux au gouffre,  
Du gouffre morne aux cieux flambants,

Des cieux flambants de toutes joies  
Au gouffre plein d'ombre et de mal,  
Tu pitoierais — et tu pitoies ?  
Ce pauvre vieux dit l'Infernal.

Qu'importe, allons ! ô toi le maître  
Et la maîtresse. Il est demain,  
L'heure a sonné, vite au Peut-être  
Dont ton caprice est le chemin.



# DÉDICACES



## BALLADE

TOUCHANT UN POINT D'HISTOIRE

*A Anatole France.*

Assez qu'on — sinon plus qu'assez —  
Déploire avec désinvolture,  
Les uns mes « désodres » passés,  
Les autres ma Noce ! future ;  
Mais tous joignent cette torture  
A leurs racontars déplaisants  
De me vieillir plus que nature :  
Je n'ai que quarante-trois ans.

J'ai mille vices, je le sais,  
Et connais leur nomenclature,  
Mais pas tous ceux qu'on a tracés.  
La pénible mésaventure !

Va-t-il falloir que je l'endure ?  
Oui, non sans maints ennuis cuisants.  
Or voici le cas de rupture :  
Je n'ai que quarante-trois ans.

J'aurai quelque jour un accès  
Contre cette littérature.  
Je jure alors, foi de Français !  
De courre et nâvrer l'imposture,  
Fût-ce au fond de l'Estramadure  
Ou vers le pôle aux froids jusants.  
Dilemme : « Surcharge ou rature ! »  
Je n'ai que quarante-trois ans.

## ENVOI

Princes du pouf et de l'ordure,  
Sachez-l', échetiers maldisants  
Que tente une poigne encor dure,  
Je n'ai que quarante-trois ans.

Décembre 1887.

## II

### BALLADE

EN VUE D'HONORER LES PARNASSIENS

*A Ernest Jaubert.*

Or on vivait en des temps fort affreux  
Où la réclame était mal en avance.  
Dans la bataille aux rimes plus d'un preux  
Tout juste eut pour l'attaque et la défense  
Quelque canard d'Artois ou de Provence ;  
Mais Phœbus vint qui reconnut les siens  
Et sut garder, vainqueurs, de toute offense  
Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

Bien que tenus un peu pour des lépreux,  
Ne touchant guère en fait de redevance  
Que tels petits écus des moins nombreux  
Et l'amour et l'eau claire pour chevance

Unique avec la faim de connivence,  
Tous, aussi bien les neufs que les anciens,  
Ils marchaient droit dans la stricte observance,  
Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

C'étaient, après les Maîtres valeureux,  
Ces pages fiers : Mendès en son enfance  
Mais qui déjà portait des coups heureux,  
— Ah lui ! ne l'eût oncques la rime en *vance*  
Gêné du tout, voire celle en *revance*, —  
Heredia, fleur des patriciens,  
Dierx, Cazalis, que leur nom pur devance,  
Les chers, les bons, les braves Parnassiens.

## ENVOI

Princes et rois « gardés de toute offense »,  
Ai-je dit, l'un de ces miliciens,  
Qu'à leurs santés boivent l'eau de Jouvence  
Les chers, les bons, les braves Parnassiens.



# I

## A JULES TELLIER

Quand je vous vois de face et penché sur un livre  
Vous m'avez l'air d'un loup qui serait un chrétien ;  
Pardon, rectifiez : qui serait un païen,  
En tous cas d'un loup peu garou qui saurait vivre.

Je vous vois de profil : un faune m'apparaît,  
Mais un faune select, au complet sans reproche,  
Avec, pour plus de chic, une main dans la poche  
Et promenant à pas distraits son vœu secret.

Vu de dos, vous semblez un sage qui médite,  
A jamais affranchi des fureurs d'Aphrodite  
Et du soin de penser uniquement jaloux.

Vu de loin, on vous veut de près à justes titres,  
Et, car la vie, hélas ! a de sombres chapitres,  
Quand je ne vous vois pas je me souviens de vous.

1<sup>er</sup> janvier 1889.

## AU MÊME

Ainsi je riaais, fou, car la vie est folie !  
Mais je ne savais pas non plus que tu mourrais,  
Moi malade et mourant presque (on eût dit exprès),  
Sûr, mort, du cher tribut de ta mélancolie,

Car tu m'aimas de sorte à ce qu'on ne l'oublie,  
Esprit et cœur enthousiastes toujours prêts  
A se manifester en quelques nobles traits...  
— Et c'est moi qui sur toi dis la triste lalie !

Hélas, hélas ! que tout soit ou semble discord  
En ce monde où qui donc a raison ou bien tort,  
A ce qu' « assure » une dure philosophie ?

Mon ami, quelle soit la dispute ou la loi,  
Je reprends un de mes vers vrais à vous en vie :  
Quand je ne te vois plus je me souviens de toi.

Juin 1889.

### III

#### A FRANÇOIS COPPÉE

Les passages Choiseul aux odeurs de jadis,  
Oranges, parchemins rares, — et les gantières !  
Et nos « débuts », et nos verves primesautières,  
De ce Soixante-sept à ce Soixante-dix,

Où sont-ils ? Mais où sont aussi les tout petits  
Événements et les catastrophes altières,  
Et le temps où Sarcey signait S. de Suttières,  
N'étant pas encore mort de la mort d'Athys !

Or, vous, mon cher Coppée, au sein du bon Lemerre,  
Comme au sein d'Abraham les justes d'autrefois,  
Vous goûtez l'immortalité sur des pavois.

Moi, ma gloire n'est qu'une humble absinthe éphémère,  
Prise en catimini, crainte des trahisons,  
Et, si je n'en bois pas plus, c'est pour des raisons.

## IV

J.-K. HUYSMANS

Si sa douceur n'est pas excessive,  
Elle existe, mais il faut la voir,  
Et c'est une laveuse au lavoir  
Tapant ferme et dru sur la lessive.

Il la veut blanche et qui sente bon,  
Et je crois qu'à force il l'aura telle.  
Mais point ne s'agit de bagatelle  
Et la tâche n'est pas d'un capon.

Et combien méritoire son cas  
De soigner ton linge et sa détresse,  
Humanité, crasses et cacas !

Sans jamais d'insolite paresse,  
O douceur du plus fort des J.-K.,  
Tape ferme et dru, bonne bougresse !

V

A STÉPHANE MALLARMÉ

Des jeunes — c'est imprudent ! —  
Ont, dit-on, fait une liste  
Où vous passez symboliste.  
Symboliste ? Ce pendant

Que d'autres, dans leur ardent  
Dégoût naïf ou fumiste  
Pour cette pauvre rime iste,  
M'ont bombardé décadent.

Soit ! Chacun de nous, en somme,  
Se voit-il si bien nommé ?  
Point ne suis tant enflammé

Que ça vers les n...ymphes, comme  
Vous n'êtes pas mal armé  
Plus que Sully n'est Prud'homme.

## VI

### A JEAN MORÉAS

C'est le beau Jean Moréas  
Qui fait dire à l'échotier  
Que l'art périlite, hélas !  
Aux mains d'un si tel routier.

Routier de l'époque insigne,  
Violant des villanelles,  
Comme aussi, blancheurs de cygne !  
Violant des péronnelles.

Va-t'en, sonnet libertin,  
Fleurir de rimes gaillardes  
Ce chanteur et ce hulin,

Migrateur emmi les bardes,  
Que suivent sur ses appels  
Tous les cœurs des archipels.

## VII

### A LAURENT TAILHADE

Le prêtre et sa chasuble énorme d'or jusques aux pieds  
Avec un long pan d'aube en guipures sur les degrés ;  
Le diacre et le sous-diacre aux dalmatiques chamarrées  
D'orerie et de perle à quelque Eldorado pillées ;

Le Sang Réel, par Qui toutes fautes sont expiées,  
Dans un calice clair comme des flammes mordorées ;  
L'autel tout fuselé sous six cierges démesurés,  
Et ces troublants *Agnus Dei* qu'on dirait pépiés ;

Et ces enfants de chœur plus beaux que rien qui soit au monde,  
Leurs soutanettes écarlates, leur surplis jolis,  
Et les lourds encensoirs bercés de leurs mains appâlies :

Cependant que, poète au front royal sur tout haut front,  
Laurent Tailhade, tels jadis Bivar, Sanche et Gomez,  
Érect, et beau chrétien, et beau cavalier, suit la messe.

## VIII

### A VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Tu nous fuis comme fuit le soleil sous la mer  
Derrière un rideau lourd de pourpres léthargiques,  
Las d'avoir splendi seul sur les ombres tragiques  
De la terre sans verbe et de l'aveugle éther.

Tu pars, âme chrétienne on m'a dit résignée  
Parce que tu savais que ton Dieu préparait  
Une fête enfin claire à ton cœur sans secret,  
Une amour toute flamme à ton amour ignée.

Nous restons pour encore un peu de temps ici,  
Conservant ta mémoire en notre espoir transi,  
Tels les mourants savourent l'huile du Saint-Chrême.

Villiers, sois envié comme il aurait fallu  
Par tes frères impatients du jour suprême  
Où saluer en toi la gloire d'un élu.



## IX

### LÉON BLOY

Le Dogme certes, et la Loi,  
Mais Charité qui ne commence  
Ni ne finit, énorme, immense,  
Telle est la foi de Léon Bloy.

Un Abel mais un saint Éloi :  
Enclume et marteau sans clémence,  
La raison jusqu'à la démente,  
Telle est la foi de Léon Bloy.

Une tête féroce et douce,  
Très extraordinairement  
Un peu va comme je te pousse ;

Un génie horrible et charmant,  
Et tout l'être et tout le paraître  
D'un mauvais moine et d'un bon prêtre.

## X

### A RAOUL PONCHON

Vous aviez des cheveux terriblement ;  
Moi je ramenait désespérément ;  
Quinze ans se sont passés, nous sommes chauves  
Avec, à tous crins, des barbes de fauves.

La Barbe est une erreur de ces temps-ci  
Que nous voulons bien partager aussi ;  
Mais l'idéal serait des coups de sabres  
Ou même de rasoirs nous faisant glabres.

Voyez de Banville, et voyez Leconte  
De Lisle, et tôt pratiquons leur con-  
Duite et soyons, tels ces deux preux, nature.

Et quand dans Paris, tels que ces deux preux,  
Nous irons, fleurant de littérature,  
Le peuple, ébloui, nous prendra pour eux.

A. F. CAZALS

Adonis expirant sur des fleurs n'est pas lui.  
Narcisse en fleur changé non plus, non plus Arbate  
Triste de ne rimer qu'à peine à Mithridate,  
Et non plus rien qui nous rappellerait l'ennui.

Au contraire, les chagrins qui nous auraient nui,  
Littéral Arlequin, il les bat de sa batte  
Comme un Pierrot, et ça n'a rien qui nous épate,  
Attendu que le rire en ses yeux bruns a lui.

Décoratif à sa façon — sinon la bonne,  
C'est la meilleure, — il n'a le cachet de personne  
Ni personne le sien, ô réciprocité !

Le roi des bons enfants et la pire des gales,  
Car que de vices, las ! aux noirceurs sans égales :  
Jeunesse, esprit, gaieté, bonté, simplicité !

## XII

### A GERMAIN NOUVEAU

Ce fut à Londres, ville où l'Anglaise domine,  
Que nous nous sommes vus pour la première fois,  
Et, dans King's Cross mêlant ferrailles, pas et voix,  
Reconnus dès l'abord sur notre bonne mine.

Puis, la soif nous creusant à fond comme une mine,  
De nous précipiter, dès libres des convois,  
Vers des bars attractifs comme les vieilles fois  
Où de longues misses plus blanches que l'hermine

Font couler l'ale et le bitter dans l'étain clair  
Et le cristal chanteur et léger comme l'air,  
— Et de boire sans soif à l'amitié future !

Notre toast a tenu sa promesse. Voici  
Que, vieillis quelque peu depuis cette aventure,  
Nous n'avons ni le cœur ni le coude transi.

## XIII

### MAURICE BOUCHOR

Il s'appelle Maurice ainsi que ce soldat,  
Et se nomme Bouchor comme saint Bouche d'or.  
Soldat du rire franc, saint sinon point encor,  
Du moins religieux d'esprit, sinon d'état.

Chaque effort de son œuvre acclame bien sa date  
Et, sous ses deux patrons, ce qu'en outre elle arbore  
C'est bien la bonne foi sortant par chaque pore  
Et l'amour du métier que chaque heure constate.

Jeunesse folle bien, extravagante au point :  
Tel un page sa dame au cœur, sa dague au poing,  
Bondissant, comme hennissant, s'il meurt, tant pis !

Age d'homme pensif et profond dont témoigne  
On dirait, l'on dirait, sonnée à pleine poigne,  
La tour changée en nourrice de Saint-Sulpice.

## XIV

### HENRY D'ARGIS

Érudit, graphologue est presque nécromant,  
Pourtant il est aimable et si mal redoutable  
Qu'il fait belle et digne figure au bal, à table,  
Au jeu, partout, à ce qu'on dit, et l'on ne ment.

Ce sage aime la Femme, et qui croit qu'il a tort ?  
Pour lui plaire, ou plutôt pour se plaire à soi-même,  
Si j'en crois mes auteurs, il prend un soin suprême  
D'être élégant sans rien qui sente un seul effort.

Agile, souple, interrogant, c'est un vainqueur.  
Son cœur a de l'esprit comme quatre, et sa tête  
Est bonne comme un cœur, bien que tête d'esthète,

Et que son cœur soit bête ainsi que tout bon cœur.  
Ermite à deux, parmi chienne et chien, chat et chatte,  
Il vit, l'été comme l'hiver, à la Grand'Jatte.

## XV

### A ERNEST RAYNAUD

Nous sommes tous les deux des moitiés d'Ardennais,  
Moi plus foncé que vous, — dirai-je plus sauvage ? —  
Procédant des Forêts quand vous de ce Vallage  
Doux et frisque, qu'aussi bien que je vous connais.

Il y a peu de temps qu'encor j'y promenais,  
Vous le savez, mon goût de son clair paysage  
Poussant les choses jusqu'à nous mettre en ménage,  
Mon rêve et moi, là-bas, paysans désormais.

Faut croire que là-bas j'offensai quelque fée,  
Car m'en voilà parti plus tôt que de saison  
Après avoir vendu mon clos et ma maison.

Aussi combien en vous j'adore, retrouvée  
Parmi ces gens que nos airs francs font ébahis  
La bonne humanité de ce brave pays.

## XVI

### RAYMOND DE LA TAILHÈDE

Un jour que la nature avait fait de bons rêves,  
Elle vit s'éveiller Raymond de la Tailhède  
Aux bords où, pour charmer l'ennui des heures brèves,  
Le joyeux troubadour procède de l'aède.

Pâle implacablement avec des fois la rose,  
Sur la joue et le front, de vingt ans pas encore,  
Et, séduisante aussi par dessus toute chose,  
Cette vivacité, mercure, éther, phosphore !

Petit, ainsi qu'il sied à ces futurs grands hommes,  
Mais si haut de mépris pour le siècle où nous sommes  
Qu'il évoque Éliogabale, qu'il l'assume

Et qu'il l'incarne, en haine de l'heure mauvaise,  
Absolument indifférent à la coutume.  
D'ailleurs correct et gentleman à la française.



## XVII

### A ARMAND SILVESTRE

La grande Sand porta sur les fonts baptismaux  
Votre muse robuste et saine et, bonne fée,  
Vous prédit le génie et l'œuvre d'un Orphée  
Charmant l'homme et la femme et jusqu'aux animaux

Jusqu'au serpent, jusqu'à l'oiseau sur les rameaux.  
Et vous, pour faire bien la parole prouvée,  
Vous avez remporté ce double cher trophée :  
Belle ampleur de l'idée en l'âme ampleur des mots.

Vos livres sont un don même de la nature,  
Tant il fait bon les lire et les relire, ainsi  
Qu'on respire et respire une atmosphère pure,

Vos livres ! où l'amour qu'il faut, jamais transi,  
Toujours sincère, éclate en vives splendeurs franches,  
Puis où le mâle au fond qu'on est prend ses revanches

## XVIII

### FERNAND L'ANGLAIS

Haut comme le soleil, pâle comme la lune,  
Comme dit vaguement le proverbe espagnol,  
Il a presque la voix tendre du rossignol,  
Tant son cœur fut clément à ma triste fortune.

Je l'écoute toujours, cette voix opportune  
Qui me parlait naguère, est-ce en ut, est-ce en sol ?  
Et qui sut relever, furieux sur le sol,  
Mon cœur, ce cœur sauvage et fou de roi de Thune !

Mais rions ! car mon livre est un livre amusant,  
Et dès lors que ce souvenir doux et cuisant  
D'un suicide prévenu de mains pieuses

Me remonte ce soir, peut-être pire encor  
Dans un absurde et vraiment sinistre décor,  
Paix, là, pour ces mains-là, mes mains calamiteuses !

## XIX

### A IRÉNÉE DECROIX

Où sont les nuits de grands chemins aux chants bachiques  
Dans les Nords noirs et dans les verts Pas-de-Calais,  
Et les canaux périlleux vers les Belges  
Où, gris, on chavirait en hurlant des couplets ?

Car on riait dans ces temps-là. Tuiles et briques  
Poudroyaient par la plaine en hameaux assez laids ;  
Les fourbouyères, leurs pipes et leurs bourriques  
Dévalaient sur Arras, la ville aux toits follets

Poignardant, espagnols, ces ciels épais de Flandre ;  
Douai brandissait de son côté, pour s'en défendre,  
Son lourd beffroi carré, si léger cependant ;

Lille et sa bière et ses moulins à vent sans nombre  
Bruissaient. — Oui, qui nous rendra, cher ami, l'ombre  
Des bonnes nuits, et les beaux jours au rire ardent ?

## XX

### A GEORGE BONNAMOUR

J'étais malade de regrets, de quels regrets !  
Toute ma bonne foi pleurait d'une méprise.  
Mon corps qui fut naguère fort, si faible après,  
Agonisait presque, comme un tigre agonise.

Ma face dure aux poils fauves de barbe grise  
Suait froid, mes yeux clos se rejoignaient trop près,  
D'affreux hoquets me secouaient sous ma chemise  
Et mes membres s'alignaient, à la mort tout prêts.

Puis il fallut manger et boire. Comment faire ?  
Mais vous vous trouviez là qui me tendiez mon verre  
Et découpiez ma chair et me teniez le front.

Et, tout en écoutant, pieux, ma juste plainte,  
La consolant parfois d'un mot franc dit sans crainte,  
Berciez l'enfant qu'est moi des beaux jours qui seront.

## XXI

### A PATERNE BERRICHON

Tous deux avons ce travers  
De raffoler des bons vers  
Et d'aimer notre repos.

Aussi tout, jusqu'aux hasards,  
Punit sur nos tristes peaux  
Ces principes de lézards.

Alors parfois nos rancunes,  
Ne connaissant plus d'obstacles,  
Œuvrent sans mercis aucunes  
Toutes sortes de miracles ;

Si que le pante morose  
S'indigne que, mal civile,  
La muse métamorphose  
Le lézard en crocodile.

## XXII

### A GABRIEL ECHAUPRE

Votre grand-père des temps chauds, l'honnête Pache,  
Fut un républicain sérieux, simple et franc.  
Il méprisa l'argent, abomina le sang  
Et mourut vénéré, pur de la moindre tache.

Nous sommes en des jours autres où l'on s'attache  
Au positif ainsi qu'un abcès sur un flanc,  
Où, le bleu comme le rouge et comme le blanc,  
Tous tirent tes pis, notre France, bonne vache

Hélas ! France, Patrie, ô vivre et voir cela !  
Mais votre cœur loyal bientôt se rebella  
Contre la manigance actuelle, un mystère

De sottise méchante, et fier, se donna tout  
Aux Lettres, comprimant son civique dégoût,  
Et vous mourrez très bien, comme votre grand-père.

## XXIII

### AU DOCTEUR GUILLAND

Dans ce mien voyage de cure,  
En dépit de Joanne et de Chaix,  
Je n'ai rien vu d'Aix-les-Bains qu'Aix  
Pur, nature, sans fioriture.

Lent, grave figure d'augure,  
J'allais comparable à tel ex-  
Boyard qu'entortille un vortex  
De mainte et mainte couverture.

La douche, le lit, trois repas,  
Furent le régime sévère  
Que nous suivîmes pas à pas,

L'arthrite et moi, dans cette affaire,  
Pour, cher Docteur, hâter, normal,  
Mon rétablissement thermal.

## XXIV

### A LOUIS ET JEAN JULLIEN

Savantissimo Doctori  
Bonissimoque Scriptori,  
Au frère et puis encore au frère,

Ce sonnet les jambes en l'air  
Qui commence à chanter son air  
En pur latin de feu Molière !

Ce sonnet pour dire à tous deux  
Sur un ton badin mais sincère  
Que je les aime bien et serre  
Leurs loyales mains à tous deux.

Louis, malgré le sort contraire,  
Salut à vous qui guérissez,  
A vous aussi qui punissez  
L'ordre bourgeois. Jean, mon confrère.



## XXV

### A ÉMILE LE BRUN

Dans le gâchis de l'an dernier  
Nous fûmes, — osons le nier ! —  
Vous, parlementaire, qu'atroce !  
Moi, boulangiste, ô si féroce !

Or, ne pouvant rouler carrosse,  
L'un et l'autre enfourchant sa rosse,  
— Inutile de le nier ! —  
Chacun arriva bon dernier.

Mais qu'importe la politique,  
Puisque, ferme et même pratique,  
L'affection chassa l'assaut ?

Malgré ces « convictions » denses,  
Ami des fortes confidences,  
Vous en vouloir, moi ? Quelque sot !

## XXVI

### A HENRI MERCIER

Il nous sied de remercier  
Sur tous les tons de tous les modes,  
Ballades, sonnets, stances, odes,  
Le sage, le juste Mercier.

Car quelle guerre à l'Epicier  
Qui trouve ses us incommodes !  
Et les truculentes méthodes,  
En l'honneur de quels besaciers ?

Puis il va, doux Porthos physique  
Et subtil Aramis moral,  
De la peinture à la musique,

Noctambule mais auroral,  
Prince des vers et de la prose  
Et bath ami, sur toute chose.

## XXVII

### A ADRIEN REMACLE

Votre femme chantait délicieusement  
De très anciens vers miens par vous mis en musique  
— Vers sans grande portée idéale ou physique,  
Mais que la voix était exquise et l'air charmant !

Si bien que j'entrais dans un grand étonnement,  
Moi le lassé qui rêve d'être un ironique,  
D'ainsi revivre sensuel et platonique.  
Quoi, sensuel ? Vraiment ? Platonique ? Comment ?

Ah ! quand jeune j'étais ainsi ! Tiens, tiens. Possible,  
Après tout. Oui, rêveuseur et mauvais sujet.  
Ma tête alors désirait et ma chair songeait.

Mais j'admire, moi le blasé (mais l'impassible,  
Non !) j'admire combien la sympathie et l'art  
Evoquèrent l'enfant — presque — au quasi-vieillard.

## XXVIII

### A ARMAND SINVAL

Habitant de ces chers confins de la Bastille,  
Où je fus trop heureux et puis trop malheureux,  
Battant monnaie ici, là faisant buisson creux  
Et passant (c'est le mot) de l'Amer à la Fille,

— Tous accrocs et raccrocs dont mon dossier fourmille ! —  
Ami dans ces quartiers, moi qui bercé par eux,  
Berné par eux d'amours bizarres et d'affreux  
Guignons, leur garde comme un regret de famille,

Je vous prie instamment, du fond de ce Broussais,  
Un hôpital sis à Plaisance où le poète  
Vit, caressé par l'ombre du drapeau français,

De porter mon bonjour et mon baiser de fête  
A ce mien passé d'or vanné représenté  
Par un Génie en l'air, misère et liberté !

## XXIX

A CHARLES DE SIVRY

Artiste, toi, jusqu'au fantastique,  
Poète, moi, jusqu'à la bêtise,  
Nous voilà, la barbe à moitié grise,  
Moi fou de vers et toi de musique.

Nous voilà, non sans quelques travaux,  
Riches, moi de l'eau de l'Hippocrène,  
Quand toi des chansons de la Sirène,  
Mûrs pour la gloire et ses échafauds.

Bah ! nous aurons eu notre plaisir  
Qui n'est pas celui de tout le monde  
Et le loisir de notre désir.

Aussi, bénissons la paix profonde  
Qu'à défaut d'un trésor moins subtil  
Nous donnèrent ces ainsi soit-il.

### XXX

A CHARLES VESSERON

Dans nos savoureuses Ardennes  
Où je fis le mal et le bien,  
Ici, mortifié, chrétien,  
Là, perpétrant quelles fredaines !

J'ai, par le cours aventureux  
De mes mérites... et du reste,  
Coulé, d'un flot léger et leste,  
Quelques jours tout de même heureux.

Je tais ma paix chaste et profonde  
Et je jette un voile séant  
Sur mes horreurs de mécréant.

Mais notre amitié toute ronde  
Vaut un los sur un rythme net,  
Et j'*express* exprès ce sonnet.

## XXXI

### A GABRIEL VICAIRE

Vous êtes un mystique et j'en suis un aussi :  
Mais vous léger, charmant, on dirait du Shakespeare,  
Moi pas mal sombre, un Dante imperceptible et pire  
Avec un reste, au fond, de pécheur mal transi.

Je suis un sensuel, vous en êtes un autre :  
Mais vous gentil, rieur, un Gaulois et demi,  
Moi l'ombre du marquis de Sade, et ce, parmi  
Parfois des airs naïfs et faux de bon apôtre.

Plaignez-moi, car je suis mauvais et non méchant,  
Puis, tel vous, j'aime la danse et j'aime le chant,  
Toutes raisons pour ne plus m'en vouloir qu'à peine.

Et puis j'aime ! tout court ! En masse, en général.  
Depuis la fille amère au souris sépulcral  
Jusqu'à Dieu tout-puissant dont la droite nous mène !

## XXXII

### A MES AMIS DE LA-BAS

Gens de la paisible Hollande  
Qu'un instant ma voix vint troubler  
Sans trop, j'espère, d'ire grande

De votre part, voulant parler  
A vos esprits, que la nature  
Fit calmes pour mieux y mêler

L'enthousiasme et la foi pure,  
Et l'idéal fou de réel,  
Et la raison et l'aventure,

De sorte équitable, — ô le ciel  
Non plus brumeux, mais de par l'ombre  
Même, et l'éclat essentiel,



---

O le ciel aux teintes sans nombre  
Qu'opalisent l'ombre et l'éclat  
De votre art clair ensemble et sombre.

Ciel dont il fallait que parlât  
La gratitude encor des races  
Et dont il fallait que perlât

Cette douceur vraiment mystique  
Et crue aussi vraiment qui rend  
Rêveuse notre âpre critique,

O votre ciel, fils de Rembrandt!

### XXXIII

#### QUATORZAIN POUR TOUS

O mes contemporains du sexe fort,  
Je vous méprise et contemne point peu.  
Même il en est que je déteste à mort  
Et que je hais d'une haine de dieu.

Vous êtes laïds moi compris au delà  
De toute expression, et bêtes, moi  
Compris, comme il n'est pas permis : c'est la  
Pire peine à mon cœur, et son émoi

De ne pouvoir être (ni vous non plus)  
Intelligent et beau pour rire ainsi  
Qu'il sied, du choix qui me rend cramoisi

Et pour pleurer que parmi tant d'élus  
A faire, ces messieurs aient entre tous  
Pris Brunetière. O les topinambous <sup>1</sup> !

<sup>1</sup> Voir Boileau, *Epigrammes*.

## XXXIV

### QUATORZAIN POUR TOUTES

O femmes, je vous aime toutes, là, c'est dit !  
N'allez pas me taxer d'audace ou d'imposture.  
Raffolant de la blonde douce et de la dure  
Brune et de la virginité bête un petit,

Mais si gente et si prompte à se déniaiser,  
Comme de la maturité (que vicieuse !  
Mais susceptible d'un grand cœur et si joyeuse  
D'un sourire et savourant, lente, un long baiser),

Toutes, oui, je vous aime, oui, femmes, je vous aime :  
— Excepté si par trop laides ou vieilles, dam !  
Alors je vous vénère ou vous plains, je vais même

Jusqu'à me voir féru, parfois à mon grand dam,  
D'une inconnue un peu vulgaire, rencontrée  
Au coin... non pas d'un bois sacré ! qui m'est sucrée.

## XXXV

A G\*\*\*\*\*

Tu m'as plu par ta joliesse  
Et ta folle frivolité.  
J'aime tes yeux pour leur liesse  
Et ton corps pour sa vénusté.

Mais j'ai détesté tout de suite  
La gourmandise de ta chair.  
J'abhorre ton besoin de cuite  
(Non pas celui qui m'est si cher,

Le besoin d'être avec cet homme  
Encore vert qui serait moi),  
J'abomine pour parler comme  
Il faut, ton goût pour trop d'émoi

Joyeux, gamin, charmant sans doute...  
Au fait, j'y pense, je suis vieux  
Tant (cinquante ans !) et t'es en route  
Pour tes dix-huit ans... Pauvre vieux !

## XXXVI

### ENCORE POUR G...

Oui, gamine bonne, je t'aime,  
Et ce sera mon plus cher thème,  
D'instinct non moins que de système.

Oui, certes, ô gamine bonne !  
Je ne suis docteur en Sorbonne  
Non plus que riche ou beau, friponne.

Mes amours ne sont enragées  
Et mes passions sont rangées  
Comme une boîte de dragées.

Et devant être et voulant être  
Raisonné et pur comme un prêtre  
Sérieux, je ne suis le maître,

Las ! de mon cœur qui t'aime, bonne  
Gamine ô que si bien friponne !  
Et si peu docteur en Sorbonne !

Et je m'ennuie, — ainsi la pluie,  
Et je me pleure et je m'essuie  
Les yeux, parce que je m'ennuie

Parce que je suis vieux et parce que je t'aime.

## XXXVII

### POUR S...

Or, j'adore une chaste Suzanne  
Dont je serais l'un et l'autre vieillard  
Et pour qui donc je brairais comme un âne,  
Si n'était par trop chaste ma Suzanne :

Elle rieuse, que non pas ! Grasse à lard ?  
Mais non plus à l'excès diaphane ;  
Et je serais heureux sans coq-à-l'âne,  
Si ne m'était trop chaste ma Suzanne,

Et je te dirai tout doucement  
Qu'il faudra bien vite oublier ton amant  
Fût-ce moi-même, ô chose invraisemblable !

Et je serais alors le plus heureux  
Non pas des trois, mais que plutôt des deux,  
Et ce ne serait pas déjà le diable !

## XXXVIII

### CHANSON POUR L...

« *Enfin, après deux ans, je te revois* » — et t'aime  
Pour de bon cette fois,  
A cause de ton corps d'abord, et surtout même,  
En raison de ta voix

Si bonne et si calmante et qui dicte des choses  
Paisibles à mon cœur  
Un peu cruel, mais doux au fond, telles aux roses  
Les épines et, sœur

Presque aimée à cause de ta gente sagesse  
A travers tant et tant  
De gaieté polissonne, et de cette largesse  
D'un cœur pourtant prudent,

Que ton cœur et mon cœur règnent donc sans conteste  
Sur notre vie à tous  
Les deux — et dès ce soir (ô jour, je te déteste !)  
Soyons-nous bons et doux !



## XXXIX

A \*\*\*

Ton cœur est plus grand que le mien  
Mais le mien peut-être est plus tendre  
Qui ne sait que ne pas attendre,  
Tant il serait jaloux du tien,

Si je n'étais sûr de la foi  
Qu'il faut, chère, pauvre, que je te prête,  
Et que, riche, je donne en tout aloi  
Bon et meilleur ou pire, en vrai poète.

Mon cœur est moins grand que le tien,  
Mais le tien peut-être est moins vaste  
Qui n'aime guère que le faste  
D'être aimé du mien, et fait bien

## XL

### LE PINSON D'E\*\*\*

C'est très miraculeux : ce pinson si joli  
Qui sautillait d'un air attentif et poli  
Tout au bout des barreaux, prêtant sa tête fine  
A ma bouche lui sifflant l'air de la *Czarine*,  
Il n'est plus ! Le voici sans souffle désormais,  
Il avait bien souffert, autant que tu l'aimais !  
Maussade, hélas ! et symptôme bien pire encore,  
Immobile et muet dans la cage sonore  
Du pépiement des autres « hôtes de nos bois »  
Et vibrante Dieu sait comme de leurs émois,  
De leurs ébats plus fous que les jeux de la houle,  
Il s'était accroupi, se contournant en boule,  
La tête sous son aile, ayant l'air de dormir,  
Et tu gardais l'espoir, cessant de trop gémir,  
De le croire en effet endormi... La nuit sombre  
Vint, qui nous consola quelque peu. Mais quand l'ombre  
Se dissipa, cédant, Soleil, à ton effort,  
La vérité nous apparut : il était mort !

Tu reculas d'horreur malgré tout ton courage  
Ordinaire, et n'osais le sortir de la cage.  
J'accomplis en ton lieu ce douloureux devoir,  
Et toi, dépliant en silence un vieux « Chat noir »,  
Le replias sur le cadavre avec des larmes,  
Linceul approprié, symbole non sans charmes !  
Nous débattîmes un long temps l'heure et le lieu  
Où rendre les derniers honneurs au petit dieu.  
Tout à coup, tu pris ton panier déjà célèbre  
Et partis sans me prévenir du lieu funèbre  
Destiné dans ton cœur à l'enterrement dû,  
Emportant en ce « char » l'oiseau, bien entendu.  
Quand tu revins, t'avais l'air fier et plein de grâce  
De quelqu'un ayant fait, sans bruit et sans grimace,  
Ce qu'on peut appeler une grande action :  
« Je l'ai jeté dans les caveaux du Panthéon ! »  
T'écriais-tu, — puis, car la femme est toujours femme,  
Et tes yeux éteignant soudain leur sombre flamme,  
Tu repris, et cela me parut aussi beau :  
« Il aurait peut-être mieux fait sur mon chapeau ! »

20 février 1895.

## XLI

A E..

O toi, chaude comme l'enfer,  
O toi, froide comme l'hiver,  
Douce et dure, on dirait du fer  
Et de la mousse,

Dure et douce comme la mousse  
Et le fer, si dure et si douce,  
Va ! sois toi-même ! Un vent te pousse  
Vent de printemps

Et vent d'automne, et tant d'autans  
Et de zéphirs sont palpitans  
Dans tes grands yeux mahométans  
De catholique,

Que j'en reste mélancolique  
Et joyeux, et sans plus d'oblique  
Madrigal, je t'aime !

O réplique,  
Diable angélique.

## XLII

A E...

POUR SES ÉTRENNES

Je méprise, vrai ! ces vers-ci,  
Mais j'aime le sujet d'iceux.  
Sont-ils tendres ? Sont-ils pisseux ?  
Mais le sujet est réussi.

Mais j'idolâtre, au fond, ces vers  
— Parce qu'ils figurent mon âme  
Pisseuse ou tendre — à telle dame  
Sur un fond candide ou pervers.

Et ces vers pervers ou candides  
Seront le témoignage, au fond,  
De choix qui viennent et qui vont

Et finissent d'après d'avidés,  
D'avidement cruels désirs  
Et tout ! par être moins perfides.

1<sup>er</sup> janvier 1894.

## XLIII

A\*\*\*

Mauvaise, criarde, et ça vaut mieux  
Qu'en somme bavarde et muette.  
Or tel est le vœu de ce poète,  
De ce poète criard, bavard et vieux.

Ce poète, bavard et curieux,  
Amoureux avant tout de sa tête  
Et de ses émotions d'esthète,  
Se creuse sa tête d'envieux,

D'envieux plutôt d'être tranquille  
Comme un naufragé nageant vers l'île  
Où se sécher des flots furieux...

Et comme il se cramponne, le poète,  
Avec son bagage lâché d'esthète  
A cette mauvaise criarde! Et ça vaut mieux!

## XLIV

### A LA MÊME

Non. Ce n'est pas vrai. Vous êtes très bonne,  
Très sobre de paroles dures vraiment  
Et votre verbe est un pur liniment  
Toute en voyelles sans la moindre consonne.

C'est la cause pourquoi je vous pardonne  
Quelque vivacité dite éventuellement  
Et sûrement dans le juste moment  
Où je la mérite, et parlant à ma personne.

Car vous êtes franche et ce m'est doux,  
Dans ce monde vil et surtout jaloux  
De ramper autour de quelqu'un pour le tromper,

Et c'est très bien ça, ma si chère amie,  
Et je vous en estime (et ne mens mie)  
Et je t'en aime mieux encor de ne pas me tromper.

## XLV

### POUR LA MÊME

Zut, il n'en faut plus, c'est une hypocrite  
A rebours ou c'est une folle ou, mieux,  
Une sotte en cinq lettres, mais de vieux  
Jeu, trop Second Empire, — et qui s'effrite.

Car jeune elle est très loin de l'être encor  
Et la date de sa naissance est un trésor  
De suppositions contradictoires.  
Cela ne ferait rien sans doute au cas présent,

Moi n'étant plus non plus l'adolescent  
Epris de sa cousine, lys ! ivoires !  
Mais surtout elle est sotte, démerite

Pire à mes yeux que tous maux sous les cieux  
Et, tort non moindre en surplus à mes yeux,  
Elle a le don qui fait que je m'irrite.



## XLVI

### A UNE DAME

QUI PARTAIT POUR LA COLOMBIE

Notre-Dame de Santa Fé de Bogota  
Qui vous apprêtez à faire le tour du monde,  
Or, mon émotion serait par trop profonde  
Dans le chagrin réel dont mon cœur éclata

A la nouvelle de ce départ déplorable,  
Si je n'avais l'orgueil de vous avoir, à ta-  
ble d'hôte, vue ainsi que tel ou tel rasta  
Et de vous devoir ce sonnet point admirable

Hélas ! assez, mais que voici de tout mon cœur,  
Tel que je l'ai conçu dans un rêve vainqueur  
Dont, hélas ! je reviens avec le bruit qui grise

D'un tambourin, bruyant sans doute mais gentil  
D'être, grâce à votre talent de femme exquise-  
ment amusante, décoré d'un doigt subtil.

## XLVII

A E\*\*\* .

### I

Lorsque nous allons chez Vanier  
Dans des buts peu problématiques,  
Tu portes un petit panier  
Moins plein d'objets aromatiques,

Persil, cerfeuil, ès-authentiques  
Torsades d'un savant vannier  
Et tels bouquins pour les boutiques  
Que le Quai ne peut renier,

Moins plein, dis-je, de toutes choses  
Que de ceci : soucis moroses,  
Querelles affreuses, raisons

Mauvaises, à jeter en Seine,  
Si qu'au retour, sans plus de scène,  
Tout bonnement nous nous baisons.

## II

A PROPOS D'UN PETIT PANIER QU'IL AVAIT DÉMOLI  
AU BRAS D'UNE DAME DANS UN MOMENT DE VIVACITÉ

Lorsque nous allons chez Vanier  
Dans des buts peu problématiques  
Tu portes un petit panier...

Il est mort le petit panier !  
Je l'ai détruit lors d'une scène.  
Irons-nous encor chez Vanier ?  
Il est mort le petit panier !  
Dire que ton œuvre, vannier,  
Je l'ai tuée au bord de Seine !  
Il est mort le petit panier !  
Je l'ai détruit lors d'une scène.

Je ne suis pas trop fier, vraiment,  
De ça qui n'est pas mon chef-d'œuvre,  
Tant s'en faut, je le dis crûment.  
Je ne suis pas trop fier, vraiment,

Et même un remords véhément  
Me mord ainsi qu'une couleuvre.  
Je ne suis pas trop fier vraiment,  
De ça qui n'est pas mon chef-d'œuvre.

Heureusement il est un dieu  
Pour ceux que la... colère enivre.  
Et ce dieu-là n'est pas un pieu.  
Heureusement il est un dieu  
Qui t'inspirait, après l'adieu  
Dit, que ce gage dût revivre.  
Heureusement il est un dieu  
Pour ceux que la... colère enivre.

Et, comme autrefois le phénix,  
Il reparaît beau, vaste même,  
Disant à l'âpre Parque : Nix !  
Et, comme autrefois le phénix,  
Le revoici, d'après un X  
Où tel pipo perd son barème.  
Oui, comme autrefois le phénix,  
Il reparaît beau, vaste même.

Nous irons encor chez Vanier  
Dans des buts peu problématiques.  
Encor qu'il semble le nier,  
Nous irons encor chez Vanier

---

Avec cet énorme panier  
Plein de choses mal esthétiques.  
Nous irons encor chez Vanier  
Dans des buts peu problématiques.

Et nous en reviendrons toujours  
Après avoir, sans plus de scène,  
Vidé vos querelles, amours,  
Et nous en reviendrons toujours,  
Après vous avoir jetés, lourds  
Soupçons et faux propos, en Seine,  
Aux vrais propos, mais pour toujours,  
Aux francs baisers sans plus de scène.

## XLVIII

### ANNIVERSAIRE

*A William Rothenstein.*

« Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva. »

Je ne crois plus au langage des fleurs  
Et l'Oiseau bleu pour moi ne chante plus.  
Mes yeux se sont fatigués des couleurs  
Et me voici las d'appels superflus.

C'est, en un mot, la triste cinquantaine.  
Mon âge mûr, pour tous fruits tu ne portes  
Que vue hésitante et marche incertaine  
Et ta frondaison n'a que feuilles mortes !

Mais des amis venus de l'étranger  
— Nul n'est, dit-on, prophète en son pays —  
Du moins ont voulu, non encourager,  
Consoler un peu ces lustres haïs.

---

Ils ont grimpé jusques à mon étage  
Et des fleurs plein les mains, d'un ton sans leurre,  
Souhaité gentiment à mon sot âge  
Beaucoup d'autres ans et santé meilleure.

Et comme on buvait à ces vœux du cœur  
Le vin d'or qui rit dans le cristal fin,  
Il m'a semblé que des bouquets, en chœur,  
S'élevaient des voix sur un air divin ;

Et comme le pinson de ma fenêtre  
Et le canari, son voisin de cage,  
Pépiaient gaïement, je crus reconnaître  
L'Oiseau Bleu qui chantait dans le bocage.

Paris, 30 mars 1894.

## XLIX

### A MON ÉDITEUR

#### I

#### MISÈRE

Je veux dépeindre en ce sonnet  
Toute mon indignation  
Contre ce Vanier qu'on connaît,  
Aussi la résignation

Qu'il me faut (avec l'onction  
Nécessaire au temps où l'on est,  
Temps gaspillé sous l'action  
D'une jeunesse qui renaît).

Or, ce Vanier dont la maison,  
Telle celle dite Pont-Neuf,  
N'est pas au coin du quai, raison

Insuffisante à mon courroux  
Terrible, tel celui d'un bœuf,  
Oui, ce Vanier n'a pas de sous



## II

### RICHESSSE

A me mettre hélas ! dans la poche.  
Mais demain comme il sera tendre !  
Il n'est tel que de bien attendre  
Avec une tête de Boche,

Et la chose d'être un gavroche  
Qui ne voudrait plus rien entendre  
Que d'être un gas plus ou moins tendre  
Sans peur autant que sans reproche,

Et je vais enfin, digne et riche,  
Mieux qu'un militaire en Autriche,  
M'épandre et me répandre encore

En un luxe sans fin ni bornes  
Qui, bœuf littéral que décore  
Sa force, te montre les cornes,

Misère qui voudrais me proposer des bornes.

## L

A LÉON VANIER

### I

Vous voulez tuer le veau gras  
Et qu'un sonnet signe la trêve.  
Très bien, le voici, mais mon rêve  
Serait, pour sortir d'embarras

Et nous bien décharger les bras  
De la manière la plus brève,  
— Tel un lourd fardeau qu'on enlève —  
Que ce veau fût d'or et très gras,

Afin que parmi cette foule  
Qui nous bouscule et que l'on roule,  
Nul, voyant ce pacte nouveau

Dûment paraphé de nos plumes,  
Au bas de l'acte où nous nous plûmes,  
Nul ne dise : « On dirait du veau ! »

## A LÉON VANIER

SUITE AU PRÉCÉDENT SONNET

### II

Or, puisque le veau d'or a lieu  
Et qu'on ne dirait plus du veau,  
Il nous faut d'abord prier Dieu  
De bénir le pacte nouveau,

Pour nous ruer à des travaux  
Tout bonnement prodigieux,  
Prose au kilo, vers frais ou faux,  
Qu'importe ? tant pis et tant mieux !

Nouer et dénouer des nœuds  
Gordiens ou non, et n'étant  
Pas plus des princes que des bœufs,

Néanmoins, peiner tant et tant  
Que vous fassiez une fortune bœuf  
Et que moi j'achetasse un courage tout neuf.

Jour de Noël 1892.

## LI

### TOAST A DISTANCE

*Aux Rosati.*

Gens du Nord, mes compatriotes,  
Hélas ! je vous avais promis  
Quelques mots à propos de bottes  
Comme on en échange entre amis.

Sous le titre de conférence,  
Que l'on galvaude, en de vains vers,  
J'aurais gaiement, pour l'occurrence,  
En propos exprès décousus

Parlé longtemps de la contrée  
A laquelle malgré Paris  
Et sa rumeur démesurée  
Répondront toujours nos esprits.

---

Lille, Arras, Douai, Valenciennes,  
Que sais-je encore, Saint-Quentin !...  
Hélas ! des douleurs anciennes  
Me tiennent du soir au matin,

A ce qu'on croit rhumatismales,  
Et le docteur, féroce et doux,  
Me défend en phrases normales,  
Trop normales, d'aller vers vous ;

Mais il me fait espérer, comme  
Il sied, en vos toasts enviés :  
Dans un mois je serai votre homme.  
En attendant, si vous buviez !

22 février 1894.

## SOUVENIR DE MANCHESTER

*A Théodore C. London.*

Je n'ai vu Manchester que d'un coin de Salford,  
Donc très mal et très peu, quel que fût mon effort  
A travers le brouillard et les courses pénibles  
Au possible, en dépit d'hansoms inaccessibles  
Presque, grâce à ma jambe male et mes pieds bots.  
N'importe, j'ai gardé des souvenirs plus beaux  
De cette ville, que l'on dit industrielle,  
Encore que de telle ô qu'intellectuelle  
Place où ma vanité devait se pavaner  
Soi-disant mieux — et dussiez-vous vous étonner  
Des semblantes naïvetés de cette épître,  
O vous ! — quand je parlais du haut de mon pupitre  
Dans cette salle où l' « élite » de Manchester  
Applaudissait en Verlaine l'auteur d'Esther,  
Et que je proclamais, insoucieux du pire  
Ou du meilleur, mon culte énorme pour Shakespeare.

30 janvier 1894.

## LIII

### FOUNTAIN COURT

*A Arthur Symonds.*

La Cour de la fontaine est, dans le Temple,  
Un coin exquis de ce coin délicat  
Du Londres vieux où le jeune avocat  
Apprend l'étroite Loi, puis le Droit ample :

Des arbres moins anciens (mais vieux, sans faute)  
Que les maisons d'aspect ancien très bien  
Et la noire chapelle au plus ancien  
Encore galbe, aujourd'hui... table d'hôte...

Des moineaux francs picorent joliment  
— Car c'est l'hiver — la baie un peu moisie  
Sur la branche précaire, et — poésie !  
La jeune Anglaise à l'Anglais âgé ment...

Qu'importe ! ils ont raison, et nous aussi,  
Symons, d'aimer les vers et la musique  
Et tout l'art, et l'argent, mélancolique  
D'être si vite envolé, vil souci !

« Et le jet d'eau ride l'humble bassin »  
Comme chantait, quand il avait votre âge,  
L'auteur de ces vers-ci, débris d'orage,  
Ruine, épave, au vague et lent dessin.

Londres, novembre 1894.



A EDMOND LEPELLETIER

Mon plus vieil ami survivant  
D'un groupe déjà de fantômes  
Qui dansent comme des atomes  
Dans un rais de lune devant

Nos yeux assombris et rêvant  
Sous les ramures polychromes  
Que l'automne arrondit en dômes  
Funèbres où gémit le vent,

Bah ! la vie est si courte en somme  
— Quel sot réveil après quel somme ! —  
Qu'il ne faut plus penser aux morts

Que pour les plaindre et pour les oindre  
De regrets exempts de remords,  
Car n'allons-nous pas les rejoindre ?

JEAN RICHEPIN

« *Spélicans !* »

(F. Villon.)

Richepin

N'est pas le nom d'un turlupin  
Ni d'un marchand de poudre de perlinpinpin,  
C'est le nom d'un bon bougre et d'un gentil copain.

Écoutez :

Il blasphème de tous côtés,  
Au Bourgeois même il dit de sales vérités,  
Ses marins à l'Opér'Com'seraient peu cotés.

Tout le mal

Il le chante d'un ton normal  
Et c'est, à vous dire vrai, le pire animal.

Mais les gueux,

Combattant, souffrant avec eux,  
Il les aime de quel amour noble et fougueux !

## LVI

### A ARTHUR RIMBAUD

#### I

Mortel, ange ET démon, autant dire Rimbaud,  
Tu mérites la prime place en ce mien livre  
Bien que tel sot grimaud t'ait traité de ribaud  
Imberbe et de monstre en herbe et de potache ivre.

Les spirales d'encens et les accords de luth  
Signalent ton entrée au temple de mémoire  
Et ton nom radieux chantera dans la gloire,  
Parce que tu m'aimas ainsi qu'il le fallut.

Les femmes te verront, grand jeune homme très fort,  
Très beau d'une beauté paysanne et rusée,  
Très désirable d'une indolence qu'osée !

L'histoire t'a sculpté triomphant de la mort  
Et jusqu'aux purs excès jouissant de la vie,  
Tes pieds blancs posés sur la tête de l'Envie !

## LVII

### A ARTHUR RIMBAUD

SUR UN CROQUIS DE LUI PAR SA SŒUR

## II

Toi mort, mort, mort ! Mais mort du moins tel que tu veux,  
En nègre blanc, en sauvage splendidement  
Civilisé, civilisant négligemment...  
Ah, mort ! Vivant plutôt en moi de mille feux

D'admiration sainte et de souvenirs feux  
Mieux que tous les aspects vivants même comment  
Grandioses ! de mille feux brûlant vraiment  
De bonne foi dans l'amour chaste aux fiers aveux.

Poète qui mourus comme tu le voulais,  
En dehors de ces Paris-Londres moins que laids.  
Je t'admire en ces traits naïfs de ce croquis,

Don précieux à l'ultime postérité  
Par une main dont l'art naïf nous est acquis,  
Rimbaud ! *pax tecum sit, Dominus sit cum te !*

LVIII

A M<sup>lle</sup> RENÉE ZILCKEN

O Mademoiselle Renée,  
Fillette exquisement mignonne,  
Que le bon Dieu toujours vous donne  
Vie élégante et fortunée.

Grandissez dûment bien-aimée  
Dans la sagesse douce et bonne  
Sous l'œil qui sourit et s'étonne  
De votre famille charmée.

Soyez l'espoir et le bonheur  
De votre père, lui, l'honneur  
De l'art et de votre famille

Et de votre mère, l'honneur  
Et la grâce d'une famille  
S'étonnant de tout ce bonheur.

La Haye, octobre 1892.

## LIX

A M<sup>lle</sup> EVELINE

Eveline, mais c'est Ève  
En miniature et c'est  
Tout le charme et tout le rêve  
Que notre esprit caressait

Quand naguère il s'agissait  
Encore d'enfance brève  
Qui grandit et grandissait  
Dans la femme qui s'achève.

Mais où va donc mon Sonnet ?  
Vous êtes toute mignonne  
Et l'âge en fleurs vous couronne.

Votre âge gai ne connaît  
Que l'innocence divine...  
Riez, petite Eveline !

## XL

A M<sup>lle</sup> LÉONIE R...

Vous emplissez d'un bruit gentil, quoique terrible,  
Ma tête que console un tapage d'enfant,  
— Et mon cœur qu'il est difficile qu'on console !

Vous me rendez la joie et je suis triomphant  
De moi-même, ce moi-même qui fut horrible  
Lorsqu'une enfant aussi, criait, méchante et folle

Et bonne, au fond, quand j'étais moi-même un enfant  
Aux yeux vrais, au sang pur comme d'une mouette  
Qui revient de très loin, ainsi que ce poète.

## LXI

A M<sup>lle</sup> JEANNE VANIER

Parfois dans un local plein de livres, deux hommes  
Se gourment presque, bien que bons garçons au fond ;  
C'est votre père et moi dont les paroles vont  
De l'offre à la demande en quels écarts de sommes !

Je n'ai pas l'air commode. Il est mal disposé.  
Choc terrible ! Soudain, au fort de la querelle,  
Petite et fine à la croire surnaturelle,  
Un enfant apparaît, grands yeux noirs, teint rosé.

Elle s'enquête, elle tremble, comme inquiète  
— Sérieusement trop ? Non, — du bruit de tempête  
Que vont menant ce monsieur chauve et son papa

Souriants sur-le-champ, — et voici la paix faite  
Entre, en un mutuel et franc meâ culpâ,  
Votre père, éditeur, et moi, votre poète.

Paris, 21 avril 1894.



## LXII

### SUR UN BUSTE DE MOI

*Pour mon ami Niederhausern.*

Ce buste qui me représente  
Auprès de la postérité  
Lui montre une face imposante  
Pleine de quelle gravité !

Devant cette tête pesante  
Du poids tous les jours augmenté  
D'une pensée, ô pas puissante  
D'un souci plutôt entêté,

Qu'est-ce que vont dire les femmes  
Et les hommes des temps futurs ?  
« Au fait, on sent, sous ces traits durs

Et derrière ces yeux aux flammes  
Noires, un monsieur malveillant,  
Mais le sculpteur eut du talent. »

## LXIII

A RAYMOND MAYGRIER

« ... L'histoire véridique  
De la langouste atmosphérique. »  
(*L'Œil crevé.*)

Comme la langouste d'Hervé  
« Qui portait l'herbe magique,  
« Sur sa croupe magnétique »  
Mieux que la langouste d'Hervé,

Que ce crustacé controuvé,  
Vous possédez l'art magique  
Et même le magnétique...  
Fi d'un crustacé controuvé !

Puis, vous êtes graphologue,  
Et démêleriez, tonnerre ! une églogue  
Dans un grimoire où Nostradamus perdrait son latin.

Bon Maygrier, sorcier rose,  
Magicien blanc sans rien de morose,  
Dites, prédisiez-moi quelque plus sortable destin.

## LXIV

A M<sup>lle</sup> ADÈLE

Mademoiselle Adèle  
Vous êtes un modèle  
D'ordre et d'autorité  
Qui m'auriez complété !

Mademoiselle Adèle,  
Vous êtes un modèle  
De joie et de gaieté :  
Viv' votre autorité !

Vous m'avez dit des choses,  
Presque le drapeau rose  
Qu'est le drapeau français,

Vous m'avez dit des choses,  
Presque le drapeau rouge  
Qu'on voit sur votre bouche.

## LXV

A M<sup>me</sup> MARIE A...

POUR SA FÊTE

Le poète n'est pas très riche !  
Aussi, devant ce frais jardin  
De bouquets dignes d'un Eden,  
Se voit-il forcé d'être chiche

En ce jour de sainte Marie,  
Votre fête, et chiche à ce point  
De ne contribuer, las ! point  
A cette éclosion fleurie

De sympathie et d'amitié.  
Il se contente avec remords  
De vous offrir, non pas des ors

Ni même d'humbles rangs de perles,  
Mais son petit air pépié,  
Comme le plus humble des merles.

## LXVI

A RODOLPHE DARZENS

Jeune homme élané  
Comme un peuplier,  
Qui donc a pensé  
Qu'on pût t'oublier

Dans ce livre si  
Vraiment amical ?  
Quel sot réussi,  
Quel crétin fécal ?

Jeune homme élané  
Vers la vie et vers  
L'art et les beaux vers,

Enfant annoncé  
Par ta chanson, viens,  
Entre et sois des miens.

LXVII

A HENRI BOSSANNE

Bon imprimeur de la première édition  
De « Dédicaces »,  
Vous vîntes à Paris dans une intention  
Des plus cocasses :

S'agissait de me voir, de m'interviewer  
Pour la province,  
Apprendre ce que pouvait agir et rêver  
Ce moi si mince.

Or il advint qu'au jour où j'eus le cher plaisir  
De vous connaître  
J'étais chez moi, rideaux tirés sur la fenêtre,

En manches de chemise et chaussons de loisir,  
Avec deux femmes !!!  
Et vous : « Ce n'est donc pas CE prince des infâmes ! »

## LXVIII

### A MAX ROSA

Rosa n'est pas « rosa » la rose,  
Ni Salvator, peintre en brigands,  
Ni la belle dame aux longs gants  
Qu'un tel pronom signe ou suppose,

Ni l'un de ces rois de la pose,  
Señores par trop élégants  
Ou senhores plus qu'éloquents,  
Ou « rastas » pour dire la chose.

Rosa, c'est le nom d'un ami,  
Parisien de bonne souche  
Et Français non point à demi.

Il est prompt à prendre la mouche,  
Mais le chagrin d'autrui le touche :  
Dear friend, I'm sorry ; think of me.

## LXIX

A M<sup>lle</sup> A. ROM\*\*\*

Ce nom, Sedan ! me dit de vacances d'enfance,  
De passages en « diligence » dans un bruit  
Joyeux de clics-clacs et de vitrailles qui fuit  
Vers un horizon gai qu'on dirait qui s'avance.

Ce mot, Sedan ! m'évoque, ainsi qu'à tous en France,  
Une plaine lourde de sang, blême de nuit,  
Des cris éteints qu'une rumeur de rêve suit,  
Sur quoi plane très haut comme de l'espérance.

Sedan ! Sedan ! pourtant il sonne encore doux  
Et frais, non plus pour l'avenir ou la mémoire,  
Mais bien dans le présent bien vivant, grâce à vous !

Il sonne, il brille, le futur nom de victoire :  
Accent joli, mignon entrain toujours accru,  
Et l'Ardennais qu'est moi, presque, en reste féru.



## LXX

A A. DUVIGNEAUX

TROP FOUGUEUX ADVERSAIRE DE L'ORTHOGRAPHE  
PHONÉTIQUE

É coi vréman, bon Duvignô,  
Vou zôci dou ke lé zagnô  
E meïeur ke le pin con manj,  
Vou metr'an ce courou zétranj

Contr (e) ce tâ de brav (e) jan  
O fon plus bête ke méchan  
Drapan leur linguistic étic  
Dan l'ortograf (e) fonétic ?

Kel ir (e) donc vou zambala ?  
Vizavi de cé zoizola  
Sufi d'une parol (e) verde.

Et pour leur prouvé san déba  
Kil é dé mo ke n'atin pa  
Leur sistem (e), dison-leur :... !

LXXI

A RODOLPHE SALIS

Cabaretier miraculeux,  
Ainsi qu'eût dit le bon Pétrus  
Aux temps déjà si fabuleux  
Du romantisme et de ses us ;

Cabaretier miraculeux  
Et bonisseur digne d'Ursus,  
Puis ennemi méticuleux  
De la sottise et de ses us ;

Salis qu'on prénomme Rodolphe,  
Créateur, comme Prométhée !  
Flot de liquides, tel un golfe !

O Maître, nul ne t'est athée,  
Sauf quelque muffle, lymphe et dartre,  
En ton domaine de Montmartre.

## LXXII

A LÉON CLADEL

Tu fus excessif  
Et je t'en aimais  
D'un amour plus vif,  
Plus vif que jamais

Depuis que la mort,  
Cette vie en mieux,  
A brisé l'effort  
De Toi vers les cieux,

Vers des cieux voulus  
Par ta volonté,  
Des cieux absolus,

Toi ressuscité  
Aux fins, glorieux,  
D'une vie en mieux !

## LXXIII

### POUR MARIE\*\*\*

*A F.-A. Cazals*

Chez nos anciens c'était une bonne coutume  
Que la dame de nos amis fût célébrée.  
Je veux donc dire de ma voix la mieux timbrée,  
Et les tracer du bec de ma meilleure plume,

Vos mérites et vos vertus dans l'amertume  
Douce de vous savoir d'un autre énamourée  
Mais d'un autre... moi-même — et la tâche sacrée  
D'exalter et de promouvoir, or, je l'assume,

La louange de vos yeux qui le surent voir,  
Celle de votre cœur qui put gagner le sien,  
Et celle due à votre, hélas ! fidélité !

Et, consolation ! celle du bon vouloir  
Qui fait que votre main, sûre du respect mien,  
Serre la mienne en lui, sûr de ma loyauté.

## LXXIV

A GUSTAVE LEROUGE

La vie est vraiment si stupide que, ma foi !  
J'ai, devant cette perspective plus que bête,  
Résolu de n'être absolument qu'un poète  
Sans plus, et de vieillir ainsi, ne sachant quoi

Que ce soit, que d'aimer au hasard devant moi,  
Aimer pour ne haïr, aimer d'amour honnête  
Ou non, d'estime ou d'intérêt, en proxénète  
A moins qu'en martyr, et n'ayant plus d'autre émoi !

Lerouge ! Et vous ? Tout cœur et toute flamme vive,  
Qu'allez-vous faire en notre exil ainsi qu'il est,  
Vous, une si belle âme en un monde si laid ?

Bah ! faites comme moi, dussent trouver naïve  
Votre ample expansion ceux forts que vous fallait  
Aimer sans fin ni loi. Et qui m'aime me suive !

Broussais, décembre 1891.

## AU COMPAGNON LARTIGUES

*Pour Henri Cholin.*

Vous qui ne connaissez de brigue  
Que la seule briguedondaine  
Et n'ourdissez jamais d'intrigue  
Qu'en l'espoir de quelque fredaine,

Un penser d'amour et de haine  
Pourtant vous hante et vous fatigue  
Et vous fait piate la bedaine :  
L'amour du Pauvre, bon Lartigue !

L'amour du Pauvre mieux peut-être  
Que celui du moderne prêtre  
Et de l'actuel philanthrope.

Si cela c'est être anarchiste  
Inscrivez-moi sur votre liste.  
— Et que saute la vieille Europe !

Hôpital Broussais, 15 janvier 1893.

## LXXVI

A M. LE DOCTEUR CHAUFFART

Le poète n'est parbleu pas ce que l'on croit.  
Il n'a que quand il veut toutes les ignorances  
Sans trop d'âpre verdeur ou de préjugés rances  
Et parfois même il sent profond et pense droit.

Son regard va, cruel et précis comme un doigt  
Et sa tête, qui sait mûrir les apparences,  
Taisant soudain ses bruits de peurs et d'espérances,  
Voit terriblement clair à ce qu'autrui lui doit.

Non son cœur, proie intarissable à l'infortune,  
Mais sa tête, après tout auguste, et cœtera,  
Et dès lors pour beaucoup s'amasse une rancune

Qui saura s'assouvir, advienne que pourra.  
Mais, ô fraîcheur ! pour quelques-uns elle recense  
Et réserve, à tout prix ! quelle reconnaissance !

## LXXVII

### A AMAN JEAN

SUR UN PORTRAIT ENFIN REPOSÉ QU'IL AVAIT FAIT DE MOI

Vous m'avez pris dans un moment de calme familial  
Où le masque devient comme enfantin comme à nouveau.  
Tel j'étais, moins la barbe et ce front de tête de veau  
Vers l'an quarante-huit, bébé rotond, en ce Montpellier.

J'allais dans des Peyroux, tranquillement avec ma bonne,  
J'y faisais mille et des fortins de sable inexpugnables  
Et des fossés remplis, mon Dieu, de seaux les moins potables  
Suivant l'exemple que Gargantua pompier nous donne.

J'y voyais passer des processions, des pénitents  
Et proclamer la République en ces candides temps  
Où tant d'un tas d'avis n'étaient pas encore inventés.

Mais malgré ce souci de nos jours qu'il agite et trouble  
Et d'autres ! au tréfonds de mes moelles encor butées  
Je demeure assuré, — conforme à votre excellent double

Hôpital Broussais, décembre 1891.



## LXXVIII

A M<sup>me</sup> MARIE P...

O jeune chevelure blanche  
Pomponnant gaiement une face  
Passionnée et perspicace  
Aux yeux très bons, mais, en revanche,

Très méchants, très poing sur la hanche,  
Pour peu qu'un faquin les agace,  
Que fin de siècle et fin de race  
Vous êtes, chevelure blanche,

Lorsque vous vous pavanez sous  
Ce chapeau mousquetaire noir  
Et qu'il fait plaisant de vous voir,

Panache fier aux fiers remous,  
Fleur pompadour — gare, Tircis ! —  
D'une toilette Médicis !

## LXXIX

A CESAR C.

Vous êtes la douceur elle-même et la paix,  
Et c'est au nom de quoi, mon ami, je vous aime,  
Comme étant la douceur et — oui ! la paix, moi-même,  
La paix, comme je veux, la douceur, où je vais !

Parfois, c'est vrai, je suis méchant et non mauvais.  
Je ne suis plus celui que trouble le problème,  
Je ne suis plus celui qu'envolait le poème,  
Je ne suis, par instants, que « fais donc ce que fais »,

Instinctif, et, sinon terrible, près de l'être,  
Comme vous m'avez vu, puis, comme un mauvais prêtre  
Affreux d'hypocrisie et vil de faux honneur,

Mais ensuite, et de vous, ami, prenant l'exemple,  
Sérieusement doux et paisible donneur  
De douceur et de paix dès la porte du temple.

LXXX

A BIBI-PURÉE

Bibi-Purée  
Type épatant  
Et drôle tant !

Quel Dieu te crée  
Ce chic, pourtant,  
Qui nous agrée,

Pourtant, aussi,  
Ta gentillesse  
Notre liesse,  
Et ton souci

De l'obligeance,  
Notre gaieté,  
Ta pauvreté,  
Ton opulence ?

## LXXXI

### A UN PASSANT

Mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante,  
Mon cher enfant, que, mon Dieu, tu me recueillis  
Moi-même pauvre ainsi que toi, purs comme lys,  
Mon cher enfant que j'ai vu dans ma vie errante !

Et beau comme notre âme pure et transparente,  
Mon cher enfant, grande vertu de moi, la rente  
De mon effort de charité, nous, fleurs de lys !  
On te dit mort... Mort ou vivant, sois ma mémoire !

Et qu'on ne hurle donc plus que c'est de la gloire  
Que je m'occupe, fou qu'il fallut et qu'il faut...  
Petit ! mort ou vivant, qui fis vibrer mes fibres,

Quoi qu'en aient dit et dit tels imbéciles noirs,  
Compagnon qui ressuscitas les saints espoirs,  
Va donc, vivant ou mort, dans les espaces libres

## LXXXII

### POUR ROBERTE

*A Henri Degron.*

Seconde âme de mon ami, son autre cœur,  
Roberte, or, vous voici veuve... pour une année,  
Et je viens avec vous penser à sa langueur  
A lui loin de vos yeux à vous, sa Destinée

En quelque sorte, et très pieusement je viens  
Et reviens avec vous tristement vous redire  
Qu'il pleure autant que vous et que, non son martyr  
(Ce serait blasphémer, car nous sommes chrétiens)

Mais son impatience est égale à la vôtre.  
Et ne faisons donc plus ici le bon apôtre  
Et parlons franchement d'un chagrin trop réel,

Sans rien exagérer puisque, Roberte chère,  
Il va bien, il vous aime bien et que son ciel  
C'est de vous revoir comme il est sûr de le faire.

LXXXIII

AU VICOMTE DE LAUTREC

Ce n'est pas un bonjour tout sec,  
Mon cher Guy, vicomte Lautrec,  
Que je vous donne, c'est, avec  
Un vœu qui ne part pas du bec,

Mais un qui vient du cœur vraiment  
Et ce, sous la foi du serment...  
D'ailleurs vous savez qu'il ne ment,  
En dépit de la rime en *ment*...

— Rime calomniée et trop  
Méprisée ainsi qu'un sirop  
Qui sucrerait trop un poison

Et voici ma forte raison :  
Souvenez-vous de l'hôpital !  
Vous voyez que c'était fatal.

1<sup>er</sup> janvier 1893.

## LXXXIV

POUR M<sup>lle</sup> D. A.

Je vous aime trop, Andrée,  
Au trot tout comme au galop !  
Vous êtes mon adorée  
Au galop tout comme au trot.

Andrée, ô je t'aime trop  
(Bien que trop dans la purée)  
Et c'est au trot que je bée  
Après ton jupon salop.

Puis chantons-nous la romance  
Qu'il faut que l'on recommence  
Comme oiseaux sans feu ni lieu

Et prouvons-nous l'espérance,  
Et la bonne confiance  
Qu'on se doit au nom de Dieu.

LXXXV

A PII...

I

Tu me demandes des vers ;  
Ça, c'est gentil comme un cœur.  
En voici, mais point pervers :  
Car mon amour, tout vigueur,

Tout force et dévouement jusque  
Au sang mien, tu ne l'ignores  
Pas, a cessé tout ton brusque  
Depuis qu'il a vu, sonores,

Les rives du sombre bord  
S'étrécir autour de lui,  
Sonores cris de la mort,  
Et qu'il t'a vue en l'ennui



De la crainte légitime  
D'un trépas sans conscience  
De soi-même. — Aussi ma rime  
Fleure aujourd'hui d'innocence !

Et demain en fleurira.  
Car notre amour est sacré,  
Témoin des et cætera  
D'un deuil qui viendra, malgré

Tout, et songeons bien, chérie,  
A ces tristes fins dernières.  
Hélas ! ma pauvre chérie,  
Songeons à nos fins dernières.

Hôpital Broussais, 9 juillet 1893.

## LXXXVI

### A LA MÊME

#### II

Oui, soyons-nous poète et muse,  
Mais dans le mode familier.  
Nous avons passé le millier  
Des heures jeunes où l'on ruse

Pour faire croire aux bonnes gens,  
Dont on est le premier soi-même,  
Qu'on n'aime en tout ça que l'extrême!  
Fiers, paradoxaux, exigeants

La vie avec sa vraie outrance  
A pris soin de nous corriger  
Du travers de nous rengorger,  
Ne nous laissant de l'espérance

Rien que la simple illusion  
D'être un couple encore sensible  
Et ne livrant à notre cible  
Qu'un but, la résignation !

Ce lot est préférable, en somme,  
A des appétits qu'il est bon,  
Toi, veuve au fait, moi ce barbon,  
De régler de sorte économe.

Profitons, puisqu'il en est temps,  
De cette sagesse dont l'âge  
Qui vient dote notre ménage,  
Pour faire œuvre de pénitents ?

Que non pas ! Fîmes-nous des crimes ?  
Pas mal de péchés, voilà tout.  
De ces péchés légers qu'absout  
Le seul pardon de leurs victimes,

Et leurs victimes ce fut nous,  
De ces victimes sans rancune.  
Toi, reste encor longtemps ma brune,  
Toujours la bonne qu'à genoux

Invoquent mes instants de doute,  
De tristesse ou de désespoir,

Mon étoile dans le ciel noir,  
L'auberge fraîche en l'âpre route.

Moi devenu calme — ce n'est  
Pas malheureux, car tant de frasques,  
Et de rôles, sous que de masques ! —  
Je suis celui qui ne connaît

Et ne chante plus que les choses  
Et l'humanité qu'il convient.  
La vérité seule me tient,  
Soient ses aspects sombres ou roses.

Mes vers épris, dorénavant,  
De la raison, mais de la saine,  
Ne déclameront plus en scène...  
**Ils vivront dans tout cœur vivant.**

## LXXXVII

### A LA MÊME

#### III

Ah ! d'être heureux puisqu'on le peut, puisque la vie  
Tumultueuse nous a tué toute envie  
Autre que d'être calme en un lieu calme enfin !  
Nous boirons quand nous aurons soif. Quant à la faim,  
Des repas frugaux mais nourris sauront l'éteindre.  
Que nous dussions jamais l'un ou bien l'autre atteindre  
Aux splendeurs, aux sommets, nous en désespérons ;  
En nous aimant plus fort, nous nous consolerons.  
Les dimanches et jours de fêtes, car tu goûtes  
Ça, l'on ne verra plus que nous deux sur les routes  
De Sèvres à Clamart et de Meudon au Pecq,  
Avec des propos gais, mais retenus, au bec.  
Nous rentrerons vannés, fauchés — l'or embarrasse  
Aussi parfois — et puis nous dormirons, chair lasse,  
Après, hein ? si tu veux, des manières à nous.  
Et je commencerai la fête à tes genoux,

Puis sur ton cœur, et nous dormirons sans grand rêve.  
L'hiver, nous irons au théâtre ! Je n'en crève  
Plus de désir, mais toi tu raffoles de ça.  
Et nous verrons de beaux décors qu'un tel brossa,  
Et nous applaudirons tel calembour superbe,  
Puis nous irons coucher, mieux encor que sur l'herbe,  
Dans le grand lit de châtaignier qu'aura vu tant  
De fois moi dans le paradis, sage et prudent,  
Qu'est devenu le tien pendant nos durs passages.  
D'ailleurs, c'est ça, restons toujours prudents et sages :  
Quelqu'un nous bénira qui déjà nous bénit.  
Aimons-nous en époux apaisés dans leur nid.  
La tendresse n'y perdra rien, tout au contraire.  
— Riend'exquis que d'être aux yeux des gens sœur et frère

Hôpital Broussais, 12 juillet 1894.

## LXXXVIII

### A EDMOND PICARD

Puisqu'il n'est pas permis en ce libre pays  
Qui pourtant fut la France et prétend encor l'être,  
De parler librement d'un homme libre et maître  
De soi, d'un citoyen, d'un artiste, obéis,

Poète, à ton idée et faisons ébahis  
Les sots et les puissants, — même chose peut-être, —  
En célébrant cet homme. Un soldat ? Non. Un prêtre ?  
Non ! tout cela dans toi, Picard, qui ne trahis

Ni ta foi politique (en ce siècle critique  
Il sied vraiment d'avoir une foi politique)  
Ni la foi littéraire, artistique qu'il faut

Avoir aussi pour consoler l'âme indignée  
Des choses de la vie encor que résignée  
Et pour laquelle on meurt aussi, car ce le vaut.

Hôpital Broussais, juillet 1893.

## LXXXIX

A FRANCIS POICTEVIN

Toujours mécontent de son œuvr  
D'autant plus exquise de flou  
Et d'amour de l'art dûment fou,  
Où la limace et la couleuvre

Ne peuvent rien qu'user leur dent  
Et leur bave (n'est-ce pas, presse  
Littéraire en général), qu'est-ce  
Que cet indicible imprudent

Qui n'écrit pas pour la publique  
Moyenne et jamais ne réplique  
Aux haros que par le halo

D'un esprit en bonne fortune,  
Mystérieux comme la Lune,  
Clair et sinueux comme l'Eau ?

18 septembre 1894.



## XC

### A PH\*\*\*

Le petit chien est mort. Quel dommage ! il était  
Si gentil ! Blanc pur que du jaune tachetait,  
D'un jaune on eût dit d'or brunissant. Sa gueugueule  
Et son nênez, roses tous deux, semblaient la seule  
Chose vivante en lui ; car son corps trop dodu  
Ne rendait pas le mouvement qui semblait dû  
A cet être qu'un charme spécial décore ;  
Quant à sa queue, elle était bien trop jeune encore.  
Pour rire ou pour pleurer, pour frétiller, enfin,  
De joie ou de chagrin, ou de soif ou de faim.  
Il piaulait, je dirais mieux miaulait, même  
Piaillait, tant son cri formait la voix suprême  
De l'animal dans son innocence, oiseau, chat ;  
Mais du chien proprement, rien qui s'en rapprochât  
Qu'un grêle, si l'on veut, aboiement plus semblable  
Au chant du colibri dans la forêt d'érable.  
Il nous léchait, le pauvre, aveugle encore un peu,  
De sa langue imperceptible, quand, d'instinct, comme

D'une flèche soudaine, il roula, chétif être,  
Ses yeux tournés vers sa maîtresse et vers son maître,  
Et mourut, nous presque pleurant, tout blancs, tout sots,  
Ses pattes frêles en l'air, comme les oiseaux.

## XCI

### AU GÉRANT DU MULLER

Vous êtes nancéien et moi je suis messin :  
Vive donc à jamais cette vieille Lorraine  
Qui nous vit naître et nous réchauffa dans son sein  
Et dont, fils pieux, nous baisons le front de reine

Captive, en attendant l'heure où le dur tocsin,  
Le pur tocsin à la voix terrible et sereine,  
Après cri de gorgone et doux chant de sirène,  
Dictera le devoir messin et nancéien,

— En attendant encore, hôte de la grand'ville,  
Malgré ton délice, ô bon « cru » de Tantonville,  
Et tout ce que Munich vend de nectar trop clair,

Et tout ce que Dublin et tout ce que Bruxelles  
Brassent à l'intention de nos escarcelles,  
L'heure de savourer la bière de Müller.

## XCII

A E...

EN LUI OFFRANT « MES PRISONS »

Je suis prisonnier de tes yeux  
Toujours, — et parfois de tes bras,  
Mais ne plains pas ces embarras  
Qui ne sont guère qu'odieux.

L'odieux, ô mais, là c'est dur,  
C'est que mon cœur est en prison  
En même temps que ma raison  
Dans ton amitié, cachot pur !

Et bien que trop intelligents,  
Mes désirs, quoique diligents,  
S'en ressentent jusqu'à parfois

Ressembler à d'affreux courroux...  
Mais tu les mets sous les verroux  
De ta bonté, cœur, geste et voix.

Le 8 mai 1893.

## XCIH

### A LÉOPOLD II, ROI DES BELGES

Je vous aime, Français, et, roi, je vous respecte.  
Beaucoup de votre sang circule en moi. Beaucoup  
Du mien Sire, bat en vos veines et le tout  
Se dit compatriote en langue bien correcte.

Vous êtes souverain et je suis un insecte ;  
Citoyen d'une république « à tant le coup »  
(Comme à St-Cloud!), mouton en grand danger du loup  
Sous un berger dormeur que se bouger affecte ;

Votre hôte d'un instant, partout un peu fêté,  
Parlant de poésie et de pure beauté,  
Epris de votre si gente et forte Belgique !

A peine moi parti, l'émeute fit son cri,  
Que vous domptâtes d'un clément geste énergique  
Car vous êtes vraiment un fils du roi Henry !

## XCIV

### A L'AIMÉE

Voici des cheveux gris et de la barbe grise.  
Tu me les demandas en un jour d'enjouement  
Pour, disais-tu, les encadrer bien gentiment  
Autour de ce portrait où ma « grâce » agonise.

Pauvre photo ! Mais j'y pense, il sera de mise,  
Quand mes yeux fatigués se seront clos dûment  
Et que la terre bercera son fils dormant,  
Il sera de saison alors, chérie — exquise

Attention ! — de faire avec ces cheveux, teints,  
Et cette barbe, teinte en boucles blondes, brunes  
Ou telle autre nuance entre tant d'opportunes,

Faire, par un coiffeur de choix, sur des fonds peints  
D'avance, le tombeau, lors pleuré sans astuce  
Du jeune homme qu'il aurait fallu que je fusse.

Hôpital Broussais, 18 septembre 1873.

AU COMTE DE MONTESQUIOU-FEZENSAC

Le poète infini qui, doublant et triplant  
 Les nuances, sonde **jusques à nos scrupules**,  
 Crevant les mauvais arguments comme ces bulles  
 De savon qu'il suffit de détruire en soufflant,

Le voilà, composant, d'un geste sobre et lent,  
 Un bouquet frais cueilli, lors des doux crépuscules  
 Tombant, « dahlia, lis, tulipe et renoncule »  
 Et toutes fleurs au monde et par delà, relent

Mystique qu'il fallait pour compléter la fête  
 Parfumée où le mage exquis nous conviait,  
 Et dont nous jouissions d'un frisson inquiet.

J'admire le penseur subtil et l'âpre esthète  
 Des pensers voletant comme *chauves-souris*,  
 Mais j'aime le fin enchanteur aux sorts fleuris.

XCVI

GABRIEL DE YTURRY

Yturry ! C'est un nom terrible,  
Évocation de Pyrénées  
Prises, reprises, rançonnées  
Par un chef au visage horrible.

Œil de feu sous le sombrero,  
Il se moque un peu du bourreau,  
Tel le torero du taureau,  
Balles pleuvent comme d'un crible,

Femmes se sauvent, dépeignées,  
Par quels bras affreux empoignées,  
Tout voyageur est une cible...

Fi ! c'est le Cavalier exquis  
Tout à l'ami qu'il a conquis  
Parmi quelques Amaéguis.



## XCVII

### A AURÉLIEN SCHOLL

A seize ans, l'âge du bachot épouvantable  
D'antan, et du bachot bizarre d'aujourd'hui,  
Comme nous nous passions « Denise » sous la table,  
En nous disant tout bas : Lis, mon bon, c'est de Lui !

A l'Escrime, le seul de nos maîtres sortable,  
Robert, nous démontrait quelque coup inouï  
D'audace magnifique ou de ruse admirable  
Et nous clamions à plein gosier : Ça, c'est de Lui !

Lui ! c'est vous. Et, depuis, par la vie où le lucre,  
Où le rêve vont nous usant, qu'on aime donc  
Votre amère sagesse et l'esprit qui la sucre

Et la sale et la poivre et, souples, tel le jonc  
Qui vous fut coutumier au dam de maintes faces  
Et maints dos, vos mots pleins de grâces et d'audaces !

Hôpital Broussais, 28 août 1893.

## XCVIII

### A LÉON DIERX

*Dierz le volt.*

Dierx ! dont le nom fait pour la gloire sonne clair  
Comme une bonne épée en la main d'un héros,  
Qu'avons-nous de commun, nous, rois avec ce gros  
De rustres s'en allant en guerre, de quel air ?

Nous, rois de l'infini, du Ciel et de l'Enfer,  
Qu'Héphaistos a vêtus et que délace Eros,  
Et qui, de tous les dieux, de Corinthe à Paros,  
Avons fait nos égaux, bronze et marbre, or et fer !

Car le poète, enfin vainqueur et hors des foules,  
Comme Poseidon met du geste un frein aux houles  
Et règne, tel que Zeus, d'un pli de ses sourcils.

Hélas ! c'est faux de moi, tige au plus qui fleuronne,  
Mais, ô vous, calme emmi de splendides soucis,  
Portez, olympien, le nimbe et la couronne.

## XCIX

A M<sup>me</sup> J\*\*\*

*En vers libres.*

Je vous ai promis mon sonnet pour ce soir.  
En revanche vous m'avez promis une récompense  
Certes imméritée, et voici que j'y pense.  
Et depuis lors je vis dans un si doux et vague espoir.

Mais que pour moi l'avenir serait noir  
Si, pendant que je rêve à la bonne bombance  
Espérée et promise... Et voici que je panse  
La blessure que me ferait de ne pas voir

De mes yeux, presque en pleurs dans cette incertitude,  
Vos yeux sourire avec plus de mansuétude  
Que de coutume envers l'œuvre et, de plus, l'auteur.

Et j'ai fait ces vers-ci qu'il fallait que je fisse,  
Ne vous faisant d'ailleurs pas d'autre sacrifice  
Que de vous plaire un peu, bien qu'un peu radoteur.

## BALLADE

EN FAVEUR DES DÉNOMMÉS DÉCADENTS  
ET SYMBOLISTES

*A Léon Vanier.*

Quelques-uns dant tout ce Paris,  
Nous vivons d'orgueil et de dèche.  
D'alcool encore qu'épris,  
Nous buvons surtout de l'eau fraîche  
En cassant la croûte un peu sèche.  
A d'autres, fins mets et grands vins,  
Et la beauté jamais revêche !  
Nous sommes les bons écrivains.

Phœbé, quand tous les chats sont gris,  
Effile d'une pointe rêche  
Nos corps par la gloire nourris,  
Dont l'enfer, au guet, se pourlèche,  
Et Phœbus nous lance sa flèche.  
La nuit nous berce en songes vains  
Sur des lits de noyaux de pêche.  
Nous sommes les bons écrivains.

Beaucoup de beaux esprits ont pris  
L'enseigne de l'Homme qui bêche,  
Et Lemerre tient les paris.  
Plus d'un encore se dépêche  
Et tâche d'entrer par la brèche ;  
Mais Vanier à la fin des fins  
Seul eut de la chance à la pêche.  
Nous sommes les bons écrivains.

## ENVOI

Bien que la bourse chez nous pêche,  
Princes, rions, doux et divins.  
Quoi que l'on dise ou que l'on prêche,  
Nous sommes les bons écrivains.

## BALLADE

POUR S'INCITER A L'INSOUCI

*A Maurice Barrès.*

J'ai cet honneur d'avoir des ennemis  
D'ordre privé, dont je suis trop bien aise  
Et m'esjouis autant qu'il est permis,  
Car la vie autrement serait fadaïse  
Et, parlons clair, une bonne foutaise.  
Or, j'en ai moult, non des moins furieux,  
Mais, comme on dit, ardents, chauds comme braise :  
Mes ennemis sont des gens sérieux.

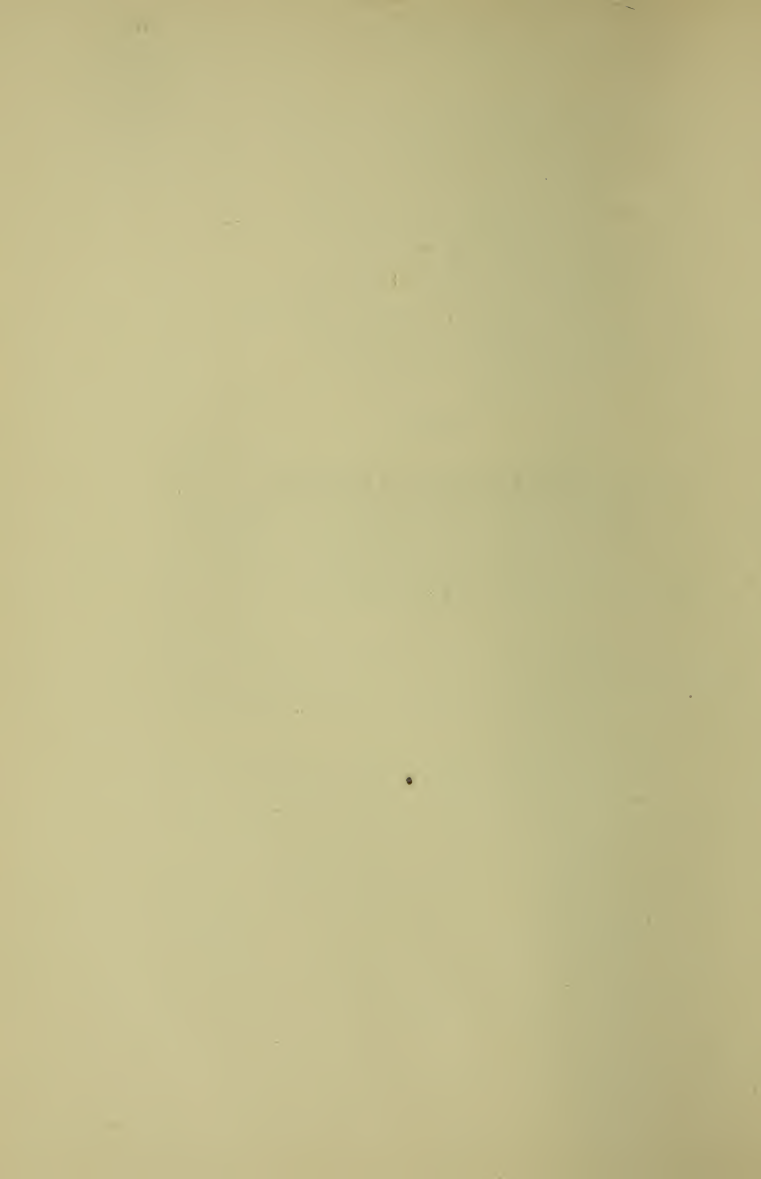
Ils ont passé ma substance au tamis,  
Argent et tout, fors ma gaîté française  
Et mon honneur humain qui, j'en frémis,  
Eussent bien pu déchoir en la fournaise  
Où leur cuisine excellemment mauvaise  
Grille et bout, pour quels goûts injurieux ?  
Sottise, Lucre et Haine qui biaise.  
Mes ennemis sont des gens sérieux.

---

Ils iraient bien jusqu'au crime commis.  
Satan les guide et son souffle les baise.  
Prière au ciel d'en garder mes amis.  
Caïn, certes, était dans leur genèse  
Et son péché forme leur exégèse.  
Leur discours va flatteur et captieux :  
Tel un serpent rampe en un plan de fraise.  
Mes ennemis sont des gens sérieux.

## ENVOI

Prince des cœurs que rien ne déniaise,  
Mon cœur tout rond, tout franc, tout glorieux  
De battre, et d'être, et d'aimer qui te plaise,  
Mes ennemis sont des gens sérieux.





# ÉPIGRAMMES



I

I

*Remis de ses émotions,  
N'ayant gardé des passions*

*Que de la force et de la ruse,  
Le poète à présent s'amuse...*

*Il jouira du beau, du bien,  
S'enquêtant de tout et de rien...*

*Pourvu que tout soit quelque chose  
Et que rien au bout ne s'oppose*

*Au but qu'il poursuivait jadis  
Avec des élans d'Amadis,*

*Vers quoi désormais il chemine,  
Bon chanoine en de chaude hermine,*

*Chanoine du Parnasse, un peu  
Sceptique envers l'un peu vieux dieu,*

*Ce but qui serait d'enfin vivre  
Sinon encor tout à fait ivre*

*Comme autrefois, du moins repu  
Point trop, grands dieux ! mais ayant bu*

*De l'eau qu'il faut à la « Fontaine  
Poétique », pour la lointaine*

*Ou prochaine mort qu'il faudrait  
Être consolée en secret.*

*Oui, voir, entendre avec assez  
De sang frais et du bon sens plein,  
Ne plus souffrir, câlin, malin,  
Félin, que des chagrins passés.*

*Se méfier de tout souci  
Sauf de tel que l'Eglise enjoint,  
Mettre sa conscience au point  
Pour écrire ce livre-ci.*

### III

*Il faut toujours être meilleur  
Que l'homme que l'on voudrait être  
Et qu'on souhaite de paraître,  
Dans l'enthousiasme et dans l'heur*

*De la vertu sans cesse accrue,  
Tandis qu'en bas la vanité  
D'une trop vraie humanité  
Se sent par degrés disparue...*

*Certainement, le Sage doit  
Aimer en outre, même hostile,  
Même affreuse, même inutile,  
La destinée où Dieu le voit*

*Se perfectionner sans cesse  
Par l'effort désintéressé  
D'un cœur enfin débarrassé  
De toute l'ancienne bassesse.*

---

*Mais dans l'enthousiasme et l'heur  
D'être meilleur encor que d'être  
Celui qu'on veut être et paraître,  
Il faut toujours être meilleur.*

IV

*Les extrêmes opinions  
Qu'hier encor nous pratiquâmes  
Et qu'aujourd'hui nous renions*

*Sont pourtant de nos pauvres âmes  
La vie et peut-être l'honneur,  
La vie en fleur, l'honneur en flammes.*

*Le siècle et son train suborneur  
Nous corrompent si vite ensuite  
Qu'on n'en sait rien, par un bonheur.*

*On se blase, l'on se croit quitte  
De tous devoirs et de tous droits.  
C'est affreux d'oublier si vite*

*Ce que tu veux, ce que tu crois ;  
Pour quelle triste insouciance !  
Ah ! Dieu, plutôt sous Votre croix.*



---

*Satan, plutôt, par la science,  
Les grandes erreurs de jadis  
Ou l'ignorante confiance*

*Quand j'aspirais au Paradis*

*J'étais naguère catholique  
Et je le serais bien encor...  
Mais ce doute mélancolique !*

*Républicain fut le décor  
Où mon esprit joua un rôle,  
Mais cette flèche en plein essor !*

*J'essayai de tout, et c'est drôle  
Comme cela lasse, à la fin,  
De changer son fusil d'épaule*

*Sans cible humaine ou but divin !*

## VI

*Bah ! résume ta vie  
Dans l'art calme et dans l'heur  
Du Bien qui te ravit  
Et du Beau qui ne leurre.*

## II

### I

Ce livre est sûr de mal plaire  
Aux trop jeunes d'entre vous,  
Mais peut-être il sera doux  
A tel aussi que tolère  
Son âge encor parmi nous.

J'y formule mes idées  
En termes à point précis  
Pour les gens enfin rassis  
Et las de choses tentées  
Dans un jadis indécis.

De mots assez lapidaires  
Dans le cas de mon désir  
J'aurais bien voulu saisir  
Et fixer en salutaires  
Sentences mon déplaisir

Et mon plaisir devant telle  
Ou telle chose à mon choix.  
Gœthe le fit, et je crois  
Pouvoir, son œuvre immortelle,  
La réduire en tapinois,

En sourdine, à ma manière,  
Selon mon temps et mes us  
Et mes coutumes élus  
En forme d'avant-dernière  
Ou dernière fin, sans plus...

Le poète qu'il faut être  
Et que j'ai, dit-on, été  
(Le suis-je, dites, resté ?)  
Craint de ne plus le paraître,  
-- Cas terrible, en vérité ! --

Dès qu'il se sent moins sincère  
Que par trop judicieux.  
Las ! que c'est de tourner vieux !  
La prudence est nécessaire :  
Qu'être dupe valait mieux !

## II

J'admire l'ambition du Vers Libre,  
— Et moi-même que fais-je en ce moment  
Que d'essayer d'émouvoir l'équilibre  
D'un nombre ayant deux rythmes seulement ?

Il est vrai que je reste dans ce nombre  
Et dans la rime, un abus que je sais  
Combien il pèse et combien il encombre,  
Mais indispensable à notre art français,

Autrement muet dans la poésie  
Puisque le largage est sourd à l'accent.  
Qu'y voulez-vous faire ? Et la fantaisie  
Ici perd ses droits : rimer est pressant.

Que l'ambition du Vers Libre hante  
De jeunes cerveaux épris de hasards !  
C'est l'ardeur d'une illusion touchante.  
On ne peut que sourire à leurs écarts.

---

Gais poulains qui vont gambadant sur l'herbe  
Avec une sincère gravité !  
Leur cas est fou, mais leur âge est superbe.  
Gentil vraiment, le Vers Libre tenté !

### III

Après tout, ils ont sans doute raison :  
Puisque notre vie est aux trois quarts faite,  
C'est à nous de leur céder la maison,  
En nous réservant toutefois le faite.

La jeunesse, hélas ! aime à triompher.  
Nous sommes aussi triomphaux et jeunes,  
Sans plus qu'eux de pente à philosopher.  
Bah ! qu'ils aient la faim, nous aurons les jeûnes.

Qu'ils gardent Ibsen ! Nous, c'était Hugo.  
Qu'ils soient tant et plus, nous restons les mêmes  
N'étant pas trop vieux, n'allons tout de go  
Pas encor songer aux plongeurs suprêmes.

Laissons-les grandir : leur art mûrira.  
Ils ne viennent que d'entrer dans le temple,  
Et notre mort pleurée approuvera  
Ceux à qui nous avons donné l'exemple.



*A Edmond de Goncourt*

Lourd comme un crapaud, léger comme un oiseau  
Exquis et hideux, l'art jamais n'effraie  
Mes yeux de Français dès l'enfance acquis au  
Beau jeu de la Ligne en l'air clair qui l'égaie.

Au cruel fracas des trop vives couleurs,  
Dieux, héros, combats, et touffus gynécées,  
Je préférerais, d'entre les œuvres leurs,  
Telles scènes d'un bref pinceau retracées.

Un pont plie et fuit sur un lac lilial,  
Un insecte vole, une fleur vient d'éclore,  
Le tout fait d'un trait unique et génial.  
Vivent ces aspects que l'esprit seul colore !

Si je blasonnais cet art qui m'est ingrat  
Et cher par instants, comme le fit Racine  
Formant son écu d'un cygne et non d'un rat,  
Je prendrais l'oiseau léger, laissant le lourd crapaud dans sa piscine.

## IV

J'ai fait un vers de dix-sept pieds !  
Moréas, ne triomphez pas,  
Vous, de tous les chers émeutiers,  
Le seul dont j'aime les ébats,

Dont j'aime et dont j'admire l'heur  
Dans la pensée et dans les mots  
(Les autres, oui, j'admire leur  
Bravoure, mais c'est tout mon los).

Mon vers n'est pas de dix-sept pieds,  
Il est de deux vers bien divers,  
Un de sept, un de dix. Riez.

*Dudistinguo* : c'est bon, rire. Et c'est meilleur encore, aimer vos vers !

V

*A William Heinemann.*

Mon âge mûr, qui ne grommelle  
En somme qu'encore très peu,  
Aime le joli pêle-mêle  
D'un ballet turc ou camaïeu

Ou tout autre, fol et sublime  
Tour à tour comme en même temps  
Surtout si vient la pantomime  
S'ébattre en jeux concomitants,

Jeux de silence et de mystère  
Que la musique rend déjà  
Plus muets, et dont l'art va taire  
Mieux le secret, qu'il ne lâcha

Qu'à l'oreille de Colombine  
Ou de l'indolente Zulmé :  
Pour l'amant, qu'il se turlupine  
Donc à tort ! Puisqu'il est l'aimé ?

La jalousie, — un sultan sombre  
Et piteux sous l'or du caftan,  
Scaramouche tout noir dans l'ombre,  
Ou tel splendide capitain, —

Se démène parmi les danses  
D'épithalame et de joyeux  
Pourchas légers entre les denses  
Ronds de jupe essorés aux cieux,

Plaisirs des yeux, plaisirs de tête  
Qu'un vif orchestre exalte encor,  
Donnez au vieillissant poète  
L'illusion dans le décor.

## VI

« ...l'orgue de Barbarie »

P. V.

A Octave Mirbeau.

Après les chants d'église et les airs militaires  
Plus près d'être pareils qu'on ne croit en effet,  
Les uns vous pénétrant de délices austères,  
Les autres, feu puissant, clair, pur, dans les artères,  
Dès le premier soupir jusqu'au dernier chevet,

Après, dis-je, ces deux entières préférences,  
Ce que j'aime parfois en fait de bruit humain  
C'est l'instrument qu'un pauvre éveille sous sa main,  
Bruit humain, fait de cris et de lentes souffrances  
Dans le soleil couchant au loin d'un long chemin,

Rue ou route, emplissant la banlieue et la ville  
De son chant toujours triste en dépit du *morceau* :  
Est-ce espoir qui s'endort, est-ce révolte vile ?

Ah ! plutôt n'est-ce pas l'escorte qui défile  
Des rêves, revenus de la tombe au berceau

Et qui vont du berceau retourner à la tombe  
Sans fin, sans lieu, soleil couchant jamais éteint,  
Rue ou route qu'un horizon d'automne étreint,  
Perpétuel, heure arrêtée, âme que plombe  
Et surplombe un ennui qu'on ignore et qu'on craint.

## VII

*A Francis Poictevin.*

Il ne me faut plus qu'un air de flûte,  
Très lointain en des couchants éteints.  
Je suis si fatigué de la lutte  
Qu'il ne me faut plus qu'un air de flûte  
Très éteint en des couchants lointains.

Ah, plus le clairon fou de l'aurore !  
Le courage est las d'aller plus loin.  
Il veut et ne peut marcher encore  
Au son du clairon de l'aurore :  
C'est d'un chant berceur qu'il a besoin.

La rouge action de la journée  
N'est plus qu'un rêve courbaturé  
Pour sa tête encor que couronnée,  
Et la victoire de la journée  
Folte en son demi-sommeil lauré.

Femme; sois à ce héros , qui bute  
D'avoir marché sans cesse en avant,  
L'huile sur son corps après la lutte :  
— Plus de clairon fou , la molle flûte !  
La paix dans son cœur dorénavant.



## VIII

Ton illogisme vainqueur  
Mène, où çà ? ma pauvre barque.  
Je suis les lois d'un monarque  
Plus fol encor que mon cœur.

Mais j'ai ratiociné  
Tant que je finis par croire  
A de l'art conjuratoire  
Et que suis *destiné*.

Cette chance et ce guignon  
Qui se disputent ma vie,  
Sont-ce, en la route suivie,  
L'ange ou le faux compagnon,

Ou tout simplement mon tort  
Propre et l'incertain moi-même?...  
Bah ! que ma règle suprême  
Soit nous, discors ou d'accord !

## IX

*A Henri Bazèr.*

Etre tout de beauté, tout de bonté,  
Ete naïf, vouloir l'être resté ;

Contempler et jouir comme de soi  
Non sans une espèce de quant à moi ;

Se fier à la pente naturelle  
Avec peut-être peu compter sur elle ;

Falloir, de par un pur devoir à rendre,  
Ce devoir, néanmoins y condescendre ;

Se sentir maître, au fond, de l'action,  
Après, pourtant, telle étroite option :

La tâche est douce, elle est bien rude aussi,  
Couronne d'or, immortelle et souci,

---

Sceptre de diamants couleur de larmes,  
Grandeurs, belles, oui, mais imbelles armes,

Lois qu'on va dicter, mais plutôt en rêve !  
Voir se noyer ses vaisseaux de la grève,

Amiral dont la mer n'a pas voulu  
Et qui l'a déposé sur le rivage

Inattendu de quelque île sauvage  
Pour le régal de l'habitant goulû.

## X

*A Francis Magnard.*

C'est le conflit, c'est le contact,  
Point, hélas ! dans le sens exact  
De l'acception militaire,  
Non : le contact avec la gent  
D'airs faux et d'hypocrite argent  
Et tout ce dégoût qu'il faut taire.

On est fier, encore il faut bien,  
Pour équilibrer son maintien  
En face d'une telle vie,  
Ne point paraître ce qu'on vaut,  
Trop : il faut bien, pas trop ne faut.  
Le juste milieu nous convie.

On fut jeune et on l'est encor,  
Cœur de diamant, âme d'or  
Pur et dur, un trésor à prendre...

---

Mais par qui ? pour qui ? Que non pas !  
On ne l'aura pas sans combats,  
Ce trésor qui n'est pas à vendre.

C'est le contact, c'est le conflit  
Dans le sens, pur alors, qu'on lit  
Sur l'or lucide des batailles.  
Fi des faciles compromis !  
Vivent de dignes ennemis  
Pour d'honorables funérailles !

## XI

*A François Coppée.*

La ville que Vauban orna d'un beau rempart,  
De ceux qu'on démolit chez nous pour la plupart  
En y campant dessus industrie et culture,  
Au lieu de la vivace et profonde verdure  
Avec ses murs moins hauts que les hauts peupliers  
Le long du ruisseau clair aux bouillons familiers,  
La ville a l'air, depuis qu'elle est ainsi châtrée,  
Tout autre. Ce n'est plus la tourelle échancrée ;  
Le grand beffroi dit l'heure, on croirait, pour ailleurs ;  
Tambours et clairons ont comme des sons railleurs  
De ne plus avoir un écho pour leur répondre ;  
Et le soleil couchant, quand dans l'or il s'effondre,  
Pleure du sang de n'ouïr plus, les soirs d'été,  
Monter vers lui l'air sombre et gai répercuté.

## XII

### I

On finit par s'habituer  
A la trahison de la femme :  
La vie est faite de la trame  
Qu'elle tisse pour nous tuer.

Après un temps d'apprentissage  
On ne saurait plus s'en passer ;  
D'abord on s'escrime à ruser,  
Puis c'est la fatigue, — et l'usage.

La colère cède à l'ennui  
Qui fait bientôt place à la presque  
Indifférence moins grotesque  
Que tel transport qui nous a nui.

Puis la confiance charmante  
Revient, avec le correctif

D'à son tour se rendre fautif  
Et de tromper aussi l'amante

Qui vous pardonne s'il lui plaît  
Mais tout cela c'est pitoyable !  
Il n'y a guère que le diable  
Pour profiter d'un jeu si laid.

Bah ! mieux vaudrait sans tant d'embage  
Se fermer, sans plus biaiser,  
Les yeux d'un mutuel baiser.  
Car le plus fin c'est le plus sage.



## II

Ou plutôt vieux comme je suis  
Ou comme je commence à l'être !  
Moins me siérait, tant c'est depuis !  
D'évoquer les anciens déduits  
Que de penser au grand Peut-Être.

La mort qui n'est pas loin de moi,  
Moins loin que tant de cœurs en fuite,  
Elle est fidèle, elle a ma foi,  
J'ai la sienne. Oh ! mourir plus vite

Que de cette vie au souci  
Perpétuel, sale besogne,  
Noire bourelle sans merci  
Qui vous flatte et vous trompe aussi,  
— Vite au charnier, vieille charogne !

D'autant plus vite que ta souffrance  
Peut-être a suffi pour expier  
Tels torts menus que t'ont fait payer  
La Femme, — et tout ! pour plus d'assurance.

Et l'on verrait, lors, l'ancien pécheur  
Conformément aux seules Promesses  
Se reposer ès saintes liesses  
De tant de mollesse et de langueur.

### XIII

Quand nous irons, si je dois encor la voir,  
Dans l'obscurité du bois noir.

Quand nous serons ivres d'air et de lumière  
Au bord de la claire rivière,

Quand nous serons d'un moment dépayés  
De ce Paris aux cœurs brisés,

Et si la bonté lente de la nature  
Nous berce d'un rêve qui dure,

Alors, allons dormir du dernier sommeil !  
Dieu se chargera du réveil.

## XIV

J'ai beau faire la paix partout,  
Dans ma vie ainsi qu'en mon âme,  
Beau vouloir me tenir debout,

Fort d'un équilibre où la femme  
Et l'homme ont la meilleure part,  
Grâce au bon Oubli, seul dictame,

Seul népenthès et seul départ  
D avec l'atrocité du monde  
Sous sa céruse et sous son fard ;

Une inquiétude profonde  
M'agite en douloureux transports  
Entre le sublime et l'immonde :

— Deux écueils, Seigneur, ou deux ports !

## XV

Quand tu me lis une histoire  
Empruntée aux « Faits Divers »  
Je me refuse à la croire —  
Le monde est-il si pervers ?

Les gens sont-ils si sublimes ?  
(J'en conviens, moins fréquemment.)  
Tu lis ou plutôt tu limes,  
Et ce m'est un agrément,

Alors qu'à mon tour je lime,  
En travail d'un vers subtil,  
D'ouïr, marquant mètre et rime,  
Ce martellement gentil ;

Et puis encor ce que j'aime  
Dans ces récits fabuleux  
C'est d'être fabuleux même,  
Contes noirs ou contes bleus.

C'est ainsi que sous la lampe  
Passent les heures du soir...  
La nuit s'est faite : je rampe  
Me coucher, las de m'asseoir.

## XVI

### I

*A Léon Deschamps.*

Les salons où je ne vais plus,  
M'ont toujours fait, pétards, fusées,  
Etrons de Suisse, soleils, flux  
Et reflux de mises osées,

Traînes, pompons, rubans, volants,  
(Las ! quoi ! pas de décolletage ?)  
L'effet de feux mirobolants  
D'artifice et d'art ! — avantage

Précieux, mais où les talents ?

Il y en a beaucoup, je crois,  
 Mais je préfère les Musées,  
 Calmes et frais Champs-Élysées,  
 A ces foires de choix du Choix.

Le Génie enfin reconnu,  
 — Posthumement, il faut le dire,  
 Mais c'est la mode et j'en soupire, —  
 Du moins ici se montre à nu,

Qui me console, quant à moi,  
 D'admirer moins fort les modernes,  
 Ganache parmi les badernes  
 Qui m'en tiens à la vieille foi

Du Soleil contre les lanternes.



### III

Michel-Ange, Germain Pilon, Puget, Pigalle,  
Telle ma statuaire, et rira qui voudra :  
En eux j'aime la Force et l'Effort qui l'égale,  
Tout en goûtant ailleurs la Grâce, et cætera.

En eux avec la Vie intense, aussi, j'adore  
Peut-être mieux, de vrai ! ce précis Incertain,  
Et c'est pourquoi de tous nos modernes encore  
**Je préfère, robuste et mystique, Rodin**

## IV

*La Haye.*

Une vache accroupie, un taureau qui se dresse,  
Des brebis toutes laine, un berger tout paresse,  
Un paysage plat, comme inutile, au fond.  
Le taureau, seul, vit, mais comme il vit ! Que lui font  
Les bêtes et les gens ? N'a-t-il pas sa femelle ?  
Il est fort triplement, et sa corne jumelle  
Corrobore un élan qu'il fait mortel s'il faut.  
Or, sachant, les combats, le prix que cela vaut,  
Des plus paisiblement il s'étire, il aspire  
L'air pur où s'alimente et s'assure son ire.

*Mons.*

Je revois, quasiment triomphal,  
La ville où m'attendaient ces mois d'ombres.  
Mon malheur était lors sans rival,  
Mes soupirs, qui put compter leur nombre ?  
Je revois quasiment triomphal,  
Ces murs qu'on avait cru d'oubli sombre.

Le train passe, blanc panache en l'air,  
Devant la rougeâtre architecture  
Où je vécus deux fois en hiver  
Et tout un été... sans aventure,  
Le train passe, blanc panache en l'air,  
Avec moi me carrant en voiture.

Sans aventure, ah ! oui, ces hivers  
Et cet été ! D'aventure, aucune !  
Moi qui les aime à titres divers,

En plein scandale ou bien sous la lune.  
Sans aventure, ah ! oui, ces hivers  
Et cet été ! La morte infortune !

— Ingrat cœur humain ! mais souviens-toi,  
Gentleman improvisé qui files,  
Mais souviens-toi donc : ici la Foi  
T'investit loin du péché des villes.  
Ingrat cœur humain ! mais souviens-toi  
Qu'ici la Foi but tes larmes viles.

Le train passe et les temps sont passés,  
Mais je n'ai pas oublié la bonne,  
La grande aventure, et je le sais  
Que Dieu m'a béni plus que personne.  
Le train passe et les temps sont passés,  
Mais l'heure de grâce reste et sonne.

## VI

*Amsterdam.*

Cette *Ronde de nuit* qui du reste est *de jour* : —  
De *quel* jour de mystère avec *quelle* ombre autour ?  
Crépuscule du soir ou du matin, qu'importe  
A l'œil charmé du bon ou bien du mauvais tour —  
Un tas d'hommes armés sort d'une vague porte  
Dans un dessein terrible ou quelque but farceur.  
Ce vieux batteur de caisse évoque un franc suceur.  
Là-bas tel imprudent agace une arquebuse.  
Un fier porte-drapeau derrière lui s'amuse  
A brandir du satin jaune et noir sur le ciel.  
Et *l'enfant-aux-poissons* (comme dans Raphaël,  
Mais flamande déjà plus que toute une Flandre)  
S'effraie et rit, tandis que, las un peu d'attendre,  
Les chefs, soie et bijoux, le premier long et sec,  
L'autre court et ventru, délibèrent avec  
L'air de seigneurs qui n'ont plus grand'chose à se dire.

On s'égaie, on s'étonne, on frissonne, on admire.

## VII

### NASCITA DE VENERE

(*Botticelli*)

Vénus, debout sur le plus beau des coquillages,  
Aborde, nue, au moins sauvage des rivages,  
Ne cachant de son corps avec ses longs cheveux  
Que juste ce qu'il faut pour qu'y dardent nos vœux.  
Une nymphe, éployant un clair manteau, s'empresse  
A vêtir en impératrice la déesse ;  
Et deux Vents accourus, beaux éphèbes ailés,  
Des cuisses et des bras l'un à l'autre mêlés,  
De qui l'un est Zéphyre et dont l'autre est Borée,  
Soufflent l'amour divin et la haine sacrée.  
Le visage est suavement indifférent,  
Comme attendant le culte à venir que lui rend  
Toute herbe et toute chair depuis cette naissance.  
Et se pare d'une inquiétante innocence,

## XVII

*A F. A. Cazals.*

Grâce à toi je me vois de dos  
Et bien plus vraisemblable :  
Dans ton croquis, à pas lourdauds,  
Je m'en vais droit au diable,

Moi qui, pour la postérité,  
Sur une aile céleste  
Croyais m'envoler, révolté,  
Fatal et tout le reste !

— Je m'achemine doucement,  
D'un trot plus ou moins leste.  
Attiré par un double aimant,  
Vers le diable... ou le reste.

## XVIII

Car, après tout, l'amour, n'y pensons plus,  
C'est chimère à notre âge.  
On a fixé des vœux irrésolus,  
On vit calme, on dort sage.  
On n'a plus de ces cœurs qu'il ne faut plus.  
Raison et mariage !

On perd tranquillement l'illusion,  
On s'attendrit pour cause,  
Et bien rare s'en fait l'occasion ;  
Non qu'on tourne au morose,  
Mais c'est vrai qu'on n'a plus l'illusion.  
Crise et métamorphose !

D'être heureux très, de par ce procédé  
Du reste involontaire,  
Point n'en répons. (Me l'a-t-on demandé ?)



---

Mais c'est dur de se faire  
Très malheureux de par ce procédé :  
S'abstenir et se taire !

S'abstenir de désirs, se taire sur  
La joie et la souffrance,  
C'est, croyez-moi, sans doute le plus sûr  
De la nôtre espérance.  
S'abstenir de désirs, se taire sur :  
Paix et persévérance !

## XIX

C'est la bonté naïve et rude un peu,  
Le dévouement qui ne marchande ni  
Reproche vif ni pardon infini ;

C'est l'amitié commencée en le bleu  
D'une amourette orageuse parfois,  
Maintenant amitié, dis-je, de choix.

La vie étant, à la force, à présent,  
Douce plutôt aux cœurs atténués,  
Nous dit : Enfants vieilliss, continuez,

Sens apaisés, cœurs jeunes s'apaisant,  
Et vous verrez, au très proche horizon,  
Poindre et grandir, si bonne ! la raison.

---

## XX

*A Paul Vérola.*

J'ai fait jadis le coup de poing  
Pour Wagner alors point au point,  
Et pour les Goncourt, plus d'un soir.

*Aux Funérailles de l'Honneur*  
Je me battais avec bonheur,  
Comme à celles de Victor Noir.

La Guerre me vit frémissant  
Et la Commune bondissant :  
Je fus de tous emballements.

Je crois même que Boulanger  
M'enthousiasma, pour changer !  
Et la Femme donc, dieux éléments !

Aujourd'hui que je me fais vieux,  
Je caresse encor de mon mieux  
Ces chères chimères du cœur

Et de la tête, — « Et tu fais bien,  
Me dit quelque chose d'ancien  
Et d'éternellement vainqueur,

« L'âme, c'est la tête et le cœur. »

## XXI

*Au Vicomte de Colleville.*

L'incompréhensibilité  
Non des doctrines qui sont nulles  
Mais de leurs gueuses de formules,  
Leur gueux de manque de gaieté,

Leurs plaisirs qui pour moi, bonhomme,  
Constitueraient le pire ennui,  
L'idéal noir qui leur a lui,  
Leurs Èves sans même la pomme,

M'ont éloigné de ces petits. —  
Ceux de mon âge meurent, meurent,  
Et chez les rares qui demeurent,  
L'élite abonde en abrutis.

Quel sort ! C'en serait à se pendre  
Si ne me tenait arrêté  
L'incompréhensibilité  
D'à mon tour pouvoir me comprendre.

## XXII

*A Sully Prudhomme.*

Schopenhauer m'embête un peu  
Malgré son épicuréisme,  
Je ne comprends pas l'anarchisme,  
Je ne fais pas d'Ibsen un dieu.

Ce n'est pas du Nord aujourd'hui  
Que m'arriverait la lumière ;  
Du Midi non plus, en dernière  
Analyse. Du centre, oui ?

Non. Mais d'où ? De nulle part, — là !  
Rien n'égale ma lassitude :  
Laissez-moi rentrer dans l'étude  
Du bon vieux temps qu'on persifla.

J'aime les livres lus et sus,  
Je suis fou de claires paroles,  
J'adore la Croix sans symboles :  
Un gibet et Jésus dessus.

## XXIII

### TÊTE DE PIPE

*A Odilon Redon.*

C'est une face avec un casque en cône tronqué,  
Sur le front de laquelle une main, mal définie,  
Au bout d'un bras de rêve a sa poigne en harmonie,  
Comme contre la pensée un geste un peu manqué.

Un sein, est-ce le gauche ou le droit ? mais un seul sein,  
Pend sous le bras, — battant pour qui ? Près d'allaiter qu'est-ce ?  
Et du cône tronqué du casque un panache laisse  
Monter parfois dans son allure un cœur sans dessein...

XXIV

AU BAS D'UN CROQUIS

(*Siège de Paris.*)

Paul Verlaine (Félix Régamey *pingebat*)  
Muet, inattentif aux choses de la rue,  
Digère, cependant qu'au lointain on se bat,  
Sa ration de lard et son quart de morue.



## SUR UN PORTRAIT DE LAMARTINE

INTERPRÉTÉ PAR F.-A. CAZALS

Lamartine, selon Cazals et selon moi,  
— D'après une gravure un peu contemporaine, —  
Erige un buste noir et souple que refrène  
La redingote stricte et noble de l'emploi.

Mais le dessinateur a paré, pour l'allure  
D'une si juste apothéose d'un tel dieu,  
Le fond qui convenait seul à cette figure,  
Avec son bras derrière et l'œil fier, d'un tel bleu

Céleste comme un lac, humain comme un martyr,  
Qu'en vérité, blessé d'un trait mortel au flanc,  
On dirait d'un vieil aigle en sa gloire et son ire  
Dressant sur l'infini son bec dur au chef blanc.

XXVI

SUR UN EXEMPLAIRE

DES

« ODES FUNAMBULESQUES »

« Clown étonnant, en vérité ! »  
Mais plus admirable poète  
Qui, malgré Pascal, est resté  
L'ange tout en faisant la bête.

## XXVII

### A PROPOS D'UN DES PLUS BEAUX VERS

DE CATULLE MENDÈS

Lorsque j'étais un tout petit poète en marche,  
En herbe bien plutôt et perdu dans l'espace,  
« Je t'aime ! dit l'essaim des colombes qui passe. »  
Et ce vers fut vraiment ma colombe de l'arche.

XXVIII  
SUR UN EXEMPLAIRE  
DES  
« FLEURS DU MAL »

*(Première édition)*

Je compare ces vers étranges  
Aux étranges vers que ferait  
Un marquis de Sade discret  
Qui saurait la langue des anges.

## XXIX

### I

Après tout, si tu fus heureux  
D'avoir confiance, c'est bien  
Joli, ça. Le reste n'est rien  
Qu'oubli... vers d'autres buissons creux.

Bref, elle t'a fait bons visages,  
Tous les trois gais et souriants,  
Et, de plus, les meilleurs usages  
Des trois aux moments bienséants.

Tu lui dois des mercis géants,  
Et serais conspué des sages  
De n'aimer, après ces passages,  
Le plus accueillant des visages,  
Le moins farouche des séants,  
Et le plus beau des paysages.

— « Je les aime en d'autres visages,  
Séants et surtout paysages,  
Et je me console céans. »

## II

« Vieux fou, songe plutôt au jour  
Où tu devras régler ton compte,  
Et surtout, va, sans fausse honte,  
Quitte ces amours-ci pour l'éternel Amour.

— « Je le veux, et vraiment j'abjure  
La chair blanche et ce noir velours,  
Et j'offre à l'Amour des amours,  
D'un cœur encor tout simple, une ardeur toute pure. »

### III

« L'amitié, j'y renonce aussi  
En partie : elle est décevante.  
Ne débutant comme servante  
Que pour tourner catin dès son coup réussi.

« Mon Dieu, laissez rentrer en grâce  
Un pécheur qui revient de loin !  
A moi la tâche, à vous le soin  
D'encourager au bien cette âme qui se lasse.

« J'ai prouvé que je vous aimais :  
J'entends vous aimer plus encore  
Et du soir jusques à l'aurore,  
Et de l'aurore au soir vous servir à jamais.

« Toutes occupations autres  
Que de vous chercher, je les hais...  
Voyez que je ne mens pas... Mais  
Guidez-moi, que je puisse encore être des vôtres. »



### XXX

*Ces quelques vers, libelle imbelle,  
Commencés chrétiennement  
Bien qu'un peu pédantesquement,  
En somme font une fin belle.*

*Après avoir vagabondé,  
Malgré de trop strictes promesses,  
Dans passablement de prouesses  
D'où leur nom sortit galvaudé,*

*Leur beau renom de vers bien sages  
Que d'aucuns voudraient anodins,  
Mais encor mieux que trop badins  
Ou trop sérieux en tels passages,*

*Ils en reviennent, ces vers miens,  
Contrits de toutes les manières,  
Arborant les seules bannières,  
Vexilla regis, en chrétiens.*

*En pénitents, vœux et pratique  
Qui se retirent du démon  
Et, débutant par un sermon,  
Se parachèvent en cantique...*

*Fasse Dieu, qui voit l'avenir,  
A l'auteur de ce petit livre  
Qui, lui non plus, ne sut pas vivre,  
La grâce aussi de bien finir.*

**CHAIR**



## PROLOGUE

L'amour est infatigable !  
Il est ardent comme un diable,  
Comme un ange il est aimable.

L'amant est impitoyable !  
Il est méchant comme un diable,  
Comme un ange, redoutable.

Il va rôdant comme un loup  
Autour du cœur de beaucoup  
Et s'élance tout à coup,

Poussant un sombre hou-hou !  
Soudain le voilà roucou-  
lant ramier gonflant son cou.

Puis que de métamorphoses !  
Lèvres rouges, joues roses,  
Moues gaies, ris moroses,

Et, pour finir, moulte chose  
Blanche et noire, effet et cause ;  
Le lis droit, la rose éclore...

## CHANSON POUR ELLES

Ils me disent que tu es blonde  
Et que toute blonde est perfide,  
Même ils ajoutent, « comme l'onde ».  
Je me ris de leur discours vide !  
Tes yeux sont les plus beaux du monde  
Et de ton sein je suis avide.

Ils me disent que tu es brune,  
Qu'une brune a des yeux de braise  
Et qu'un cœur qui cherche fortune  
S'y brûle... O la bonne foutaise !  
Ronde et fraîche comme la lune,  
Vive ta gorge aux bouts de fraise !

Ils me disent de toi, châtaine :  
Elle est fade, et rousse : trop rose.  
J'encague cette turlutaine,

Et de toi j'aime toute chose  
De la chevelure, fontaine  
D'ébène ou d'or (et dis, ô pose-  
Les sur mon cœur) aux pieds de reine.



## AUTRE

Car tu vis en toutes les femmes  
Et toutes les femmes c'est toi.  
Et tout l'amour qui soit, c'est moi  
Brûlant pour toi de mille flammes

Ton sourire tendre ou moqueur,  
Tes yeux, mon Styx ou mon Lignon,  
Ton sein opulent ou mignon  
Sont les seuls vainqueurs de mon cœur.

Et je mords à ta chevelure  
Longue ou frisée, en haut, en bas,  
Noire ou rouge et sur l'encolure  
Et là ou là — et quels repas !

Et je bois à tes lèvres fines  
Ou grosses, — à la Lèvre, toute !  
Et quelles ivresses en route,  
Diaboliques et divines !

Car toute la femme est en toi  
Et ce moi que tu multiplies  
T'aime en toute Elle et tu rallies  
En toi seule tout l'amour : Moi !

## ET DERNIÈRE

Car mon cœur, jamais fatigué  
D'être ou du moins de le paraître,  
Quoi qu'il en soit, s'efforce d'être  
Ou de paraître fol et gai.

Mais, mieux que de chercher fortune  
Il tend, ce cœur, dur comme l'arc  
De l'Amour en plâtre du parc,  
A se détendre en l'autre et l'une

Et les autres : des cibles qu'on  
Perçoit aux ventres des nuages  
Noirs et rosâtres et volages  
Comme tels désirs en flocon.

## LOGIQUE

Quand même tu dirais  
Que tu me trahirais  
Si c'était ton caprice,  
Qu'est-ce que me ferait  
Ce terrible secret  
Si c'était mon caprice ?

De quand même t'aimer,  
— Dusses-tu le blâmer,  
Ou plaindre mon caprice,  
D'être si bien à toi  
Qu'il ne m'est dieu ni roi  
Ni rien que ton caprice ?

Quand tu me trahirais,  
Eh bien, donc, j'en mourrais,  
Adorant ton caprice ;  
Alors que me ferait  
Un malheur qui serait  
Conforme à mon caprice ?

## ASSONANCES GALANTES

### I

Tu me dois ta photographie  
A la condition que je  
Serai bien sage — et tu t'y fies !

Apprends, ma chère, que je veux  
Être, en échange de ce don  
Précieux, un libertin que

L'on pardonne après sa fredaine  
Dernière en faveur d'un second  
Crime et peut-être d'un troisième.

Cette image que tu me dois  
Et que je ne mérite pas,  
Moyennant ta condition

Je l'aurais quand même tu me  
La refuserais, puisque je  
L'ai là dans mon cœur, nom de Dieu !

## II

Là ! je l'ai, ta photographie  
Quand t'étais cette galopine,  
Avec, jà, tes yeux de défi,

Tes petits yeux en trous de vrille,  
Avec alors de fiers tétins  
Promus en fiers seins aujourd'hui.

Sous la longue robe si bien  
Qu'on portait vers soixante-seize  
Et sous la traîne et tout son train,

On devine bien ton manège  
D'abord jà, cuisse alors mignonne,  
Ce jourd'huy belle et toujours fraîche ;

Hanches ardentes et luronnes,  
Croupe et bas ventre jamais las,  
A présent le puissant appât,

Les appas, mûrs mais durs qu'appêtent  
Ma fressure quand tu es là  
Et, quand tu n'es pas là, ma tête !



### III

Et puisque ta photographie  
M'est émouvante et suggestive  
A ce point et qu'en outre vit

Près de moi, jours et nuits, lascif  
Et toujours prêt, ton corps en chair  
Et en os et en muscles vifs

Et ton âme amusante, ô chère  
Méchante, je ne serai « sage »  
Plus du tout et zut aux bergères

Autres que toi que je vais sac-  
Cager de si belle manière,  
— Il importe que tu le saches —

Que j'en mourrai, de ce plus fier  
Que de toute gloire qu'on prise  
Et plus heureux que le bonheur !

Et pour la tombe où mes sens gisent,  
Toute belle ainsi que la vie,  
Mets, dans son cadre de peluche,

Sur mon cœur, ta photographie.

## LES MÉFAITS DE LA LUNE

Sur mon front, mille fois solitaire,  
Puisque je dois dormir loin de toi,  
La lune déjà maligne en soi,  
Ce soir, jette un regard délétère.

Il dit ce regard — pût-il se taire !  
Mais il ne prétend pas rester coi, —  
Qu'il n'est pas sans toi de paix pour moi ;  
Je le sais bien, pourquoi ce mystère,

Pourquoi ce regard, oui, lui, pourquoi ?  
Qu'ont de commun la lune et la terre ?  
Bah, vite reviens, assez de mystère !  
Toi, c'est le soleil : luis clair sur moi !

## MONEY

Ah oui, la question d'argent !  
Celle de te voir pleine d'aise  
Dans une robe qui te plaise,  
Sans trop de ruse ou d'entregent :

Celle d'adorer ton caprice  
Et d'aider, s'il pleut des louis,  
Aux jeux où tu t'épanouis,  
Toute de vice et de malice ;

D'être là, dans ce Waterloo,  
La vie à Paris, de réserve,  
Vieille garde que rien n'énervé  
Et qui fait bien dans le tableau ;

De me priver de toute joie  
En faveur de toi, dusses-tu  
Tromper encore ce moi têtù  
Qui m'obstine à rester ta proie !

Te m'ont-ils assez reprochée,  
Ceux qui ne te comprennent pas,  
Grande maîtresse que d'en bas  
J'adore, sur mon cœur penchée.

Amis de Job aux conseils vils,  
Ne s'étant jamais senti battre  
Un cœur amoureux comme quatre  
A travers misère et périls !

Ils n'auront jamais la fortune  
Ni l'honneur de mourir d'amour  
Et de verser tout leur sang pour  
L'amour seul de toi, blonde ou brune !

## LA BONNE CRAINTE

Le diable de Papefiguière  
Eut tort, d'accord, d'être effrayé  
De quoi, bons dieux !

Mais que veut-on que je requière  
A son encontre, moi qui ai  
Peur encor mieux ?

Eh quoi, cette grâce infinie.  
Délice, délire, harmonie  
De cette chair,

O femme, ô femmes, qu'est la vôtre,  
Dont le mol péché qui s'y vautre  
M'est si cher,

Aboutissant, c'est vrai, par quelles  
Ombreuses gentiment venelles  
Ou richement,

Légère toison qui ondoie,  
Toute de jour, toute de joie  
Innocemment,

Or frisotté comme eau qui vire  
Où du soleil tiède se mire  
Et qui sent fin,

Lourds copeaux. si minces ! d'ébène,  
Tordus, sans nombre, sous l'haleine  
D'étés sans fin,

Aboutissant à cet abîme  
Douloureux et gai, vil, sublime,  
Mais effrayant —

On dirait — de sauvagerie,  
De structure mal équarrie,  
Clos et béant.

Oh ! oui, j'ai peur, non pas de l'antre  
Ni de la façon qu'on y entre  
Ni de l'entour,

Mais, dès l'entrée effectuée  
Dans l'âpre caverne d'amour,  
Qu'habitée

Pourtant à l'horreur fraîche et chaude,  
Ma tête en larmes et en feu.

Jamais en fraude,

N'y reste un jour, tant vaut le lieu !



## MINUIT

Et je t'attends en ce café,  
Comme je le fis en tant d'autres,  
Comme je le ferais, en outre,  
Pour tout le bien que tu me fais.

Tu sais, parbleu ! que cela m'est  
Égal aussi bien que possible :  
Car, mon cœur, il n'est telles cibles...  
Témoin les belles que j'aimais...

Et ce ne m'est plus un lapin  
Que tu me poses, sale rosse,  
C'est un civet que tu opposes  
Vers midi à mes goûts sans frein.

Janvier 1895.

## VERS EN ASSONANCES

Les variations normales

- De l'esprit autant que du cœur,  
En somme, témoignent peu mal,  
En dépit de tel qui s'épeure,

Parlent, par contre, contre tel  
Qui s'effraierait au nom du monde,  
Et déposent pour tel ou telle  
Qui virent ou dansent en rond...

Que vient faire l'hypocrisie  
Avec tout son dépit amer  
Pour nuire au cœur vraiment choisi,  
A l'âme exquisement sincère

Qui se donne et puis se reprend  
En toute bonne foi divine,  
Que, d'elle, se vendre et se rendre  
Plus odieuse, avec son spleen,

---

Que la faute qu'elle dénonce,  
Et qu'au fait les glorifier,  
Plutôt, en outre, *hic et nunc*,  
L'esprit altier et l'âme fière !

## VERS SANS RIMES

Le bruit de ton aiguille et celui de ma plume  
Sont le silence d'or dont on parla d'argent.  
Ah ! cessons de nous plaindre, insensés que nous fûmes,  
Et travaillons tranquillement au nez des gens !

Quant à souffrir, quant à mourir, c'est nos affaires  
Ou plutôt celles des tocs tocs et des tic tacs  
De la pendule en garni dont la voix sévère  
Voudrait persévérer à nous donner le trac

De mourir le premier ou le dernier. Qu'importe,  
Si l'on doit, ô mon Dieu, se revoir à jamais ?  
Qu'importe la pendule et notre vie, ô Mort ?  
Ce n'est plus nous que l'ennui de tant vivre effraye !

## « LA CLASSE »

Allez, enfants de nos entrailles, nos enfants  
A tous, qui souffririons de vous savoir trop braves  
Ou pas assez, allez, vaincus ou triomphants,  
Et revenez ou mourez... Tels sont, fiers et graves,

Nos accents, pourtant doux, si doux qu'on va pleurer,  
Puisqu'on vous aime mieux que soi-même — mais vive  
La France encore mieux, puisque, sans plus errer,  
Il faut mourir ou revenir, proie ou convive,

Revenir ou mourir, cadavre ou revenant,  
Cadavre saint, revenant pire qu'un cadavre  
En raison de chers torts, et revenant planant  
Comme des torts sur un cœur tendre que l'on navre,

S'en revenant estropiés ou bien en point  
Sous le drapeau troué, parbleu ! de mille balles,  
Ou, nom de Dieu ! pris et repris à coups de poing !  
O nos enfants, ô mes enfants ! — car tu t'emballes,

Pauvre vieux cœur pourtant si vieux, si dégoûté  
De tout, hormis de cette éternelle Patrie.  
Quoi ? *Liberté ! Égalité ! Fraternité ?*  
Non ! pas possible !... Enfin, enfants de la Patrie,

Allez, — et tâchez donc de sauver la Patrie.

Paris, 17 novembre 1894.

## FOG !

*Pour M<sup>me</sup> \*\*\**

Ce brouillard de Paris est fade,  
On dirait même qu'il est clair  
Au prix de cette promenade  
Que l'on appelle Leicester Square <sup>1</sup>

Mais le brouillard de Londres est  
Savoureux comme non pas d'autres ;  
Je vous le dis, et fermes et  
Pires les opinions nôtres !

Pourtant, dans ce brouillard hagard,  
Ce qu'il faut retenir quand même,  
C'est, en dépit de tout hasard,  
Que je l'adore et qu'elle m'aime.

<sup>1</sup> Prononcez Leste'Squère. (Note de P. Verlaine.)





# INVECTIVES



## PROLOGUE

Je suis en train de commencer  
Un bouquin dont, affre muette !  
Le titre duquel je m'enquête  
M'inquiète, au point de laisser

Aller là mon esprit, sans trêve,  
A droite, à gauche, et nonobstant  
Mon cœur si faible et ta fille, Eve,  
Et, ô Seigneur, mon frère Adam !

Mais je m'égare en des pensées  
Qui, ci, ne sont pas de saison,  
Puisque mes rancunes, passées ?  
Non ? n'auraient aucune raison

D'être, si la vie importune  
N'était là pour vous dire : « Assez. »  
Or vous allez voir si quelqu'une  
Ou quelqu'un pourrait me lasser  
Dans le pardon ou la rancune !

## II

### POST-SCRIPTUM AU PROLOGUE

Mais, avant que d'entamer  
Ce livre où mon fiel s'amuse.  
Je récuse comme Muse  
Celle qui ne sut m'aimer,

Celle à qui mon nom sut plaire,  
Quand j'avais un sou vaillant,  
Et qui me lâcha m'ayant  
Ruiné, non en colère,

Non pour tel ou tel grief,  
Sans nul doute un peu plausible,  
Mais de sang-froid, plus horrible  
Que tel criminel grief,

Mais plus lâche que nature  
Contre un homme à terre par  
Le fait d'elle seule, car,  
Car... ô l'immonde aventure !

Je me tairai par grandeur  
Et mon fiel fier qui s'amuse  
Récuse à titre de Muse  
Cette épouse sans pudeur.

### III

#### L'ART POÉTIQUE « AD HOC »

Je fais ces vers comme l'on marche devant soi  
— Sans musser, sans flâner, sans se distraire aux choses  
De la route, ombres ou soleils, chardons ou roses —  
Vers un but bien précis, sachant au mieux pourquoi !

J'adore, autrement, certain vague, non à l'âme,  
*Bone Deus !* mais dans les mots, et je l'ai dit —  
Et je ne suis pas ennemi d'un tout petit  
Brun de fleurette autour du style ou de la femme.

Pourtant — et c'est ici le cas — j'ai mes instants  
Pratiques, sérieux si préférez, où l'ire  
Juste au fond, dans le fond injuste en tel cas pire,  
Sort de moi pour un grand festin à belles dents.

Ce festin, je ferai des milliards de lieues  
Pour me l'offrir et le manger avec les doigts,  
Goulûment, salement, sans grand goût ni grand choix  
Et j'inaugure aujourd'hui ce ruban de queues,

A l'effet de me payer goujat et docteur,  
Niais ou vaurien, pute ou prude, ample provende;  
Sang qui soûle, vraiment appétissante viande...  
— Surtout n'excusez pas les fautes de l'auteur !



## V

### LITTÉRATURE

Bons camarades de la Presse  
Comme aussi de la Posée,  
Fleurs de muflisme et de bassesse,  
Elite par quel Dieu choisie,  
Par quel Dieu de toute bassesse ?

Confrères mal frères de moi,  
Qui m'enterriez presque jadis  
Sous tout ce silence — pourquoi ? —  
Depuis l'affreux soixante-dix,  
Confrères mal frères de moi.

Pourquoi ce silence mal frère  
Depuis de si longues années,  
Et tout à coup comme en colère  
Tant de clameurs, comme étonnées ?  
Pourquoi ce changement mal frère !

Ah, si l'on pouvait m'étouffer  
Sous cette pile de journaux  
Où mon nom qu'on feint de trouver  
Comme on rencontre des cerneaux  
Se gonfle à le faire crever !

C'est ce qu'on appelle la Gloire !  
— Avec le droit à la famine,  
A la grande misère noire  
Et presque jusqu'à la vermine —  
C'est ce qu'on appelle la Gloire !

## V

### ODE A METZ

Je déteste l'artisterie  
Qui se moque de la Patrie  
Et du grand vieux nom de Français,  
Et j'abomine l'Anarchie  
Voulant, front vide et main rougie,  
Tous peuples frères — et l'orgie !  
Sans autre forme de procès.

Tous peuples frères ! Autant dire  
Plus de France, même martyr,  
Plus de souvenirs, même amers !  
Plus de la raison souveraine,  
Plus de la foi sûre et sereine,  
Plus d'Alsace et plus de Lorraine...  
Autant fouetter le flot des mers.

Autant dire au lion d'Afrique :  
Rampe et sois souple sous la trique !

Autant dire à l'aigle des cieux :  
Fais ton aire dans le bocage  
En attendant la bonne cage  
Et l'esclavage et son bagage !  
Autant braver l'ire des dieux !

Et quant à l'Art, c'est une offense  
A lui faire dès à l'avance  
Que de le soupçonner ingrat  
Envers la terre maternelle,  
Et sa mission éternelle  
D'enlever au vent de son aile  
Tout ennui qui nous encombrât.

Il nous console et civilise,  
Il s'ouvre grand comme une église  
A tous les faits de la Cité.  
Sa voix haute et douce et terrible  
Nous éveille du songe horrible.  
Il passe les esprits au crible  
Et c'est la vraie égalité.

O Metz, mon berceau fatidique,  
Metz, violée et plus pudique  
Et plus pucelle que jamais !  
O ville où riait mon enfance,  
O citadelle sans défense

Qu'un chef que la honte devance,  
O mère auguste que j'aimais !

Du moins quelles nobles batailles,  
Quel sang pur pour les funérailles  
Non de ton honneur, Dieu merci !  
Mais de ta vieille indépendance,  
Que de généreuse imprudence,  
A ta chute quel deuil intense,  
O Metz, dans ce pays transi !

Or donc, il serait des poètes  
Méconnaissant ces sombres fêtes  
Au point d'en rire et d'en railler !  
Il serait des amis sincères  
Du peuple accablé de misères  
Qui devant ces ruines fières  
Lui conseilleraient d'oublier !

Metz aux campagnes magnifiques,  
Rivière aux ondes prolifiques,  
Coteaux boisés, vignes de feu,  
Cathédrale toute en volute,  
Où le vent chante sur la flûte,  
Et qui lui répond par la Mute,  
Cette grosse voix du bon Dieu !

Metz, depuis l'instant exécration  
Où ce Borusse misérable  
Sur toi planta son drapeau noir  
Et blanc et que sinistre ? telle  
Une épouvantable hirondelle,  
Du moins, ah ! tu restes fidèle  
A notre amour, à notre espoir !

Patiente encor, bonne ville :  
On pense à toi. Reste tranquille.  
On pense à toi, rien ne se perd  
Ici des hauts pensers de gloire  
Et des revanches de l'histoire  
Et des sautes de la victoire.  
Médite à l'ombre de Fabert.

Patiente, ma belle ville :  
Nous serons mille contre mille,  
Non plus un contre cent, bientôt !  
A l'ombre, où maint éclair se croise,  
De Ney, dès lors âpre et narquoise,  
Forçant la porte Serpenoise,  
Nous ne dirons plus : ils sont trop !

Nous chasserons l'atroce engeance  
Et ce sera notre vengeance  
De voir jusqu'aux petits enfants,

Dont ils voulaient — bêtise infâme ! —  
Nous prendre la chair avec l'âme,  
Sourire alors que l'on acclame  
Nos drapeaux enfin triomphants !

O temps prochains, ô jours que compte  
Eperdument dans cette honte  
Où se révoltent nos fiertés,  
Heures que suppute le culte  
Qu'on te voue, ô ma Metz qu'insulte  
Ce lourd soldat, pédant inculte,  
Temps, jours, heures, sonnez ! tinte !

Mute, joins à la générale  
Ton tocsin, rumeur sépulcrale :  
Prophétise à ces lourds bandits  
Leur déroute absolue, entière,  
Bien au delà de la frontière,  
Que suivra la volée altière  
Des *Te Deum* enfin redits !

Paris, 17 septembre 1892.

## VI

### PORTRAIT ACADÉMIQUE

Fleur de cuistrerie et de méchanceté  
Au parfum de lucre et de servilité,  
Qui pousse en plein terrain d'hypocrisie,

Cet individu fait de la poésie  
(Qu'il émet d'ailleurs sous un faux nom « pompeux, »  
Comme dit Molière à propos d'un fossé bourbeux <sup>1)</sup>).

Sous l'Empire il émargea tout comme un autre,  
Mais en catimini, car le bon apôtre  
Se donnait des airs de farouche républicain :

<sup>1)</sup> Je sais un paysan qu'on appelait Gros Pierre,  
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,  
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux  
Et de Monsieur *de L'Isle* en prit le nom pompeux.

(*Ecole des Femmes.*)



---

Depuis il a retourné son casaquin  
Et le voici plus et moins qu'opportuniste.

Mais de ses hauts faits j'arrête ici la liste  
Dont Vadius et Trissotin seraient jaloux.

Pour conclure, un chien couchant aux airs de loups.

## VII

### A ÉDOUARD ROD

Comme on baise une femme sur les cheveux.  
Sur les yeux, le cou, les seins, et tout partout,  
A rebrousse-poil bien entendu ! je veux  
Caresser ce Suisse et ce sot, de bout à bout.

C'est un écrivain comme on l'est en Suisse,  
C'est un professeur ainsi qu'on est un pion,  
Il est très élégant, telle une saucisse,  
Il est obstiné, pareil à tel... scorpion.

Il est un monsieur qu'autre part on admire,  
Il est psychologue : aussi Georges Ohnet.  
Et tant de sottise est sienne qui s'expire,  
Que l'on se souvient mal de ce que l'on en connaît ,

---

Ce Rod, qui n'est pas le fils du vieil Hérode,  
Pourquoi donc ? je n'en sais absolument rien,  
M'a traité, lui, débutant dès son exode,  
De bon écrivain, mais d'horrible vaurien...

Or, je reconnais peu le droit à ce cuistre  
D'apprécier ainsi mon pire et mon mieux,  
Et qu'il se taise, car un destin sinistre  
Est dû pour son style sentant le vieux.

Et zut à la fin (et mieux) pour ses morales  
Qui ne sont qu'un tas blafard d'hypocrisies !  
En toute liberté, même aux immorales  
Libertés ! Libertas aux poésies !

## VIII

### *ECCE ITERUM CRISPINUS*

Rod, ce maître des élégances,  
Genevois fringant et flûté  
Au prix, flagrances et fragrances,  
De qui Brummel est un raté,

Rod qu'on surnomme Alcibiade  
De Berne à Lucerne et d'Uri  
Jusqu'en Bâle, Rod un peu fade,  
Ce Rod ineffable a souri,

Paraît-il, de ma mine affreuse-  
Ment peuple et sans nul galbe exquis  
Comme aussi de la malheureuse  
Absence en moi du ton marquis,

---

Du verbe Watteau (sauf en rimes),  
Du je-ne-sais-quoi polisson  
De bonne compagnie, escrimes  
De mots, enfin de cet air..., son

Air à lui, Rod qui si bien mêle  
La science à l'urbanité  
Et ne trouve pas de rebelle  
Aux champs non plus qu'en la cité...

O maître tu me vois confondre  
Par ton verdict, en quel émoi !  
Et je ne puis que te répondre :

— Je suis un honnête homme, moi ! »

## IX

### LA BALLADE DE L'ÉCOLE ROMANE

En ce siècle qui prend la fuite  
Nous possédions, déjà, très las  
Mais obstinés dans la poursuite  
D'un mieux toujours pas bien, hélas !  
Des escholiers pour le soulas  
De cette folle monomane,  
Notre littérature en bloc :  
Mais tout cela c'était en toc :  
Salut à l'Ecole romane !

A bas Baju ! Qu'il meur' bien vite  
Sous les coups d'un vaillant Maurras,  
D'un Lynan, brillant néophyte,  
D'un Raynaud, tout zèle au pourchas  
De la gloire de Moréas !  
Que l'apocope se pavane

---

Comm' drapeau fier dans le fier choc  
Sur les rangs fermes comme roc  
De la grande école romane !

A bas le symbolisme, mythe  
Et termité, et encore à bas  
Ce décadisme parasite  
Dont tels rimeurs ne voudraient pas !  
A bas tous faiseurs d'embarras !  
Amis, partons en caravane.  
Combattons de taille et d'estoc !  
Que le sang coule comm' d'un broc  
Pour la sainte école romane !

## R N V O I

Prince au prix de qui tout n'est qu'âne,  
Laissez s'époumonner, tels phoqu's,  
Tous ces faquins, tous ces loufoqu's  
Et vive l'école romane !

X

JEAN-RENÉ

Moréas et Ghil,  
Ghil et Moréas,  
Qui va vaincre ? hélas !

Est-ce au plus agile  
Qu'écherra la palme  
Ou bien au plus calme ?

Hélas ! dites, quel  
Le victorieux  
Du jour glorieux ?

Hélas ! car c'est qu'elles  
Sont si juste égales  
Leurs nobles fringales



---

De gloire et de los,  
Et leurs vertigos,  
Guerriers tant égaux

Qu'il entre en ma glose  
De pleurer d'avance  
Attaque et défense.

J'en ai comme un sourd  
De pressentiment :  
Ç'ira tristement !

Sous la hache lourde  
Chacun des héros  
Mordra les carreaux...

Gentes damoiselles  
Les oindront de bâmes,  
Prieront pour leurs âmes

Et plus tard pucelles  
Diront leurs hauts faits  
En des vers mauvais.

## XI

### CONSEILS

Ghil est un imbécile. Moréas  
N'en est foutre pas un lui, mais, hélas !  
Il tourne, ainsi que ce Ghil, « chef d'école »  
Et cela fait que de lui l'on rigole.

Chef d'école au lieu d'être tout de go  
Poète vrai comme le père Hugo,  
Comme Musset et comme Baudelaire,  
Chef d'école au lieu d'aimer et de plaire.  
Toujours parler et ne jamais chanter,  
Grammairien sans cesse à dissenter  
En place d'un esprit, d'un cœur, d'une âme !  
La glace du pédant, non plus la flamme  
Libre et joyeuse et folle par des fois  
D'un pur génie, ensemble glaive et voix !  
Ghil ? Un comble, un comble et cela complète  
Son cas, mais Moréas est un poète !

---

Bon Jean, quitte l'un peu trop rococo  
Geste de scander ton cocorico.  
Bon coq, chante clair et baise ta poule.  
Ghil est un crétin, toi, ne sois maboule  
Et puisque « Galathée a tout ton cœur »,  
Dis-le sans plus que seul, libre et vainqueur !

## XII

### POUR MORÉAS

Moréas dit que je suis sans talent,  
Et F.-A. Cazals, que tant on renomme  
Dans les endroits où l'on se fait grand homme,  
Chante ce fait qui me semble étoilant.

Peut-être serais-je trop insolent  
En demandant pour leur plaisir, enfin, comme  
Il faut s'y prendre, à moins d'être un Prudhomme  
Bien mis, correct, et bête, et s'en gonflant.

Je ne m'en gonfle pas, je m'en gondole,  
Et je m'en vais au vent fou qui m'envole,  
Vent fou moi-même hélas ! et cœur si fou

Dont il ne faut pourtant pas qu'on rigole,  
Mais si fier, en dépit de quelque pou  
Qui s'en arrange — et lors, je m'en console.

### XIII

#### L'ÉTERNEL SOT

L'éternel sot qui fut jadis Fréron  
Et maintenant se nomme Brunetière  
Mériterait une ode tout entière  
Pour l'exécration du fanfaron !

Du fanfaron de bêtise au ronron  
Affreux de chat pire que de gouttière.  
Mais non ; un dur sonnet en étrivière  
Suffit pour châtier tel lourd baron

Du snobisme actuel comme de l'autre,  
Et le voici pour l'autre et pour le nôtre,  
Le voici pour le nôtre, hélas ! surtout.

Car il n'est pire pédant pour déplaire  
Que celui qui, méprisable à tout bout  
De champ, nous insultait en Baudelaire.

Mai 1893.

## XIV

### ARCADÉS AMBO

H. Fouquier, sans nul orthographe,  
Ne me trouve pas vertueux  
Suivant la guise de ses vœux,  
Et signe ce de son paraphe.

H. Fouquier, sans nulle vergogne,  
Estime trop insuffisant  
Mon style ancien et le présent,  
Et rien n'est égal à sa rogne.

H. Fouquier, auquel H. Feydeau  
Légua sa veuve avec des rentes,  
Trouve « plutôt indifférentes »,  
(*Anglicé*) très loin du vrai beau

---

Et de la règle et de la norme  
Les choses qu'il croit que j'écris  
Pour lui plaire (!) et jette des cris  
D'une dimension énorme,

Si j'ose ainsi parler. Ce gas  
Brandit la hache de son H  
Sur moi povre et d'un pas de vache  
Espagnole écrase mon cas...

M\*\*\* ! Du moins qui suis, le sais,  
Sinon que vaux ! Moules et crabes,  
Lui, c'est un cuistre en trois syllabes,  
En trois syllabes c'est un... Sais.

XV

A MONSIEUR LE DOCTEUR GRANDM\*\*\*

INTERNE DES HÔPITAUX

Tu fus inhumain  
De sorte cruelle.  
Tu fus inhumain  
De façon mortelle.  
Tu fus inhumain  
Sans rien de romain.

Tu n'as d'un Romain...  
De la décadence,  
Tu n'as d'un Romain  
Que ta grosse panse.  
Tu n'as de Romain  
Que d'être inhumain.

Tu fus dur et sec  
Comme un coup de trique.  
Tu fus dur et sec



---

Comme une bourrique  
Qui ruerait avec  
Un rein dur et sec.

Le pauvre à ta voix  
Tremblait comme feuille,  
Le pauvre — à ta voix ! —  
Qu'épuise et qu'endeuille  
La faim, à la fois,  
La soif — et ces froids !

Et maudit sois-tu,  
Selon tes mérites !  
Donc maudit sois-tu,  
Vil bourreau dodu !  
Oui, maudit sois-tu  
Suivant ta vertu !

## XVI

### DÉTESTANT TOUT CE QUI SENT...

Si deux noms, par hasard, s'embrouillent sur ma lyre  
Ce ne sera jamais que Grivel et Grévil.

Détestant tout ce qui sent la littérature,  
Je chasse de ce livre uniquement privé  
Tout ce qui touche à l'horrible littérature.

Pourtant un mot, un simple mot, et puis c'est tout,  
Sur un faquin qui s'est permis des facéties  
A mon endroit. — Un simple mot et puis c'est tout.

J'étais à l'hôpital, lequel ? Vraiment, le sais-je,  
Etant si coutumier et du fait et du lieu !  
J'étais à l'hôpital. Dire lequel ? Qu'en sais-je ?

Or, pendant ce temps-là de miens cuisants ennuis,  
De douleurs non pareilles et quantes souffrances,  
Et pendant ce temps-là de miens cuisants ennuis,

---

De remèdes amers, d'opérations dures,  
D'odeurs mauvaises, de misères et de tout !  
O remèdes amers, opérations dures !

Ce monsieur crut plaisant de me couper en deux :  
Le poète, très chic, l'homme, une sale bête.  
Voyez-vous ce monsieur qui me coupait en deux ?

Rentre, imbécile, ton « estime », pour mes livres.  
Mais ton mépris pour moi m'indiffère, étant vil.  
Garde, imbécile, ton « estime » pour mes livres,

Dernier des reporters, et premier des Graivil.

## XVII

### LES MUSES ET LE POÈTE

*Mæcenæ, atavis edite regibus.*

*Q. H. F.*

#### LE POÈTE

Muses de Gaillard et Ritt,  
Chantons vite les mérites  
Des Mécènes de la Seine :

Disons vite que J. R\*\*\*  
N'est la moitié d'un escroc,  
Mais le comble de l'obscène.

Proclamez très haut qu'Albert  
S\*\*\*, que l'on révère,  
Emmi plus d'un tribunal.

Est le parangon bien net  
De l'Editeur déshonnête  
Et du puffisme infernal...

Ne laissez pas croire à quiconque  
Que Deschamps prénommé donc  
Léon comme Léon Bloy

Soit le Bienfaiteur qu'il pré-  
Tend être par mont et pré,  
En ville comme au « Village »,

Ni le Souscripteur sublime  
Qu'il se trompétait *olim*  
En faveur de pauvre moi.

Mais le temps est précieux.  
Laissons ces malgracieuses  
Figurines de notre âge.

*Paulo*, modernistes Muses,  
*Majora*, hein ? *canamus*.  
Si nous causions politique ?

LE CHOEUR DES ACTUELLES PIÉRIDES

— Oui, car c'était là le *hic*.

## XVIII

### A UN MAGISTRAT DE BOUE

SOUVENIR DE L'ANNÉE 1885

Fous le camp, quitte vite et plutôt que cela  
Nos honnêtes Ardennes  
Pour ton Auvergne honnête d'où déambula  
Ta flemme aux lentes veines.

Paresseux ! quitte ce Parquet pour en cirer  
De sorte littérale  
D'autres au pied de la lettre au lieu de t'ancrer,  
Cariatide sale,

Dans ce prétoire où tu réclames l'innocent  
Pour le bagne et la geôle,  
Où tu pérores avec ton affreux accent  
Pire encore que drôle,

Mauvais robin qui n'as, du moins on me l'a dit,  
Pour toi que ta fortune,

Qui sans elle n'eusses, triste gagne-petit,  
Gagné la moindre thune,

Tu m'as insulté, toi ! du haut de ton tréteau,  
Grossier, trivial, rustre !  
Tu m'as insulté, moi ! l'homme épris du seul beau,  
Moi, qu'on veut croire illustre.

Tu parles de mes mœurs, espèce de bavard,  
D'ailleurs sans éloquence,  
Mais l'injure quand d'un tel faquin elle part  
S'appelle... conséquence.

La conséquence est que, d'abord, tu n'es qu'un sot  
Qui pouvais vivre bête,  
Sans plus, — tandis que, grâce à ce honteux assaut  
Vers un pauvre poète,

Un poète naïf qui n'avait d'autre tort  
Que d'être ce poète,  
As mérité de lui, paresseux qui t'endors,  
Poncif, laid, dans ta *boète*,

(Comme tu prononces, double et triple auverpin)  
Que les siècles à suivre  
Compissent, et pis ! ton nom, Grivel (prends un bain)  
Grâce à ce petit livre.

## XIX

### AUTRE MAGISTRAT

Je veux, pour proclamer dignement ses louanges  
M'aider du sistre d'or ainsi que font les anges  
Célébrant le Seigneur,  
Et poète sans frein, plein d'un noble délire,  
Chanter, m'accompagnant aux cordes de la lyre,  
Une ode en son honneur.

Car il est grand, malgré son nom. Vastes contrastes :  
Grand, Petit. Et je veux choisir entre ses fastes  
Un haut fait de renom...  
C'était voilà longtemps, environ quatre lustres ;  
Deux voyageurs, alors ni l'un ni l'autre illustres,  
Riches, je crois que non,

S'arrêtèrent dans un buffet, dans une gare,  
Et ma foi, las et souls de toute la bagarre  
D'un train à bon marché,



Burent sans trop compter, marcs, rhums, bitters, absinthes  
Et dame ! leur langage en paroles peu saintes  
S'était, las ! épanché,

Quand des gendarmes, représentant la morale,  
Empoignèrent les imprudents, et, sépulcrale  
Leur voix hurla : « Allaiz ! »  
Ils allèrent jusqu'au superbe hôtel de ville  
De la ville (beffroi superbe et de quel style !)  
Qui servait de palais.

Il siégeait dans un cabinet d'acajou sombre  
Au milieu de cartons et de dossiers sans nombre.  
Le spectacle imposant !  
En favoris de coupe un peu Louis-Philippe —  
Et faux toupet avec, magistrale, une lippe  
Idoine au cas présent.

« Vos noms, professions, et cætera. » Les autres  
De répondre conformément, en bons apôtres  
D'ailleurs sûrs de leur fait.  
L'interrogat fini : « Bien, dit-Il, qu'on reparte  
Pour Paris. » Alors, sans par trop perdre la carte  
Et pendant qu'Il se tait :

L'un : « Mais qu'avons-nous fait pour qu'ainsi l'on nous traite  
En vagabonds ? » Lui, « Silence ! Quelle défaite !  
Or, vous avez émis

Des choses qu'on ne peut avoir dans notre ville  
Presque sacrée à force d'être si tranquille.

Puis, vous ÊTES MAL MIS ! »

## XX

### COMPLIMENT A UN AUTRE MAGISTRAT EN ARRAS

Ceci vaut le classique hexamètre. Ecoutez  
Religieusement, car ce sont vérités,  
Ma parole sacrée, ou le diable m'emporte !

Il s'agissait de mettre un couvent à la porte  
En vertu de décrets signés Jules Grévy.  
Et ce fut un scandale énorme tôt suivi  
D'un bien plus grand encor quand, pour le mémorable  
Assaut, la garnison pourtant considérable —  
Génie et train et ligne — encor se renforçait,  
Dans l'importante ville forte que l'on sait,  
De police rurale et de gendarmerie,  
— Plus, *ultima ratio*, de l'artillerie.

Mais reprenons.

Aux fins de sommer « l'ennemi »  
Composé de quatre vieillards, d'une demi-

Douzaine d'ordinands et du portier, l'usage  
Veut que cela soit fait — l'usage est-il très sage ? —  
En pareil cas, par le Procureur du ressort.  
Or, dans l'espèce, le Procureur fit le mort.  
On cherche, on fouille, l'on trifouille, l'on déterre.  
Pas plus de Procureur que sur la main. Mystère !  
Mystère ? Non ! assure-t-on dans les salons ;  
Non ! clame-t-on dans les cafés.

— « Eh mais, allons !

Le Petit la connaît, le Petit n'est pas bête. »

Cependant la Loi triomphait. Dieu ! quelle fête  
Pour la démocratie et pour la liberté  
Solidaires dans l'indivisibilité !  
On enfonça la porte à coups de hache et d'autres  
Engins d'effraction, sous l'œil en patenôtres  
D'un monsieur laid titré commissaire central,  
Ceint d'un large torchon tricolore ventral,  
Comme eût dit René Ghil pour terminer une écharpe,  
Et les soldats honteux de cet exploit d'escarpe,  
L'arme au pied, attendaient le signal de tirer,  
De charger, de pointer, mais on put espérer  
Bientôt qu'on n'aurait point besoin de ces extrêmes  
Expédients, car bientôt s'en sortirent, blêmes,  
Mais fermes, leurs paquets à la main, les vaincus  
Avec, au col, la main chacun de deux Argus.  
(Lisez : « policiers », mais les besoins de la rime !)

Or, pendant que l'on punissait ainsi le crime  
D'être chez soi priant, aumônieux et doux,  
Monsieur le Procureur, aux champs, soignait la toux  
Qui l'avait justement pris la veille des choses :  
Des oncles, bons chrétiens, s'étaient montrés moroses  
Devant le « devoir » incombant à leur neveu  
Qui, Cid nouveau, luttant entre le monde et Dieu,  
Entre la révocation et l'héritage,  
Prit ce biais d'être malade.

Après l'orage

Il revint dans sa bonne ville, très guéri  
Et très bientôt, grâce à du zèle dru, nourri,  
— Tel le feu d'une armée au cœur d'une bataille —  
Se vit promu, malgré les rires, — faut qu'on raille !  
— Président, s'il vous plaît, du Tribunal civil  
De la ville, et taxé par les uns d'être vil,  
Par les autres d'être un malin... C'est bien la vie !

Magistrature que l'Europe nous envie !

14 novembre 1891.

## XXI

### SONNET POUR LARMOYER

Juge de paix mieux qu'insolent  
Et magistralement injuste,  
Qui vas massif, ventre ballant,  
Jambes cagneuses — et ce buste.

Je veux dire ton maltalent,  
Ta manière rustique et fruste  
D'être pédant... et somnolent !  
Et sot, que de façon robuste !

Je n'ai pas oublié, non, non !  
(Ce compliment de sorte neuve  
Que je te rime en est la preuve)

Je n'ai pas oublié ton nom,  
Tes rengaines ni ta bedaine,  
Ni ta dégainé — ni ma haine !

## XXII

### A CAIN M...

« Je ne parlerai plus à Verlaine que  
pour les derniers sacrements. »  
(C. M.)

Ce nouveau père de l'Eglise  
(Sous bénéfice d'inventaire)  
M'engueule et m'enjoint de me taire,  
Car mon œuvre le scandalise,

Montrant ma plaie en même temps  
Qu'un peu de ma faible santé,  
Vu que l'homme est double et doté  
D'une âme — et de sens ægrotants.

Il me maudit de belle sorte  
Et pour flétrir d'un blâme insigne  
Mes livres et leur plan indigne,  
Non, il n'y va pas de main morte.

« *Medice, cura te ipsum,*  
Donne-moi l'exemple, ami cher,  
Répondrait, sans trop rien d'amer,  
Ma jugeotte au farouche Dom.

« La charité te le commande  
Non moins d'ailleurs que la logique.  
Prêche d'exemple, homme emphatique.  
Dont le pathos en l'air se bande.

« Cesse de boire trop, de trop  
Aimer la femme et d'être au fond  
Le pire des cuistres qui font  
Traiter tel chrétien de salop. »

Broussais, septembre 1893.



## XXIII

### ANECDOTE

Le poète, mourant de faim  
Suivant l'immuable légende,  
S'en alla frapper à la fin  
Chez un éditeur de sa bande

— Sa bande, car ce sont bandits  
Que tels éditeurs et poètes —  
A l'effet d'un maravédis  
Ou deux, pour rompre ses diètes.

L'éditeur qui venait de ne  
Vendre... qu'une édition toute,  
Bref, répondit : « Mon vieux, vous me  
Volez comme sur la grand'route. »

Le poète, toujours serein,  
Et toujours serin, lui réplique :  
Des voleurs comme moi, je crains  
Qu'il n'en soit pas assez pour le bien de la République.

25 février 1895.

## XXIV

### HOU! HOU!

Swells de Brussels et gratin de la Campine,  
Malins de Malines, élégants de Gand,  
A Linos, Orpheus et leur race divine  
Jetez le caleçon, relevez leur gant.

Belges que vous êtes,  
Chantez, mes amours !  
De vos grands poètes  
L'on rira toujours.

Mais las ! j'oublie, et vous êtes pittoresque  
En même temps qu'esthétique et musical.  
Pour la couleur aucun ne vous vaut que presque  
Et votre Rubens marche mal votre égal.

Belges que vous êtes,  
Peignez, mes amours !  
De vos grands poètes  
L'on rira toujours.

L'esprit vous étouffe et les bords de la Senne  
N'ont que ceux de la Sprée en ça pour rivaux  
Et, de par Léopold, KÖNING DER BELGEN,  
Vos mots vont bien au niveau de vos travaux.

Belges que vous êtes,  
Causez, mes amours !  
De vos grands poètes  
L'on rira toujours.

Enfin c'est vrai que vous sonnez la diane  
Et nous allez « annexer » ainsi que dû.  
Heureusement, comme l'on dit, que la douane  
Est là pour une fois, bons messieurs, sais-tu ?

Belges que vous êtes,  
Venez, mes amours !  
De vos grands poètes  
L'on rira toujours.

## XXV

### UN ÉDITEUR

Quelqu'un a-t-il connu Monsieur S\*\*\*,  
    Quelqu'un ici ?  
C'est un gros laid d'assez fadasse mine  
    Et bête aussi...

Sa spécialité, c'est le scandale,  
    Pour de l'argent.  
C'est le pamphlet, chose en général sale.  
    (Suis-je indulgent !

J'aurais dû mettre et signer : odieuse,  
    Digne du pal  
Ou du moins d'une mort plus rigoureuse,  
    C'est tout le mal

Que je souhaite à cette gent impie.)

Quant à Monsieur

S\*\*\*, ce serait faire œuvre pie

Et trop d'honneur

A ce brigand de la littérature

Qui vendrait Dieu

Trente deniers, ou mieux, pour telle orduro

De son milieu,

De le passer au feu comme un Juif pire

Que ceux qu'il a

Vitupérés (ou du moins laissé dire

Ces choses-là).

Je n'aime pas énormément la race

De feu Judas...

Pourtant elle vaut encor mieux que la crasse

De tout ce tas !

## XXVI

### BALLADE EN FAVEUR

DE

LÉON VANIER ET C<sup>ie</sup>

Ce que j'aime, Dieu seul le sait  
Autant que le diable l'ignore...  
J'aime d'abord ce qui me fait  
Plaisir, — puis ce qui presque encore  
(Telles, pilules que l'on dore)  
Me fait mal, peine, doute ou peur.  
Mais, mes amis, ce que j'adore  
Surtout, ce sont mes éditeurs.

J'aime la femme, — un fait, ce l'est  
Indubitable, — comm' j'abhorre  
(Avec apocope) le laid !  
J'aime l'absinthe bicolore :

Verte et blanche, autant que j'honore  
De loin l'eau pure et ses horreurs.  
Mais ce qui vaut un : « Ah ! » sonore  
Surtout, ce sont mes éditeurs.

Ils sont charmants, doux comme lait,  
Luisants comme louis qui s'dore  
(Avec apocope) et qui plaît  
A tout le monde. Un los s'essore,  
Et l'envieux — que l'envi' fore  
(Avec apocop') ses fureurs ! —  
(Avec *idem*) crèv' comm' pécore ;  
Mais, au fond, viv'nt mes éditeurs !

## ENVOI

Du Kohinnor et de Lahore  
Princes trop grands, mais peu donneurs  
C'est vers vous que je m'édulcore,  
Mes chers, mes tendres éditeurs.



## XXVII

### BUSTE POUR MAIRIES

Marianne est très vieille et court sur ses cent ans  
Et comme dans sa fleur ce fut une gaillarde,  
Buvant, aimant, moulue aux nuits de corps de garde,  
La voici radoteuse, au poil rare, et sans dents.

La bonne fille, après ce siècle d'accidents  
A déchu dans l'horreur d'une immonde vieille  
Qui veut qu'on la reluque et non qu'on la regarde,  
Lasse, hélas ! d'hommes, mais prête comme au bon temps.

Juvénal y perdrait son latin, Saint-Lazare  
Son appareil sans pair et son personnel rare,  
A guérir l'hystérique égorgeuse des Rois.

Elle a tout, rogne, teigne... et le reste, et la gale !  
Qu'on la pendre pour voir un peu dinguer en croix  
Sa vie horizontale et sa mort verticale !

## XXVIII

### STATUE POUR TOMBEAU

La Gueule parle : « L'or, et puis encore l'or,  
Toujours l'or, et la viande, et les vins, et la viande,  
Et l'or pour les vins fins et la viande, on demande  
Un trou sans fond pour l'or toujours et l'or encor ! »

La panse dit : « A moi la chute du trésor !  
La viande, et les vins fins, et l'or, toute provende,  
A moi ! Dégringolez dans l'outre toute grande  
Ouvrte du seigneur Nabuchodonosor ! »

L'œil est de pur cristal dans les suifs de la face :  
Il brille, net et franc, près du vrai, rouge et faux,  
Seule perfection parmi tous les défauts.

L'Ame attend vainement un remords efficace,  
Et dans l'impénitence agonise de faim  
Et de soif, et sanglote en pensant à LA FIN.

## XXIX

### THOMAS DIAFOIRUS

C'est le seul Paul parmi tant de Jules, d'Albert,  
De Léon (ces païens ont des noms de baptême)  
Et c'est le seul « *savant* » de tous ces forts-en-thème,  
Sur ce banc d'avocats chimiste frais-ouvert.

Cuistre autrement. Et plus hideux. Encore vert,  
Il vit d'obscénités qu'il arrange en système ;  
Spécial, il encourt un distinct anathème  
Et son nom, pour sa honte éternelle, est Paul Bert.

C'est le persécuteur tortueux et cynique.  
Sa part prise au présent gâchis y communique  
Un goût de poison lent et des airs d'échafauds.

« *Sat prata biberunt.* » Sonnet, rends à ses bêtes  
L'équarrisseur en *us* promis aux temps nouveaux,  
Tueur de chiens, qui va passer coupeur de têtes.

### XXX

#### NÉBULEUSES

Papa Grévy, l'affreux Ferry persécuteur,  
Constans proverbial et Cazot légendaire  
Même dans ce milieu de conte de Voltaire  
Pour la sottise crasse et la plate laideur ;

Ces Chambres, bosse double au dos d'un dromadaire  
Idoines au régime, ineptie, impudeur ;  
Ces maires, ces préfets, leur argot, leur odeur,  
Et Farre, à lui seul tout l'opprobre militaire ;

Et la file des purs, des barbes, des aïeux,  
Juillet, Février, Juin, et « ceux » du Deux-Décembre,  
Bonnes jambes, jamais lasses dans l'antichambre ;

Et les jeunes encor plus bêtes que les vieux,  
Communards sans Hébert, Girondins sans Charlotte,  
— Le tout, un vol de sous dans un bruit de parlotte !

## XXXI

### ÉCRIT PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

(Décembre 1870.)

Loyal poignet d'acier, bon vieux héros choisi  
De par le bon vieux Dieu barbu des vieilles Bibles  
Pour être le plus pur entre les plus terribles,  
Goetz de Berlichingen, que dis-tu de ceux-ci ?

Dorothée, Otilie ? ô vous, vierges, quasi  
Des anges, qui, parmi vos rêves si paisibles,  
Tout au plus évoquiez des amis « impossibles »  
A force de vertus, qu'en dites-vous aussi ?

Et vous, les jeunes gens, fières Maisons-moussues,  
Contempteurs des docteurs et des choses reçues,  
Terreur des Philistins abjects, splendides fous ;

Sur Paris, — sur Paris ! ce ne sont pas des mythes, —  
L'Allemagne, il paraît, lance, qu'en dites-vous ?  
Tranquillement des culs horribles de marmites.

## XXXII

### OPPORTUNISTES

(1874)

« Assez des Gambettards ! Otez-moi cet objet,  
Dit le père Duchêne, un jour qu'il enrageait.  
Tout plutôt qu'eux ! Ce sont les bougres de naissance.  
Bourgeois vessards ! Ça dut tenir des lieux d'aisance  
Dans ces mondes antérieurs dont je me fous !  
Jean foutres, qui, tandis qu'on La confessait sous  
Les balles, cherchaient des alibis dans la foire !  
Ah ! tous : Badingue Quatre, Orléans et sa poire  
(Pour la soif), la béquille à Chambord, Attila !  
Mais, mais, mais ! pas de ces Là-Réveillères-là. »

### XXXIII

#### UN PEU DE POLITIQUE

Tribune des Cinq-Cents, attributs indécents,  
Tremplin mesquin pour tous plongeons dans les non-sens,  
Dans ces mensonges, dans telles logomachies,  
Et, chose pire, dans les pires des orgies  
De gaspillages d'honneur civique et d'argent !  
Tribune où Bonaparte, en homme intelligent  
Vraiment, ne monta qu'un instant pour donner l'ordre  
De la jeter bas, dût mons Arena le mordre  
D'un poignard de théâtre et d'un « Tyran ! » appris ;  
Tribune remplacés au delà de son prix,  
Bien au delà de son prix, ce leurre, par celle  
Des rois revenus, qu'on peut nommer la Pucelle  
Du parlementarisme honnête, celui-là,  
(Non celui-ci !) et puis, comme tout s'écroula  
De fier encor dans ce pays qu'un chacun pipe,  
Tribune encore de l'affreux Louis-Philippe,

Et de Prud'homme et de Robert Macaire et de  
Tous les pieds plats et d'aussi tous les cœurs bas que  
La honte attire et que l'opprobre rassasie !

Quarante-Huit te mit au rancart, trop moisie  
Que t'étais pour ses paradoxes innocents,  
Tribune des Cinq-Cents, attributs indécents,  
Et l'empire second pour malpropre te tint...  
Mais vint le Prussien...

Ton prestige est reteint,  
Ton bas relief, d'ailleurs sans talent d'autre guise  
Que d'étaler des seins qui ne sont plus de mise  
Et qu'un artiste un peu noble « ne saurait voir »  
Sans un chagrin profond et sans un ennui noir,  
Ton bas-relief, à neuf gratté, t'encor décore,  
Tremplin mesquin pour tout plongeur dans tout non-sens,  
Symbole de ceux-ci, jacobins indécents.



## XXXIV

### UN PEU DE BATIMENT

Dans ce Paris si laid moderne, il est encore,  
Ou plutôt il était, car tout se déshonore,  
Il était quelques coins, pittoresques ? ô non !  
Mais drôles d'horreur fade et de terreur sans nom  
Aucun. Je veux parler de feu les terrains vagues,  
Saint-Ouen, Montrouge, d'autres peut-être où les vagues  
De foule bête n'avaient osé déferler.  
Eugène Suë *And C°* surent en bien parler,  
Henri Monnier aussi, mais de façon badine,  
Lui... Mais quoi ? nous voyons, de nos jours que lutine  
La fièvre de bâtir pour voler en surplus,  
Là s'élever, en plâtre, à sept étages, plus  
Peut-être des maisons de rapport, parodie  
De celles du Paris intérieur, aussi  
Laid et d'un aspect vil aussi réussi.

Ça fleure le malsain, ça prédit la misère :  
Termes dus, fièvre typhoïde, ça vous serre  
Le cœur d'une pitié qui serait du mépris...

Cependant, dès que c'est dressé, les maçons pris  
De vin chantent *la Marseillaise*, air neuf encore,

Et plantent là-dessus le drapeau tricolore.

XXXV

*PUERO DEBETUR REVERENTIA*

« Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux ! »

ÉMILE DESCHAMPS.

Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux  
Et fuiraient au galop le Pédant et l'École,  
Infâmes pour lesquels cette gueuse raccole,  
En ce pays conquis, tous les petits cerveaux.

La Truande ! qui veut pour ses sales travaux,  
Blasphème, puis péché, séduire, comme on vole,  
L'enfant, le mien, le vôtre, ô la sinistre folle !  
L'enfant, tout votre orgueil et tout ce que je vaux !

Et si j'avais cent fils, ils auraient cent chevaux  
Pour vite désertir le Sergent et l'Armée  
Que ces brigands nous ont créée, et ces drapeaux,

Les faquins ! qui mettraient la France, notre aimée,  
Aux mains du plus offrant, après en avoir fait  
La chose impure, faible et sale que l'on sait.

## XXXVI

### SOUVENIRS DE PRISON

(Mars 1874.)

Depuis un an et plus je n'ai pas vu la queue  
D'un journal. Est-ce assez *Bibliothèque bleue* ?  
Parfois je me dis à part moi : « L'eusses-tu cru ?... »  
Eh bien, l'on n'en meurt pas. D'abord c'est un peu cru,  
Un peu bien blanc, et l'œil habitueux s'en fâche.  
Mais l'esprit ! comme il rit et triomphe, le lâche !  
Et puis, c'est, un plaisir patriotique et sain  
De ne plus rien savoir de ce siècle assassin  
Et de ne suivre plus dans sa dernière transe  
Cette agonie épouvantable de la France,

## XXXVII

### SOUVENIRS DE PRISON

(1874)

Les passages Choiseul aux odeurs de jadis  
Où sont-ils ? En hiver de ce Soixante-Dix  
On s'amusait. J'étais républicain, Leconte  
De Lisle aussi, ce cher Lemerre étant archonte  
De droit, et l'on faisait chacun son acte en vers.  
Jours enfuis ! Quels Autans soufflèrent à travers  
La montagne ! Le Maître est décoré comme une  
Châsse, et n'a pas encor digéré la Commune.  
Tous sont toqués, et moi qui chantais aux temps chauds,  
Je danse sur la paille humide des cachots.

## XXXVIII

### ACTUALITÉ

Je trouverais très ridicules  
Au lieu d'affreux que je le fais  
Cette cause et tous ses effets  
Qui démonteraient cent Hercules,

S'il n'était encor la Patrie,  
— Non ce « pays » qu'il faut haïr,  
Ni son bon « droit » qu'il faut trahir —  
Mais cette aveuglement chérie

Patrie à qui tous sacrifices  
Extravagants, exorbitants,  
Sacrés, saints, sont dûs en tous temps.  
En tous lieux, malgré tant de vices !

Et j'implore, en ma joie amère  
De voir s'abîmer ce pays  
Dans ces opprobres inouïs,  
La France, l'éternelle mère !



## XXXIX

### A PROPOS D'UN PROCÈS INTENTÉ

A UN

### ARCHEVÊQUE FRANÇAIS

Je n'aime pas énormément  
Le Clergé que le Concordat  
Nous procure présentement,  
Et je voudrais qu'on émondât

Quelque peu, quand même un Soldat  
S'en mêlerait, brusque et charmant  
Au fond, remplissant ce mandat :  
Tout pour le bien, — et persistât,

Qu'on émondât quelque peu, dis-je,  
— Par quel détour ou quel prodige  
Je n'en sais rien, mais je m'entête —

L'Église française — et les autres,  
Mais, aussi, que tels bons apôtres,  
Bonne R F, fussent de la fête.

## XL

### POUR DÉNONCER LA « TRIPLICE » AU LIEU DU CONCORDAT

L'Italie ? Elle est dans le train  
Extraordinaire qui s'emporte  
Même au delà des flots du Rhin,  
Même en deçà de notre Porte !

L'Autriche, elle est bien bonne là,  
Non sans son « laurier sur son shak-  
O ! La Prusse qu'on consola<sup>1</sup>  
Par telles cessions dont chaque

Est si terrible qu'il ne faut  
Aucunement espérer trêve  
Ni paix sans reprendre, de haut !  
Strasbourg et Metz, hélas ! et Trêve!...

. . . . .

• D'Iéna et cætera.

Et quant à ce... gouvernement  
Qui prétend garder l'équilibre  
En l'occurrence, ou bien il ment  
Ou bien la France n'est pas libre !

XLI

ODE A GUILLAUME II

Guillaume Deux, empereur d'Allemagne  
Comme César,  
Dans ce « *Gastibelza* » dont la montagne  
A fait un « Sar »,

Guillaume Deux, l'homme à l'oreille mâle,  
Au bras long mal,  
Et qui parfois, — faveur impériale !  
Agis pas mal,

Napoléon éventif, mais honnête  
Mecklembourgeois,  
Je t'aime quand même, et même c'est bête,  
Mais pas bourgeois !



## XLII

### RASTAS

« *S'ennu Ver* » pris pour s'ennuyer, dans ce vers de V. H. (*Chansons des Rues et des Bois*), par M. Jean Moréas, à cause de son romanisme, lors latent.

S'adresser, pour plus mûrs renseignements, à M. Raymond de la Tailhède.

Garibaldi m'ennuie  
Comme la pluie.  
Mais Machin ! m'ennu Va,  
— Tel Moréa.

Guillaume Deux m'assomme,  
Tels deux Guillaume,  
A force d'être chic  
Comme mastic.

Il a trop d'uniformes !...  
Eux, les Romans  
Ils mettent trop de formes  
Et de romans

A devenir plus bêtes  
Même qu'leur pied  
Et beaucoup moins honnêtes  
Que mêm' trop sied,

Littérrair'ment, veux dire...  
— Ou autrement  
S'il leur plaît, — car le pire  
P'tit garnement

De leur Bande ou Z'École <sup>1</sup>  
M'empêcherait  
De tendre une bricole  
Dans leur forêt :

Pourquoi, d'ailleurs ? pour r'prendre  
Avec le doigt  
Quéqu'chôs', dans leur provendre, <sup>1</sup>  
Que l'on me doit ?

Et je reste le Maître..  
Or, de moi-mêm',  
Et s'il faut me l'permettre,  
Je leur dis : « M. »

<sup>1</sup> Sous le Directoire on zézaya ; aux champs, on ajoute souvent des consonnes : Exemple : *provendre*, *répandre*, etc., sans se douter de la « Romanitas ».



## XLIII

### CONTRE LES PARISIENNES

Il faut enfin parler de la Parisienne  
Mieux que banalement  
Et lui dire sans fiel que dans la chose sienne  
Tout n'est pas qu'agrément.

Elle-même se dit point belle, mais jolie,  
Et par ce « jolie » elle entend  
Quelque chose de laid platement que pallie  
Un port de tête exorbitant

Et qu'émaillent des mots ressassés qu'elle vole  
Aux journaux finis d'achever,  
Avec, en sus, un tortillement trop frivole  
Des hanches pour faire... rêver.

La chlorose est son lot et ses cuisantes suites  
Et la tuberculose aussi,  
Aussi la fausse couche et ses péritonites,  
Aussi tous maux dans ces tons-ci...

Elle qui se prétend reine de l'élégance,  
C'est d'Angleterre, deux ou trois  
Ans après, qu'elle tire — et vêt d'extravagance  
Les modes, son goût et son choix.

Mais assez. Résumer sera faire œuvre pie.  
Total : C'est fade et polisson  
Et c'est bavard et c'est voleur comme une pie  
Et c'est putain comme chausson.

## XLIV

### SUR LA MANIE QU'ONT LES FEMMES ACTUELLES DE RELEVER LEURS ROBES

« Quand tu vas, balayant l'air de ta jupe large, »  
Baudelaire disait  
Dans des comparaisons superbes en surcharge  
Ainsi qu'il en faisait...

On peut dire aujourd'hui ce que disait le Père,  
Tout à fait à rebours,  
Car les femmes ont adopté quelle manière,  
Dieux ! d'orner leurs entours,

Les entours de leur corps infernal et céleste  
— J'entends leur vêtement —  
D'une main à baiser, oui ! mais de quel sot geste  
De vain retroussement !

Car l'ampleur de la robe et son envol et tout le  
Reste, grâces au vent,  
Font penser l'homme, non intime, mais en foule  
A ce qu'il a devant...

Tandis que cette sorte absolument hideuse  
De montrer des mollets  
Insuffisants parfois serait la source affreuse  
De bien des vœux laids !

Vous accentuez trop, Mesdames, vos « tournures »,  
Et j'en reste effrayé,  
Car elles sont, hélas ! d'amples caricatures  
De ce dont on s'assie...

Ou plutôt continuez, mais plus d'un infâme  
Retroussement moqueur :  
Retroussiez, retroussiez, retroussiez jusqu'à l'âme,  
Retroussiez jusqu'au cœur.

XLV

PETTY LARCENIES

Canaille subalterne,  
Sergots, cochers, logeurs,  
Plate race à l'œil terne,  
Chiens couchants et mauvais coucheurs,

Je vous aime et j'estime  
Votre petit trafic,  
Qui, n'osant pas le crime,  
Ment et vole, depuis le flic

Jusqu'au collignon rouge  
De veste et de gilet,  
Jusqu'au teneur de bouge  
Et de sommeil qu'un rien troublait.

T'en souvient-il, Moi-même,  
De tous leurs humbles trucs,  
Quand la richesse extrême  
N'avait pas pompé tous tes suc !...

Le flic aimait la pièce,  
Aussi le collignon.  
L'hostelier, gente espèce,  
A son tour ne disait pas non...

Puis, pour être à la coule  
De ce siècle crevant,  
Chacun de cette soule  
Donnait gentiment de l'avant.

Et, les yeux en extase  
Vers la Haute, ces bons  
Garçons — le fond du vase —  
A leur tour devenaient fripons,

Et de fripons fripouilles,  
Si que, selon les gens,  
« C'est la fin des grenouilles.... »  
Grands dieux, soyez-nous indulgents !

## XLVI

### COGNES ET FLICS

Autrefois j'aimais les gendarmes.  
Drôle de goût, me direz-vous...  
Enfin je leur trouvais des charmes,  
Non certes au-dessus de tout,

Mais je les gobais tout de même,  
Comme on prise de bons enfants.  
Elite de l'armée et crème  
Et fleur, ils m'étaient triomphants !

Leurs baudriers et leurs bicornes,  
Si bien célébrés par Nadaud,  
D'une sécurité sans bornes  
Flattaient mon âme de badaud.

Puis, ils lampent le petit verre  
Avant comme après le repas  
D'un geste plus ou moins sévère  
Et je ne le détestais pas.

Je trinquais avec des brigades,  
Et nous buvions à nos amours.  
Comme il sied avec des troubades,  
C'était moi qui payais toujours...

Depuis je constate avec peine  
Qu'ils sont des rosses vous dressant  
Procès-verbal à perdre haleine,  
Quand ils jugent le cas pressant.

La douille manque à la caserne.  
Or, voici, grâce à tels délits  
Qu'ils fabriquent d'un style terne,  
Les budgets qu'il faut, rétablis.

A moi, les chouias, les macaches '  
Désormais je me voue au chant  
National de « Mort aux vaches ! »  
Fussé-je pris pour un méchant...

Comme aussi les sergents de ville :  
J'avais une estime pour eux !



Protecteurs de la paix civile,  
De l'ordre gardiens valeureux,

Rempart du Bien, terreur du Crime  
Ils me semblaient, naïveté !  
Une apparition sublime  
D'anges veillant sur la cité...

Hélas ! c'est encor : « Mort aux vaches ! »  
Qu'il faut crier quand on les voit.  
Massacreurs féroces et lâches,  
Mouchards, non point maquereaux, soit,

Mais tout comme, ivrognes qu'indure  
Plus d'un rogomme monstrueux...  
Et le héros se dénature  
En un drôle imperpétueux.

XLVII

DÉCEPTION

« Satan de sort, Diable d'argent! »

Parut le Diable

Qui me dit : « L'homme intelligent

Et raisonnable

Que te voici, que me veux-tu ?

Car tu m'invoques

Et je crois, l'homme tout vertu,

Que tu m'évoques.

Or je me mets, suis-je gentil?

A ton service.

Dis ton vœu naïf ou subtil :

Bêtise ou vice?

Que dois-je pour faire plaisir  
A ta sagesse ?  
L'impuissance ou bien le désir  
Croissant sans cesse ?

L'indifférence ou bien l'abus ?  
Parle, que puis-je ? »  
Je répondis : « Tous vins sont bus,  
Plus de prestige,

La femme trompe et l'homme aussi,  
Je suis malade,  
JE VEUX MOURIR. » Le Diable : « Si  
C'est là l'aubade

Que tu m'offres, je rentre. En Bas.  
Tuer m'offusque.  
Bon pour ton Dieu. Je ne suis pas  
A ce point brusque. »

Diable d'argent et pas la mort !  
Partit le Diable,  
Me laissant en proie à ce sort  
Irrémédiable.

## XLVIII

### GRIEFS

On me dit vieux, qui ça ? Les jeunes d'aujourd'hui !  
Homère est vieux aussi, je réclame de lui  
Non dans des termes équivoques ni baroques,  
Mon esprit qui n'a pas besoin de leurs breloques  
Pour tinter et briller au vrai soleil d'été.  
Cinquante ans, non sonnés, n'ont pas trop hébété,  
Que je sache, l'esprit dont Dieu fit mon partage.

On me dit vieux, qui ça ? Les amants de cet âge-  
Ci, mannequins transis, de Gomorrhe venus.  
Or, je suis tout plein vert, j'en atteste Vénus  
Et les dames. On me dit vieux, qui ça ? Ce maître  
Es-Anarchie (un mot suranné), petit traître  
A la patrie en deuil, au pauvre qu'il voudrait  
Faire méchant au lieu des soins qu'il lui faudrait,  
Conseils doux, Dieu montré, pain, vin, la main tendue  
Et la bonne mort patiemment attendue

Comme la délivrance en une vie enfin  
Heureuse !

On me dit vieux, qui ça ? Cet aîgresfin  
Imberbe, mais pêcheur émérite en eau trouble,  
Cui me plaint de mon indigence triple et double,  
Unique ! sans songer un instant, le pauvre,  
Que je suis riche, étant honnête. Apre secret,  
Recette pas drôle, être riche puisque honnête !  
On me dit vieux encore. Encore qui de bête ?  
Ah oui, parfois moi-même, alors surtout que j'ai  
Mal agi, mal parlé, garrulé comme un geai,  
Trottiné, comme un âne à travers telle et telle  
Préoccupation, sordeur ou bagatelle.  
Mais j'ai tôt reverdi d'entre ces détritüs  
Et je me bande en presque enfantines vertus  
En efforts bien adolescents, en très viriles  
Actions contre mes propres propos futiles ?

Je demande pardon pour leur peu haute voix  
Et le ton vif, -- mais on n'est jeune qu'une fois.

## XLIX

### ON DIT QUE JE SUIS UN GAGA

On dit que je suis un gaga.  
C'est Moréas qui m'envoie ça.

Doncques suis un gaga « n'hélas ! »  
C'est ce que m'envoie Moréas.

Moi qui suis un charmant garçon,  
J'dis à personn' qu'il est quel...

Et si j'avais l'verbe superbe  
(Et l'assonnanc' !) je dirais...

## L

A RAOUL PONCHON

(CONSEILS DANS SA MANIÈRE)

Ponchon, vous n'êtes pas raisonnable non plus,

Écoutez ma semonce :

Eh quoi ! vous vous rangez dans les gens dissolus

Dont rougirait Alphonse,

Qui font la honte, ayant de l'esprit à gogo,

De toute notre époque.

Notre époque n'est plus celle du Père Hugo,

— Encore un bon loufoque !

Ni même celle de Voltaire (Arouet), ni

Celle du grand Monarque.

Et vous voici parmi le nombre indéfini  
Des criminels de marque.

Quinze jours de prison pour outrages à la  
Sainte Magistrature...  
Mais je me trompe... à la morale, et me voilà  
Tout prêt à la rature.

Car je ne suis pas, moi, comme vous, bon Raoul,  
De l'opposante race,  
Et que me fait d'ailleurs que tel juge maboul  
Soit un doux pédérasse.

Tous les chasseurs à pied, tous les garçons baigneurs,  
Tous les télégraphistes  
Peuvent bien défiler devant ses yeux sans mœurs  
Et l'avoir sur leurs listes,

Je m'en fous, et je suis un trop bon citoyen  
Pour crier comme on beugle...  
Règle : voir si l'on veut, si l'on peut, c'est très bien,  
Mais être d'un aveugle !!

Et libre à tout un tribunal, s'il décida,  
Pour que rien ne se perde,  
En place de biftecks, au lieu de tel rata,  
De manger de la m\*\*\*.



---

Qu'il mange de la m\*\*\* ou non, dites un peu  
Si cela vous regarde !  
Allons, faites vos quinze jours, et nom de Dieu !  
Dieu vous ait en sa garde.

16 novembre 1891.

## LI

### A MARCEL SCHWOB

Schwob, « la Terreur future », elle existe, très cher,  
Plus que dans votre livre excessive et superbe,  
Tuant l'humanité comme on fauche de l'herbe,  
Par la misère et par la flamme et par le fer :

Guerre, machinerie, exploitation du  
Pauvre haineux par le riche âpre, assauts d'astuces,  
Anarchistes français et nihilistes russes,  
Rendu pour un prêté, prêté pour un rendu,

La science pouvant à peine se suffire  
Pour la destruction nécessaire, on dirait,  
Et jusqu'à l'Alchimie exhumant son secret,

Ah oui, notre Terreur future elle est plus pire  
Que la vôtre stoppant du moins devant l'Enfant.  
Mais ceux-ci ! Voyez donc s'ils y vont de l'avant !

## LII

### A ERNEST DELAHAYE

Ernest, en un sonnet dont vous avez mémoire,  
Je glorifiais Dieu jadis de nous avoir  
Tout fait voir rose dans ce monde où tout est noir  
Et créés gais tous deux pour sa plus grande gloire.

Or, aujourd'hui, quand l'heur de rire raréfie  
Ses chances et qu'un gris ennui s'en est suivi,  
Voici, délicieusement inassouvi,  
Un combat s'engager dont ma rate est ravie,

Un combat de géants du Grotesque déjà  
Proverbiaux parmi les meilleurs de nos pitres,  
Et le bon sang dans mes veines coule par litres,

(Dans les tiennes aussi, gageons ! se dégorgea) :  
Moréas contre Ghil, le Turc et la Belgique,  
Pense ! Et quel beau cas batracomyomachique !

### LIII

#### A FÉLICIEN CHAMPSAUR

Champsaur, n'êtes-vous pas, dites, de mon avis,  
Et ne trouvez-vous pas ce monde bien immonde ?  
Je crois qu'oui, n'en voulant pour preuve sans seconde  
Que le poivre et le sel où vous tenez confits,

Pour nos esprits charmés à qui c'est tous profits,  
Vos vers d'âpre ironie et l'amère faconde  
De cette prose où sous l'allure franche et ronde  
Si souvent un sarcasme exquis nous a ravis.

Et vous avez raison, poète que vous êtes !  
Marinons nos chagrins et saurons nos dégoûts  
Et servons-les bien froids ; c'est rendre coup pour coups

A l'étrange société qui de nos têtes  
Voulut faire son jeu de massacre et son but...  
— Petit bonhomme vit encore et lui dit : Zut !

A CATULLE MENDÈS

(*Banquet du 16 janvier 1895.*)

Vous avez magnifiquement vengé la Muse  
D'un blasphème trop bête en son impiété :  
« Baudelaire, grand cœur douloureux », *a dicté*  
Votre vers *châtiant* tel pédant qui s'amuse.

« Notre cher Baudelaire ! » ah, qu'il fut bien jeté  
Ce cri de notre cœur à la face camuse  
D'une ignorance qui s'en croit, mais qui s'abuse,  
Et d'un muffisme aggravément prémédité !

Oui, faisons respecter de la foule et du cuistre  
Nos aînés au tombeau qu'insulte un cri sinistre :  
Corbeaux au lourd vol noir, belettes au corps tors.

Et consolons d'un beau courroux qui berce et flatte  
D'un bruit encor de gloire, en cette fosse ingrate  
Qui ne sait plus leur nom, les morts, les pauvres morts.

LV

A F.-A. CAZALS

Ils avaient escompté ma mort,  
Qui n'arrivait pas assez vite.  
Pour quel vil et quel sale effort  
Avaient-ils escompté ma mort ?  
Ils voulaient te salir, toi, fort  
De mon amitié, point en fuite.  
Ils avaient escompté ma mort  
Qui n'arrivait pas assez vite.

Même elle a fait faux bond, ma mort,  
A tel type et telle drôlesse  
Près de mon lit, rués au bord.  
Elle a fait quel faux bond, ma mort !  
J'allais de tribord à bâbord,  
Mais je vis, c'est le point qui blesse.  
Même elle a fait faux bond, ma mort,  
A tel type et telle drôlesse.

---

Mon Cazals, tu sais qu'en dépit  
De tout je t'aime mieux qu'un frère.  
Cette amitié-là, sans répit  
Ni trêve, en crédit ou débit,  
Elle est au cœur qui la fourbit,  
S'il le faut, en arme de guerre.  
Mon Cazals, tu sais qu'en dépit  
De tout je t'aime mieux qu'un frère.

## LVI

### CHANSON POUR BOIRE

*A Léon Vanier.*

Je suis un sale ivrogne, dam !  
Et j'ai donc reçu d'Amsterdam  
Un panier ou deux de Schiedam.

Mais seulement le péager  
Qu'il me faut pourtant ménager,  
A moins que de le négliger

M'interdit — il a bien raison !—  
D'introduire dans ma maison  
Ce trop pardonnable poison.

Je vole à la gare du Nord,  
Mais j'y pense : or, voici que l'ord-  
E misère est là qui me mord...



---

Hélas ! comment faire, Vanier  
( Je n'ai plus l'ombre d'un denier )  
Pour vous offrir un verre ou deux de ce panier ?

LVII

AUTRE CHANSON POUR BOIRE

*A Léon Vanier.*

Je triomphe et j'ai ce Schiedam  
(Qui ne me vient point d'Amsterdam,  
    Mais de la Haye),  
Et j'en ai bu beaucoup, beaucoup,  
Trop peut-être et j'ai vu le loup  
    Sauter la haie,

La haie, hélas ! de ma raison,  
Sauter et fuir à l'horizon,  
    Tel un cortège,  
A lui tout seul, ce loup, de loups,  
Et je dis : il me serait doux,  
    Puisque m'assiège

Le remords — car c'est du remords,

Et le remords c'est des rats morts

Dont l'odeur pue —

De n'avoir encor partagé

Ce Schiedam, ô si fort ! que j'ai,

Avec tel dont la note est due,

— De partager (un peu) ce fier Schiedam que j'ai.

18 avril 1893.

## LVIII

### CHANSON A MANGER

Nos repas furent sommaires,  
Cette semaine : enfoncés  
Les Marguerys et les Maires  
Aux menus par trop foncés.

Fi de la sole normande,  
Fi de l'entrecôte au jus,  
Puisque tous ces jours-ci j'eus  
La satisfaction grande

D'être un végétarien  
A l'instar de ce poète  
Bouchor, ou de cet esthète  
Sarcey, critique ancien.

---

Nous mangeâmes de la soupe  
Où lentilles et poireaux  
Mélaient leurs parfums farauds  
A celui du pain qu'on coupe.

L'eau coulait dans le cristal  
Plus pure que lui, plus claire,  
Meilleure que vin ou bière,  
Boire idéal et fatal !

C'est dommage que le ventre  
Soit un ventre préférant  
Encore un bon restaurant  
A, Polyphème, ton antre !

## LIX

### A MON AMIE EUGÉNIE

POUR SA FÊTE

Contrariante comme on l'est peu, nom de Dieu !  
Tu n'en fais qu'à ta tête — et moi rien qu'à la mienne  
Non plus — et je suis tel que je suis, quelque peu  
Que je sois, et j'y reste en dépit de la tienne

De tête, et, nom de Dieu ! j'adorerais ce jeu,  
S'il ne me tuait pas en manière de tienne  
Plaisanterie et de ta part et de la mienne.  
Je dis un peu ce qu'il faut dire, nom de Dieu.

Je ne suis pas ni comme il faut, ni de génie,  
Mais je me souviens qu'on te prénomme Eugénie,  
Et je me rappelle aussi que c'est aujourd'hui

Ta fête, et qu'il faut encor que je la souhaite,  
En dépit de nos torts de femme et de poète,  
Et je t'envoie, ô, ce sonnet fait aujourd'hui.

14 novembre 1894.

## LX

### UNE FOLLE ENTRE DANS MA VIE

Une folle entre dans ma vie  
Et je n'en suis pas étonné.  
(A qui voulez-vous qu'on se fie ?)  
Une folle entre, — quelle envie !

Et pourtant j'avais oronné  
Patience et philosophie  
A qui j'étais subordonné  
Moyennant sa photographie.

Termes affreux ! Rimes ? Comment ?  
Mais n'est-il pas vraiment charmant  
D'être à travers ce caractère,

Ce caractère qu'il faudrait  
Renfoncer si l'on le voudrait...  
Mais cette folle est mon affaire.

LXI

CONTRE UNE FAUSSE AMIE

Les beaux sentiments,  
Tout comme une armée,  
Rappliquent fumants,  
Poudre avec fumée,

Rappliquent sans rien  
Qui rappelle l'ordre,  
Répliquent sans bien  
Savoir où que mordre !

Mais, sachant de qui  
Provient le désastre,  
Poniatowsky  
Mal noyé, nul astre,



Nulle étoile) ils ont  
Repris la montagne  
Et même le Mont... <sup>1</sup>  
Aussi, — la campagne !

. . . . .

Or, tu m'as menti  
Comme une poupée :  
Elle a ressenti,  
Mon âme trompée !

Et j'ai rappliqué,  
Telle notre Armée  
Et notre Clergé,

Vers la mieux-Aimée !

<sup>1</sup> Pour justifier un des pléonasmes de Moréas.

## LXII

POUR M<sup>lle</sup> E... M...

« Plus pire encore que nature »,  
Comme zézaie en son langage  
Cet ange hors d'âge et d'usage,  
Elle est si toc qu'elle en est pure !

Elle est méchante, c'est la gale !  
Et, vraiment, pour t'avoir « gobée »,  
Il m'a fallu quelle fringale,  
Mademoiselle Machabée,

Quelle fringale, trop frugale,  
Qui rappellerait le vampire  
— De qui l'affre à rien ne s'égale —

Qu'il paraît que fut l'homme pire  
Dont Saint-Ouen, ville destinée,  
Frémit encor, mal étonnée !

### LXIII

#### A MA BIEN-AIMÉE

Je connais tout, même moi-même.  
Je ne sais rien, même de toi,  
Je suis l'inconscient, et j'aime  
Je ne sais qui, jusques à moi !

Mais je n'ignore pas quiconque,  
Et ce quiconque-là, j'y suis  
Pour lui parler, si, dans la conque  
De son oreille, ce pertuis !

Il désire que je lui glisse  
Telle parole ou bien un mot,  
Et s'il voulait qu'on lui foutisse  
Un compliment de matelot.

Je suis de ce siècle et de toutes  
Les décadences, et je suis  
Ce pèlerin qui, par les routes  
Et me congèle et me recuis.

Et sans peur ni de la mort verte  
Ni de la vie en rose, j'ai,  
Pour réponse à tel propos gai  
Ou triste ou riendutoutiste : M....

## LXIV

### A LA SEULE

Tu n'es guère qu'une coquine,  
Qu'un abominable vaurien  
Du sexe ennemi, mais combien  
Je t'aime, tu le sais, grêdine

Exquise qui me fis quël bien  
Et me fais que de mal ! J'opine  
Pour ta mort... ou la mienne, ou bien  
Pour les deux en même temps.. Ni ne

Dis mot, ni surtout ne te tais !  
(Je bafouille en songes épais  
— Ainsi que parlait Sainte-Beuve.)

Quand tu n'es pas là je n'y suis  
Pas non plus, et ce que je cuis  
Dans mon jus ! Reviens, ô ma Veuve !

LXV

A L'ANCIENNE

Mais puisque l'hyène ancienne  
Revient pour relécher le sang  
Des blessés, eux, tombés au rang  
D'honneur pourtant, puisque la haine, —

La haine ! elle est à qui la veut !  
C'est le diable au sens catholique,  
La sottise au sens symbolique, —  
Puisque la haine, alors, ne peut,

Ne veut plus abdiquer ni feindre,  
Puisque le drapeau relevé  
Sous tant d'horreurs est rebravé,  
Ce n'est donc plus nous qu'il faut plaindre,

---

C'est l'Infamie et l'Être Faux,  
La femme ou l'homme qui l'assume,  
La femme et l'homme, époux posthume  
D'un serment mort, et par les vaux

Et par les monts et par les ondes  
Et les naufrages d'au-delà,  
Honte et pitié sur l'homme et la  
Femme de ces retours immondes,

Que suivent en attendant mieux  
Ou pis, — car qui connaît les choses  
Par ces temps brusques et moroses ? —  
Ces vœux de moi, ces miens adieux !

Juillet 1895.

## LXVI

### POUR E...

Tu me fais un peu mal à la tête,  
O jalouse ainsi que le soupçon !  
Je ne suis pas toujours à la fête  
Alors que tu me fais la leçon,

O doctoresse en droit féminin !  
Epargne un peu ce moi, ta conquête,  
Et fais-lui le don félin, canin,  
De ta compétence qui me guette,

Ta compétence en le droit charmant  
Qu'ont les femmes, hélas ! sur nos âmes  
D'hommes et même sur nos vraiment  
Faibles corps d'hommes, ô vous, les femmes...



---

O toi, ma femme, ô toi, laisse-moi  
T'aimer beaucoup sans surtout trop croire  
Que je ne t'aime que pour la gloire.  
Non, je t'aime encore pour l'émoi,

Pour ce cher émoi de notre chair  
Commune comme un bien qu'on partage,  
Alors que nous sommes au lit, cher  
A notre chair laissée en otage

De notre cœur ô que mutuel,  
De notre âme ô combien réciproque,  
De notre amour si doux, si cruel,  
Que je le crois seul de son époque.

## LXVII

### RÊVE

Je renonce à la poésie !  
Je vais être riche demain.  
A d'autres je passe la main :  
Qui veut, qui veut m'être un Sosie ?

Bel emploi ! j'en prends à témoin  
Les bonnes heures de balade,  
Où, rimaillant quelque ballade  
Je passais mes nuits tard et loin.

Sous la lune lucide et claire  
Les ponts luisaient insidieux,  
L'eau baignait de flots gracieux  
Paris gai comme un cimetière.

---

Je renonce à tout ce bonheur  
Et je lègue aux jeunes ma lyre !  
Enfants, héritez mon délire,  
Moi j'hérite un sac suborneur.

## LXVIII

### RÉVEIL

Je reviens à la poésie !  
La richesse décidément  
Ne veut pas de mon dénûment,  
Et c'est un triste dénouement.

A moi la provende choisie,  
L'eau claire et pure et ce pain sec  
Quotidien non sans, avec,  
Un gentil petit air de rebec !

A moi le lit problématique  
Aux nuits blanches, aux rêves noirs,  
A moi les éternels espoirs  
Pavanés des matins aux soirs !

---

A moi l'éthique et l'esthétique !  
Je suis le poète fameux  
Rimant des vers pharamineux  
A l'ombre d'un quinquet fumeux !

Je suis l'âme par Dieu choisie  
Pour charmer mes contemporains  
Par tels rares et fins refrains  
Chantés à jeun, ô cieux sereins !

Je reviens à la poésie.

LXIX.

LA MONTRE BRISÉE

*A Eugénie...*

Dans notre vie un peu fantasque  
Il n'est, je crois, rien arrivé  
De plus masque et tambour de basque  
Et mi-carême et mardi gras

Que cette colère venue  
De quel donc prétexte vraiment ?  
Qui, dès grosse erreur reconnue,  
Nous rentrés de mauvaise humeur,

Me fit, sans que rien pût là contre,  
D'un pied fantochement vainqueur,  
Ecraser cette pauvre montre  
Que tu venais de m'acheter.

Je piétinais comme un beau diable,  
Comme un polichinell' rageur,  
L'horloginette lamentable  
Qui tôte ne fut qu'un triste tas

De cuivre et d'argent et de verre  
Dès lors se relevant en... « bosse »,  
Et maintenant, à moi sévère,  
Après coup je compris trop tard

Que j'ai mal fait et me lamente  
A propos du bijou perdu  
Et de l'heure à jamais absente...  
Mais quelque chose de dedans

Moi-même me dit : « C'est carême  
Aujourd'hui, mais rassure-toi, —  
L'heure n'en va pas moins quand même.  
Heureuse ou non... »

Baste! aimons-nous.

## LXX

### MON APOLOGIE

Je suis un homme étrange, à ce que l'on me dit :  
Aux yeux de quelques-uns pur et simple bandit,  
Pur et simple imbécile aux yeux de quelques autres ;  
D'autres encor m'ont mis au rang des faux apôtres,  
Pourquoi? D'aucuns enfin au rang des dieux, pourquoi,  
Mon Dieu? Quand je ne suis qu'un bonhomme assez coi  
Somme toute, en dépit de quelque incohérence.

Or, j'ai souffert pas mal et joui non moins : rance  
Juste milieu, je t'ai toujours mal reniflé,  
Malgré tout mon désir de vivre mieux réglé,  
Mieux équilibré, comme parlerait un sage  
De nos jours après tout sages, selon l'usage  
Des jours anciens et futurs.

Donc, j'ai souffert  
Beaucoup et surtout de mon fait, à découvert,



Par exemple, et saignant ainsi que pour l'exemple,  
Et scandaleux comme l'ilote. Oui, mais quel ample  
Et bon remords me prit, par la grâce de Dieu,  
De mes fautes d'antan, presque juste au milieu  
De l'expiation de tant de jouissances !

Et, dès lors, j'ai vécu de toutes les puissances  
Du cœur et de l'esprit bien mûris par l'été  
Splendide du bonheur et de l'adversité.  
Voilà pourquoi je suis ce qu'on nomme cet homme  
Etrange, et qui ne l'est, encore qu'on le nomme  
Tel. Au plus un original; encore, encor ?  
Car je ne pose pas dans tel ou tel décor,  
Que je sache, et mon geste est d'un complet nature,  
Triste ou gai, je concède assez vif, d'aventure,  
Quand il sied, assez lent par hasard, s'il le faut.

Donc, ô mes amis chers, prenez pour ce qu'il vaut  
Mon caractère tel qu'il est : tout d'une pièce ?  
Non, et je ne crois pas qu'il importe en l'espèce,  
Mais fort peu compliqué; de bonne foi toujours ?  
Non, car je suis un homme et je ne suis pas l'ours  
Des solitudes, brave bête un peu farouche,  
Mais si franche ! — et je mens parfois, plutôt de bouche  
Qu'autrement, mais enfin je mens... au fond, si peu !  
Et oui, j'ai mes défauts, qui n'en a devant Dieu ?

J'ai mes vices aussi, parbleu ! Qui n'en a guère  
Ou beaucoup ? Mais à la guerre comme à la guerre !  
Il faut me supporter ainsi, m'aimer ainsi  
Plutôt, car j'ai besoin qu'on m'aime.

Et puis ceci :

Dieu m'a béni, lui qui punit de main de maître,  
Terriblement, et j'ai reconquis tout mon être  
Dans le malheur tant mérité, tant médité,  
Et c'est ce qui m'a fait meilleur, en vérité,  
Que beaucoup d'entre ceux dont si stricte est l'enquête.

Mais, Seigneur, gardez-moi de l'orgueil, toujours bête !

# TABLE

—

## ÉLÉGIES

I.	A mon âge, je sais . . . . .	3
II.	Je me demande encor . . . . .	8
III.	D'après ce que j'ai vu . . . . .	11
IV.	Notre union plutôt véhémence . . . . .	14
V.	Incorrigible, toi . . . . .	16
VI.	J'ai dit ailleurs l'orgueil . . . . .	20
VII.	Enfin c'est toi ! . . . . .	23
VIII.	Vrai, là, mais quel bourreau . . . . .	26
IX.	Tu fais tant partie intégrante . . . . .	31
X.	Dans le peu de défauts . . . . .	34
XI.	Bah ! ce n'est pas à vous . . . . .	37
XII.	Certes il fut traversé . . . . .	39

## DANS LES LIMBES

I.	Je vis à l'hôpital . . . . .	47
II.	Hélas ? tu n'es pas vierge . . . . .	49
III.	O tes manières . . . . .	51
IV.	Bonjour . . . . .	53
V.	Tu m'as donné . . . . .	57
VI.	Le lieu des adieux . . . . .	59

VII.	Aux tripes d'un chien pendu . . . . .	61
VIII.	Voilà bien. . . . .	63
IX.	Des méchants . . . . .	65
X.	Ils ont rampé. . . . .	67
XI.	O tu n'es pas une savante. . . . .	68
XII.	Oui, tu m'inspires . . . . .	70
XIII.	J'ai dit jadis . . . . .	72
XIV.	C'est fait littéralement . . . . .	74
XV.	Je blasphémaïs . . . . .	76
XVI.	Hélas ! je crains fort . . . . .	77
XVII.	Un fiacre . . . . .	80

## DÉDICACES

I.	Ballade touchant un point d'histoire . .	85
II.	Ballade en vue d'honorer les Parnassiens .	87
I.	A Jules Tellier . . . . .	89
II.	Au même . . . . .	90
III.	A François Coppée . . . . .	91
IV.	J.-K. Huysmans . . . . .	92
V.	A Stéphane Mallarmé . . . . .	93
VI.	A Jean Moréas . . . . .	94
VII.	Laurent Tailhade . . . . .	95
VIII.	A Villiers de l'Isle-Adam . . . . .	96
IX.	Léon Bloy . . . . .	97
X.	A Raoul-Ponchon . . . . .	98
XI.	A.-F. Cazals . . . . .	99
XII.	A Germain Nouveau . . . . .	100
XIII.	Maurice Bouclor . . . . .	101
XIV.	Henry d'Argis . . . . .	102
XV.	A Ernest Raynaud . . . . .	103
XVI.	Raymond de la Tailhède . . . . .	104

XVII.	A Armand Silvestre . . . . .	105
XVIII.	Fernand Langlois. . . . .	106
XIX.	A Irénée Decroix . . . . .	107
XX.	A Georges Bonnamour. . . . .	108
XXI.	A Paterne Berrichon . . . . .	109
XXII.	A Gabriel Échaupre . . . . .	110
XXIII.	Au docteur Guillard . . . . .	111
XXIV.	A Louis et Jean Jullien . . . . .	112
XXV.	A Emile Le Brun . . . . .	113
XXVI.	A Henri Mercier. . . . .	114
XXVII.	A Adrien Remacle . . . . .	115
XXVIII.	A Armand Sinval . . . . .	116
XXIX.	A Charles de Sivry . . . . .	117
XXX.	A Charles Vesseron. . . . .	118
XXXI.	A Gabriel Vicaire . . . . .	119
XXXII.	A mes amis de là-bas . . . . .	120
XXXIII.	Quatorzain pour tous . . . . .	122
XXXIV.	Quatorzain pour toutes. . . . .	123
XXXV.	A. G.... . . . .	124
XXXVI.	Encore pour G... . . . .	125
XXXVII.	Pour S... . . . .	127
XXXVIII.	Chanson pour L... . . . .	128
XXXIX.	A***. . . . .	129
XL.	Le pinson d'E*** . . . . .	130
XLI.	A E... . . . .	132
XLII.	A E... pour ses étrennes . . . . .	133
XLIII.	A*** . . . . .	134
XLIV.	A la même . . . . .	135
XLV.	Pour la même . . . . .	136
XLVI.	A une dame qui partait pour la Colombie .	137
XLVII.	A E***. I . . . . .	138
	— II. . . . .	139
XLVIII.	Anniversaire, à William Rothenstein . .	142
XLIX.	A mon éditeur. I. Misère . . . . .	144

	—	II. Richesse . . . . .	145
L.	A Léon Vanier. I . . . . .		146
	—	II. (Suite au 1 <sup>er</sup> sonnet) . . . . .	147
LI.	Toast à distance, aux Rosati . . . . .		148
LII.	Manchester, à Théodore C. London. . . . .		150
LIII.	Fountain Court, à Arthur Symons . . . . .		151
LIV.	A Edmond Lepelletier . . . . .		153
LV.	Jean Richepin . . . . .		154
LVI.	A Arthur Rimbaud. I . . . . .		155
LVII.	A Arthur Rimbaud. II. . . . .		156
LVIII.	A M <sup>lle</sup> Renée Zilcken . . . . .		157
LIX.	A M <sup>lle</sup> Eveline . . . . .		158
LX.	A M <sup>lle</sup> Léonie R... . . . .		159
LXI.	A M <sup>lle</sup> Jeanne Vanier . . . . .		160
LXII.	Sur un buste de moi ; pour mon ami Nie- derhausern. . . . .		161
LXIII.	A Raymond Maygrier . . . . .		162
LXIV.	A M <sup>lle</sup> Adèle . . . . .		163
LXV.	A M <sup>me</sup> Marie A..., pour sa fête . . . . .		164
LXVI.	A Rodolphe Darzens . . . . .		165
LXVII.	A Henri Bossanne . . . . .		166
LXVIII.	A Max Rosa . . . . .		167
LXIX.	A M <sup>lle</sup> A. Rom*** . . . . .		168
LXX.	A A. Duvigneaux. . . . .		169
LXXI.	A Rodolphe Salis . . . . .		170
LXXII.	A Léon Cladel . . . . .		171
LXXIII.	Pour Marie**, à F.-A. Cazals . . . . .		172
LXXIV.	A Gustave Lerouge . . . . .		173
LXXV.	Au compagnon Lartigues . . . . .		174
LXXVI.	A M. le docteur Chauffart. . . . .		175
LXXVII.	A Aman Jean, sur un portrait enfin re- posé qu'il avait fait de moi. . . . .		176
LXXVIII.	A M <sup>me</sup> Marie P. . . . .		177
LXXIX.	A César C... . . . .		178

LXXX.	A Bibi-Purée. . . . .	179
LXXXI.	A un passant . . . . .	180
LXXXII.	Pour Roberte. . . . .	181
LXXXIII.	Au vicomte de Lautrec. . . . .	182
LXXXIV.	Pour M <sup>lle</sup> D. A... . . . .	183
LXXXV.	A Ph... I . . . . .	184
LXXXVI.	A la même. II . . . . .	186
LXXXVII.	A la même. III . . . . .	189
LXXXVIII.	A Edmond Picard . . . . .	191
LXXXIX.	A Francis Poictevin. . . . .	192
XC.	A Ph... . . . .	193
XCI.	Au Gérant du Muller . . . . .	195
XCII.	A E... en lui offrant <i>Mes Prisons</i> . . . .	196
XCIII.	A Léopold II, roi des Belges . . . . .	197
XCIV.	A l'aimée . . . . .	198
XCV.	Au comte de Montesquiou-Fezensac. . . .	199
XCVI.	Gabriel de Yturry . . . . .	200
XCVII.	A Aurélien Scholl . . . . .	201
XCVIII.	A Léon Dierx . . . . .	202
XCIX.	A M <sup>me</sup> J*** . . . . .	203
	Ballade en faveur des dénommés décadents et symbolistes. . . . .	204
	Ballade pour s'inciter à l'insouci. . . . .	206

## ÉPIGRAMMES

I.	Remis de ses émotions. . . . .	211
II.	Ce livre est sûr de mal plaire . . . . .	220
III.	Lourd comme un crapaud, léger comme un oiseau . . . . .	225
IV.	J'ai fait un vers de dix-sept pieds ! . . . .	226
V.	Mon âge mur, qui me grommelle . . . . .	227

VI.	Après les chants d'église et les airs militaires . . . . .	229
VII.	Il ne me faut plus qu'un air de flûte . . . . .	231
VIII.	Ton illogisme vainqueur. . . . .	233
IX.	Être tout de beauté, tout de bonté . . . . .	234
X.	C'est le conflit, c'est le contact . . . . .	236
XI.	La ville que Vauban orna d'un beau rempart . . . . .	238
XII.	On finit par s'habituer . . . . .	239
XIII.	Quand nous irons, si je dois encore la voir. . . . .	243
XIV.	J'ai beau faire la paix partout. . . . .	244
XV.	Quand tu me lis une histoire . . . . .	245
XVI.	Les 'Salons, où je ne vais plus . . . . .	247
XVII.	Grâce à toi je me vois de dos . . . . .	255
XVIII.	Car, après tout, l'amour n'y pensons plus . . . . .	256
XIX.	C'est la bonté naïve et rude un peu . . . . .	258
XX.	J'ai fait jadis le coup de poing . . . . .	259
XXI.	L'incompréhensibilité . . . . .	261
XXII.	Schopenhauer m'embête un peu . . . . .	262
XXIII.	Tête de pipe . . . . .	263
XXIV.	Au bas d'un croquis. . . . .	264
XXV.	Sur un portrait de Lamartine interprété par F.-A. Cazals . . . . .	265
XXVI.	Sur un exemplaire des « Odes funambulesques ». . . . .	266
XXVII.	A propos d'un des plus beaux vers de Catulle Mendès . . . . .	267
XXVIII.	Sur un exemplaire des « Fleurs du mal ». . . . .	268
XIX.	Après tout, si tu fus heureux . . . . .	269
XXX.	Ces quelques vers, <i>libelle imbelle</i> . . . . .	273

## CHAIR

Prologue . . . . .	277
Chanson pour elles . . . . .	279



Autre. . . . .	281
Et dernière . . . . .	283
Logique . . . . .	284
Assonances galantes . . . . .	285
Les méfaits de la lune . . . . .	291
Money! . . . . .	292
La bonne crainte . . . . .	294
Minuit . . . . .	297
Vers en assonances . . . . .	298
Vers sans rimes . . . . .	300
« La classe » . . . . .	301
Fog! pour Madame*** . . . . .	303

## INVECTIVES

I.	Prologue . . . . .	307
II.	Post-scriptum au prologue . . . . .	309
III.	L'Art poétique <i>ad hoc</i> . . . . .	311
IV.	Littérature . . . . .	313
V.	Ode à Metz . . . . .	315
VI.	Portrait académique . . . . .	320
VII.	A Edouard Rod . . . . .	322
VIII.	<i>Ecce iterum Crispinus</i> . . . . .	324
IX.	La Ballade de l'Ecole Romane . . . . .	326
X.	Jean-René . . . . .	328
XI.	Conseils . . . . .	330
XII.	Pour Moréas . . . . .	332
XIII.	L'éternel sot. . . . .	333
XIV.	<i>Arcades ambo</i> . . . . .	334
XV.	A M. le D <sup>r</sup> Grandm*** . . . . .	336
XVI.	Détestant tout ce qui sent . . . . .	338
XVII.	Les Muses et le Poète. . . . .	340

XVIII.	A un magistrat de boue . . . . .	342
XIX.	Autre magistrat . . . . .	344
XX.	Compliment à un autre magistrat en Arras .	347
XXI.	Sonnet pour Larmoyer . . . . .	350
XXII.	A Caïn M . . . . .	351
XXIII.	Anecdote . . . . .	353
XXIV.	Hou ! Hou ! . . . . .	355
XXV.	Un éditeur . . . . .	357
XXVI.	Ballade en faveur de Léon Vanier et Cie .	359
XXVII.	Buste pour mairies . . . . .	361
XXVIII.	Statue pour tombeau . . . . .	362
XXIX.	Thomas Diafoirus . . . . .	363
XXX.	Nébuleuses . . . . .	364
XXXI.	Ecrit pendant le siège . . . . .	365
XXXII.	Opportunistes . . . . .	366
XXXIII.	Un peu de politique . . . . .	367
XXXIV.	Un peu de bâtiment . . . . .	369
XXXV.	<i>Puero debetur reverentia</i> . . . . .	371
XXXVI.	Souvenirs de prison . . . . .	373
XXXVII.	Souvenirs de prison . . . . .	374
XXXVIII.	Actualité . . . . .	375
XXXIX.	A propos d'un procès . . . . .	377
XL.	Pour dénoncer la Triplice . . . . .	379
XLI.	Ode à Guillaume II . . . . .	381
XLII.	Rastas . . . . .	383
XLIII.	Contre les Parisiennes . . . . .	385
XLIV.	Sur la manie qu'ont les femmes . . . . .	387
XLV.	Petty Larcenies . . . . .	389
XLVI.	Cognes et flics . . . . .	391
XLVII.	Déception . . . . .	394
XLVIII.	Griefs . . . . .	396
XLIX.	On dit que je suis un gaga . . . . .	398
L.	A Raoul Ponchon . . . . .	399
LI.	A Marcel Schwob . . . . .	402

---

LII.	A Ernest Delahaye . . . . .	403
LIII.	A Félicien Champsaur . . . . .	404
LIV.	A Catuelle Mendès. . . . .	405
LV.	A F.-A. Cazals. . . . .	406
LVI.	Chanson pour boire . . . . .	408
LVII.	Autre chanson pour boire . . . . .	410
LVIII.	Chanson à manger . . . . .	412
LIX.	A mon amie Eugénie . . . . .	414
LX.	Une folle entre dans ma vie. . . . .	415
LXI.	Contre une fausse amie . . . . .	416
LXII.	Pour M <sup>lle</sup> E. M. . . . .	418
LXIII.	A ma bien-aimée . . . . .	419
LXIV.	A la seule . . . . .	421
LXV.	A l'ancienne. . . . .	422
LXVI.	Pour E . . . . .	424
LXVII.	Rêve . . . . .	426
LXVIII.	Réveil . . . . .	428
LXIX.	La montre brisée . . . . .	430
LXX.	Mon apologie . . . . .	432

---

---

• • • • Saint-Denis • • •

J. DARDAILLON, IMPRIMEUR

• • 47, Boulevard de Cbateaudun • •

---

---



## PAUL VERLAINE

### VERS

<b>Poèmes Saturniens,</b>		<b>Amour, 2<sup>e</sup> édition .</b>	5.25
3 <sup>e</sup> édition. . . . .	5.25	<b>Bonheur, 2<sup>e</sup> édition . .</b>	5.25
<b>La Bonne Chanson, 2<sup>e</sup> éd</b>	4.50	<b>Parallèlement, 2<sup>e</sup> édit.</b>	5.25
<b>Fêtes Galantes, 4<sup>e</sup> édit.</b>	4.50	<b>Chansons pour elle . .</b>	4.50
<b>Romances sans pa-</b>		<b>Liturgies intimes . . .</b>	4.50
<b>roles, 3<sup>e</sup> édition . . .</b>	4.50	<b>Odes en son honneur .</b>	4.50
<b>Sagesse, 4<sup>e</sup> édition . .</b>	5.25	<b>Elégies . . . . .</b>	4.50
<b>Jadis et Naiguère, 2<sup>e</sup> éd.</b>	5.25	<b>Dans les limbes . . .</b>	4.50
<b>Invectives . . . . .</b>	5.25	<b>Dédicaces . . . . .</b>	5.25

### PROSE

<b>Les Poètes maudits .</b>	5.25	<b>27 biographies de poètes et littérateurs</b>	
<b>Louise Leclercq . .</b>	5.25	publiés dans <i>Les Hommes d'aujourd'hui</i> . . .	0.25
<b>Mémoires d'un veuf .</b>	5.25	<b>Voyage en France par un Français.</b> Publié d'après le manuscrit inédit, avec une préface de Louis LOVIOT. 1 vol. in-12. . . . .	5.75
<b>Mes Hôpitaux . . .</b>	5.25		
<b>Mes Prisons . . . . .</b>	5.25		
<b>15 jours en Hollande,</b>			
in-4 <sup>o</sup> , avec portraits .	10 »		

### THÉÂTRE

<b>Le uns et les autres,</b> comédie en un acte, en vers . . . . .	3 »
<b>Poésies religieuses.</b> Préface de J.-K. HUYSMANS. Choix de poésies formant un gros volume in-12 broché. . . . .	5.75
<b>Verlaine intime,</b> par CH DONOS, illustré d'après les dessins de PAUL VERLAINE . . . . .	5.75

## ERNEST DELAHAYE

<b>Verlaine.</b> Etude biographique. Un fort volume in-8 <sup>o</sup> de 550 pages. Reproduction en héliographe du monument sculpté par Niederhausern. Broché. . . . .	10 »
--	------

## J.-K HUYSMANS

<b>Trois Primitifs —</b> <i>Les Grunewald du Musée de Colmar, Le Maître de Flémalle et la Florentine du Musée de Francfort sur le Mein.</i> 1 vol. in-8 <sup>o</sup> avec gravures, reproduction de <i>La Crucifixion de Cassel</i> . . . . .	10 »
---	------

## CHARLES MORICE

<b>Le Rideau de Pourpre.</b> Poèmes. Portrait gravé d'après EUG. CARRIÈRE. 1 vol. in-12 broché. . . . .	7 »
<b>Lettres à mes Amis sur Quelques Points de Durable Actualité :</b>	
<b>I. Le Retour ou : Mes Raisons.</b> Dédiée à <i>Louis Le Cardonnell</i> . Un vol. in-12 broché . . . . .	3 »
<b>II. L'Amour et La Mort.</b> Dédiée à <i>Maurice Barrès</i> . Un vol. in-12 broché . . . . .	3 »
<b>Pages Choisies.</b> Vers et Prose. Un fort vol. in-12. . . . .	5.75
<b>Il est Ressuscité.</b> Nouvelle édition augmentée d'une préface. (6 <sup>e</sup> mille) . . . . .	5.75













UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 052751283